



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

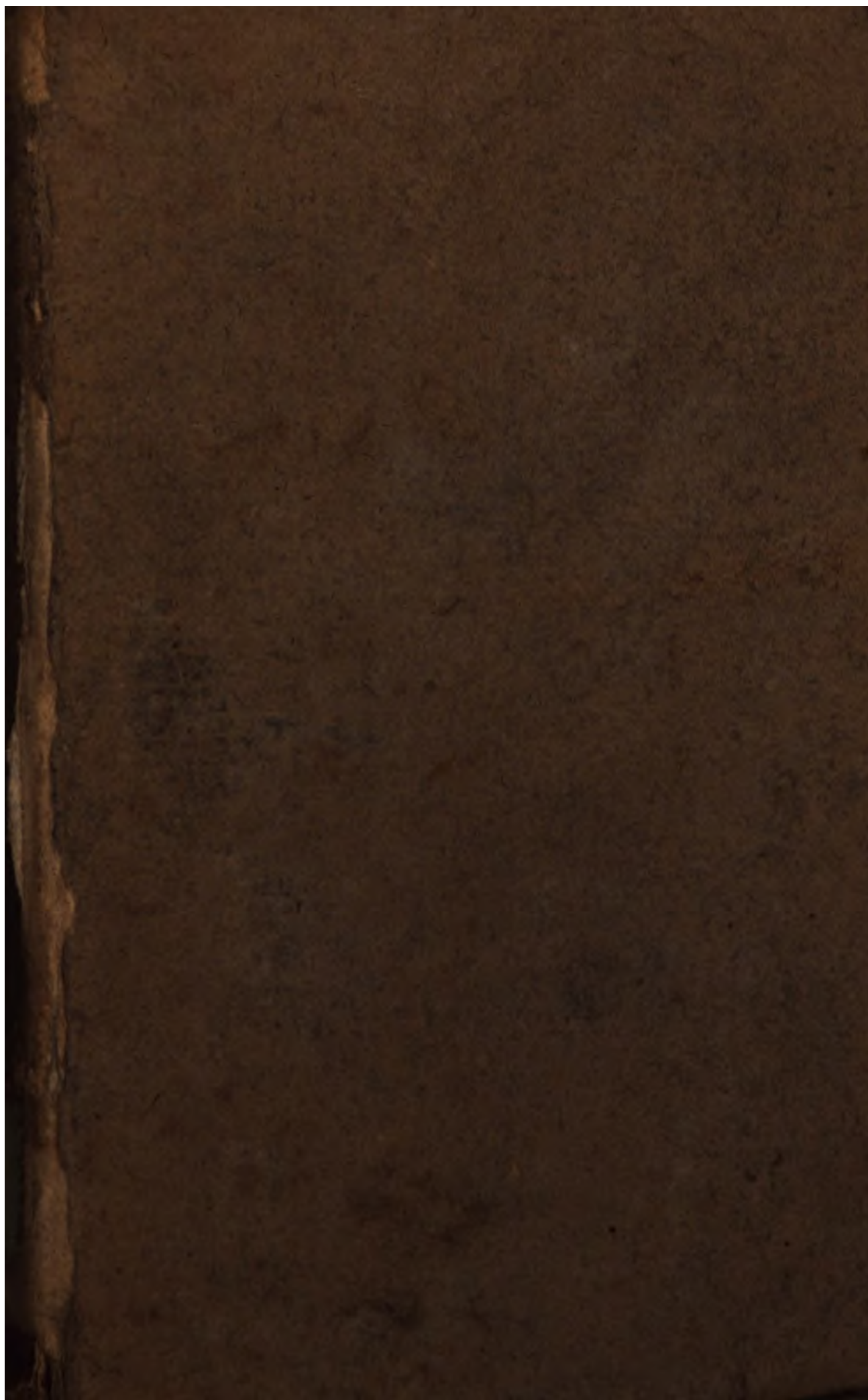
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



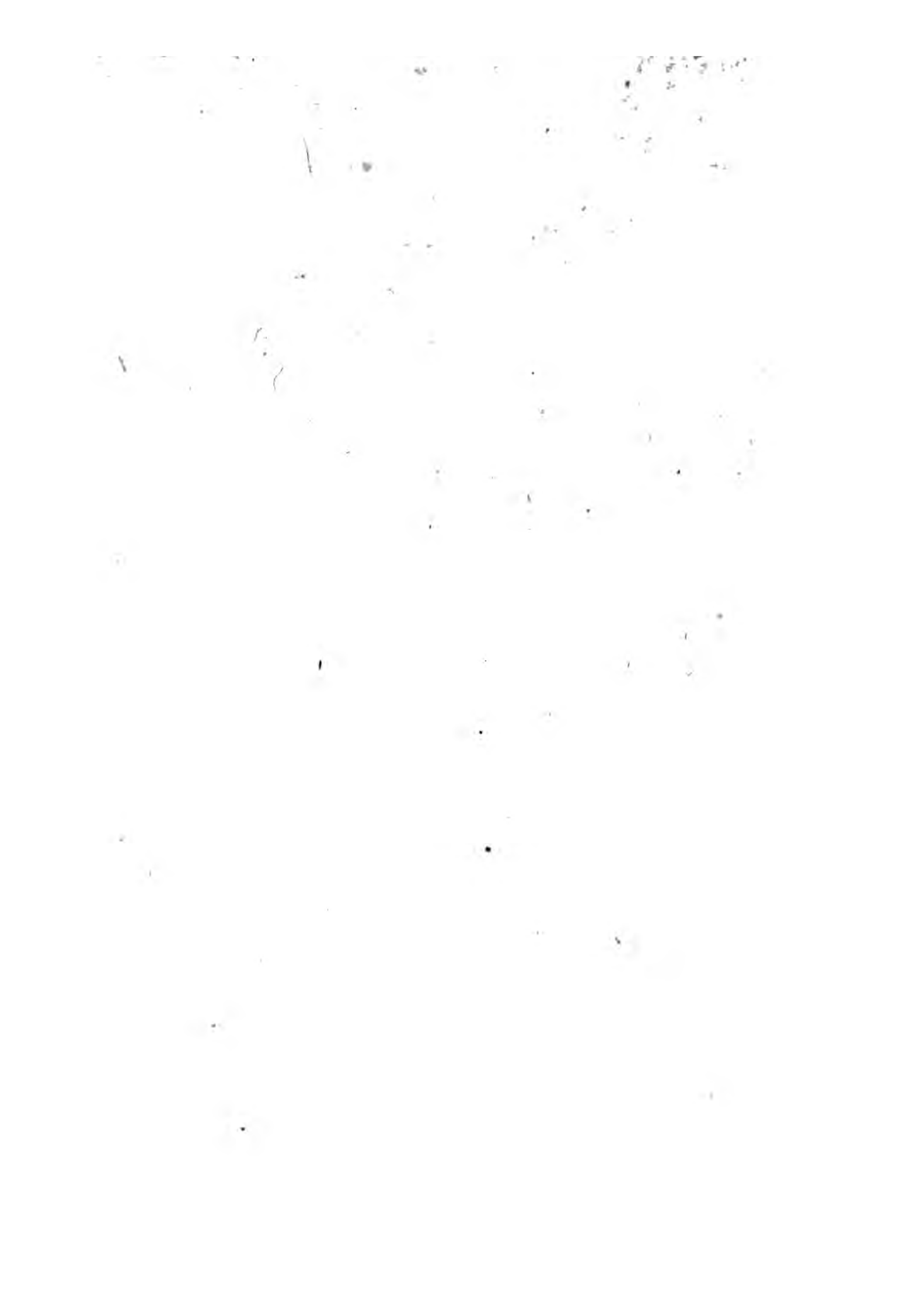
2960

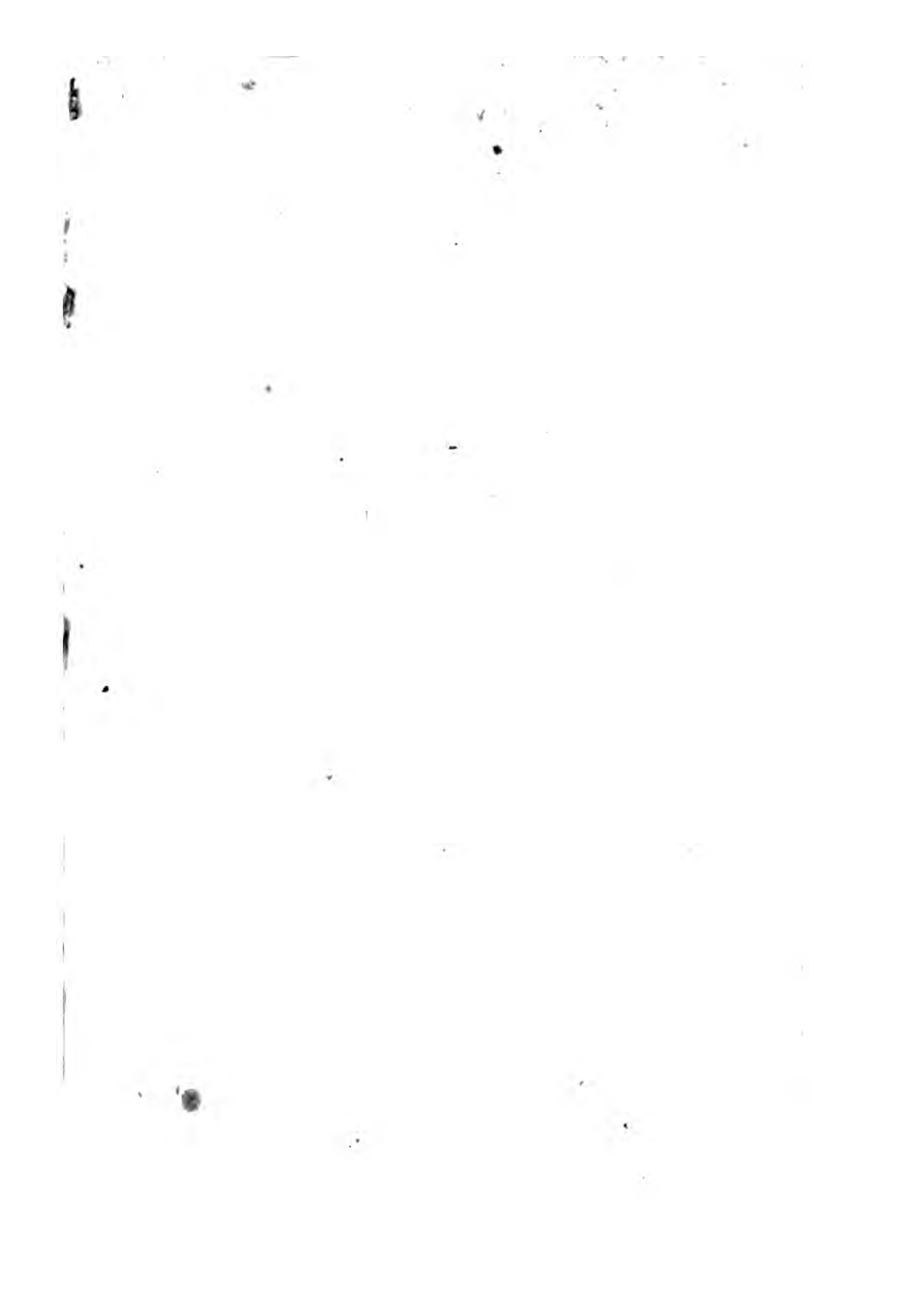
2960. f. 30



Epoulet m	1
H. V.	5
Quart. Sch. H. 214	— 7
Diabolus. F. 100	— 27
P. 100	— 12
L. 100	— 8

Friedr. Henrichs, phil.
stud.





1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

LES
LETTRES

DE

PLINE

LE JEUNE.

NOUVELLE ÉDITION,
revûe & corrigée.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LX.



CSA



P R É F A C E .

M O N dessein , dans cette Traduction , n'est pas d'instruire les Sçavans , mais d'amuser ceux qui n'ont pas eu le loisir de le devenir. Comme je n'aspire point à donner des modèles aux uns , je crois pouvoir faire des copies pour les autres. On auroit donc grand tort , si l'on me reprochoit que je n'ai pas rendu toutes les graces de mon original. Je ferai trop content , si j'en ai grossièrement ébauché les traits.

Plus j'ai lû Pline le jeune , plus il m'a paru que trois qualités principales , quoiqu'en différens degrés, le caractèrisent. Beau-

iv *P R É F A C E.*

coup de finesse dans les pensées ; assez d'enjouement dans le stile , infiniment de noblesse dans les sentiments. Je sçai bien que son esprit n'a pas été du goût de tout le monde. L'un de nos auteurs modernes , qui s'est acquis le plus de réputation dans le même genre d'écrire , trouve que les expressions de Pline sont trop concertées , & que sa maniere de penser n'est point assez naturelle. Il se déchaîne contre lui , le met fort au dessous de Pline le Naturaliste son oncle , & le traite (ou peu s'en faut) d'écolier.

Seroit-ce un préjugé apporté du College ? Personne n'ignore qu'en un Pays où la seule latinité fait le mérite des Auteurs , & où l'on étudie bien plus les phrases de Cicéron , que ses pensées ; Pline doit avoir peu de crédit. L'on ne parloit plus à Rome sous Trajan avec la même pureté que sous Auguste,

P R É F A C E. †

Mais parceque les Censeurs de Voiture lui ont reproché que son sçavoir étoit au dessous du médiocre ; faudra-t-il le soupçonner d'avoir jugé Pline , ou sans l'entendre , ou sur le rapport de ceux qui ne lui peuvent pardonner de n'avoir pas vécu dans le beau siècle de la Langue Latine ?

Je suis bien éloigné d'avoir si mauvaise opinion de Voiture. Il ne seroit pas permis à un homme qui ne connoîtroit point les Anciens , ou qui n'auroit pas eu grande familiarité avec eux , d'user de leurs biens comme il en use , souvent mieux qu'ils n'ont fait eux-mêmes. Tant d'heureuses applications , tant d'agrément répandu dans ses Ouvrages me persuadent aisément , que s'il n'avoit pas rapporté du Pays des Belles-Lettres les meilleurs fruits , il y avoit au moins ceüilli les plus belles fleurs.

vj *P R É F A C E.*

Que l'on fasse attention sur son stile vif & coupé, sur le peu de paroles où il enchâsse ses idées ; sur cet air riant & badin qu'il donne à tout ce qu'il écrit ; sur la délicatesse avec laquelle il pense, on fera bien plutôt tenté de croire qu'il avoit oublié ce qu'il devoit à Plin, ou qu'il vouloit le faire oublier aux autres

Je l'avouërai pourtant, il se trouve de la différence entr'eux. L'enjouement fait le fond des Lettres de Voiture, & l'ornement de celles de Plin.

Le premier est plus hardi ; le second plus retenu dans ses plaisanteries. Jamais Plin n'eût hazardé la Lettre du Clou à une grande Princesse, ni celle des Chevaux de poste à une Dame qu'il eût respectée. Celui-là n'écrit que pour rire ; celui-ci ne rit que pour égayer ce qu'il é-

P R É F A C E. vij

crit. Tous deux réjouissent quand ils badinent : mais l'un ne prend point le sérieux que les Lecteurs n'y perdent ; l'autre qu'ils n'y gagnent. Enfin , l'imagination peut trouver plus son compte avec Voiture ; le cœur avec Pline.

On ne peut jeter les yeux sur les Lettres , sans y reconnoître la source de cette sorte de politesse , qui , par des paroles obligantes , multiplie le bienfait , & donne des graces même au refus. Il a des premiers enrichi le commerce des hommes de cette agréable flatterie qui plait sans nuire , & qui s'éloigne également de la bassesse des Coutisans & de la dureté des Philophes.

Il est surprenant que Montagne l'accuse de vanité. Si Pline , dans des discours publics , eût continuellement ramené son mérite & ses services ; si dans des traités de Philosophie il eût à

viiij *P R Ê F A C E.*

tout propos vanté la Noblesse de sa race , les équipages de ses Ayeux , & le nombre de ses domestiques , l'accusation auroit peut-être ses apparences. Mais il parle de lui dans ses Lettres : pouvoit-il s'en dispenser ? L'amitié qui met les amis en société des biens & des maux , ne les oblige-t-elle pas à se rendre compte de leur bonne & de leur mauvaise fortune ? Leur est-il permis de retrancher de ce compte leurs prospérités , pour n'y faire entrer que leurs disgraces ? La même loi qui veut que l'ami malheureux répande une partie de sa douleur dans le sein de son ami , veut aussi , par un juste retour , que l'ami heureux y verse une partie de sa joye.

C'est-là proprement l'office des Lettres. Ailleurs , c'est orgueil de parler de soi ; dans les Lettres , c'est nécessité. Nous y sommes le

P R É F A C E. ix

plus souvent historiens de nous-mêmes : mais cette histoire , faite pour demeurer inconnuë , ne peut être raisonnablement suspecte d'une ostentation recherchée. Personne n'en fut jamais plus éloigné que Pline. L'avidité de gloire seroit peut-être pardonnable à un Philosophe , qui ne connoissoit gueres d'autre récompense de la vertu. Cependant on ne peut s'imaginer jusqu'ou notre Auteur porte sa délicatesse sur ce point. Il découvre dans une de ses Lettres * le fond de son ame , à l'occasion d'un discours , où il avoit été obligé de dire du bien de ses ayeux & de lui-même. Il fait voir tant de timidité , de modestie & de sagesse , que Montagne eût mieux parlé , s'il eût bien lû cette Lettre.

• Pour moi , puisqu'il faut que je paye le tribut de préférence ,

* Lettre 8 , Liv. 1.

x *P R É F A C E.*

que tout Traducteur doit à son original (car de quel droit m'en affranchir) , je ne feindrai point de le dire : Peut-être qu'ailleurs on trouvera un génie plus naturel & plus facile ; mais nulle autre part , l'on ne rencontrera tant de mœurs.

Si ce n'est pas ce que la plupart des Lecteurs cherchent dans des Lettres , c'est du moins ce qu'ils devroient y chercher. Les leçons de morale débitées dans les livres , où les vertus sont traitées par chapitres , & démontrées par regles , ont ordinairement le sort , ou de dégouter par la sécheresse du dogme , ou de ne toucher que légèrement des esprits qui se tiennent sur leurs gardes.

Les Lettres seules ont le privilege d'insinuer dans le cœur , avant même qu'il s'en apperçoive , les sentimens qu'elles exposent. On s'y familiarise insensiblement avec

P R É F A C E. *xj*

les vertus que l'on y voit chacune à sa place , chacune appliquée à son usage. Charmés de les retrouver dans l'exercice continuel des plus communs devoirs de la vie civile , nous revenons de l'erreur qui nous les représentoit auparavant comme les idées & les chimères des sages , ou comme les irréconciliables ennemies de la nature. Le peu qu'elles paroissent avoir coûté , inspirent la hardiesse d'y prétendre & l'esperance d'y parvenir. On ne se contente plus d'admirer ce que l'on croyoit inimitable : on se sent piqué d'une noble émulation d'imiter ce qu'on admire.

Tel est l'effet le plus ordinaire des Lettres de Plin. On ne peut , quand on les lit , ne le pas estimer , ne le pas aimer. On sent un désir secret de lui ressembler. Vous ne voyez partout que candeur , que désintéressement , que recon-

xij *P R É F A C E.*

noissance , que frugalité , que modestie , que fidélité pour ses amis à l'épreuve de la disgrâce & de la mort même ; enfin qu'horreur pour le vice , & passion pour la vertu.

J'ai donc crû que l'on ne pouvoit trop mettre entre les mains de tout le monde , ce qui peut être utile à tout le monde. Pline dans les premiers rangs du Barreau , de la Magistrature & de la Cour , nous montre que l'on peut être habile Avocat , & fort poli ; grand Magistrat , & fort affable : délié Courtisan , & fort sincere. En un mot , que tous les défauts appartiennent aux hommes , & non pas à leurs professions. Avec lui , l'on apprend à exercer les plus illustres emplois , & mieux encore à s'en passer. Aux uns , il enseigne à se posséder dans la vie tumultueuse. Aux autres , à jouir de la vie privée , à

P R É F A C E. xiiij

ne point chercher la gloire dans l'approbation des hommes , mais dans le témoignage de la conscience ; & pour tout dire , à ne point connoître de mérite sans probité.

Comme je ne veux point de querelle , je ne prétends point m'en faire ici , avec ceux qui ne trouvent ni moins d'agrément , ni moins d'utilité dans les Lettres de Cicéron , & qui leur adjudent même la préférence.

Cette question demanderoit plus d'étendue que n'en souffre une Préface. D'ailleurs , je ne m'oublie pas jusqu'à croire qu'il m'appartienne de décider. Chacun peut donc en juger ce qu'il lui plaira. Mais si ceux pour qui j'ai déclaré avoir entrepris ma Traduction me pressent de leur dire mon avis , il me paroît plus de génie dans les Lettres de Cicéron , plus d'art dans celles de Plin. Le premier se pardonne quelque-

fois plus de négligence ; le second , souvent laisse voir trop d'étude. On lit dans Cicéron grand nombre de Lettres , dont il semble que la posterité se feroit bien passée ; il en est peu dans Pline dont elle ne puisse profiter. Plus de grands événements , plus de politique dans les unes ; plus de sentimens , plus de morale dans les autres. L'un est peut-être un meilleur modèle de bien écrire , l'autre de bien vivre. Enfin les Lettres de Cicéron nous apprennent , mieux que toutes les histoires , à connoître les hommes de son siècle , & les ressorts qui les remuoient : les Lettres de Pline , mieux que tous les préceptes , apprennent aux hommes de tous les siècles à se connoître & à se régler eux-mêmes.

Voilà , selon moi , ce que l'on peut rapporter de plus précieux du commerce de Pline. Voilà l'u-

P R É F A C E. xv

unique objet de ma Traduction Je puis n'avoir pas attrapé ses tours heureux , ses expressions vives & ferrées ; j'ai pu ne pas donner assez de jour à tant de réflexions judicieuses qu'il fait sur l'éloquence. Mais je crois avoir exprimé ses sentiments avec assez de fidélité. Que ceux donc qui ne demandent que des sentiments lisent hardiment cet Ouvrage. Que les autres le négligent ; ou , s'ils font tant que de le lire , qu'ils me pardonnent de ne les avoir pas satisfaits. J'en dis autant à ceux qui n'aiment rien d'avantage dans la lecture des Anciens , que le nom des poissons qu'ils mangeoient , des mets que l'on feroit sur leur table , des pièces qui composoient leurs appartements ; & que le rapport de l'ancienne Géographie avec la moderne. Ils peuvent , s'ils croient cette decouverte si importante , avoir recours à ces sça-

xvj *P R É F A C E.*

vants Interpretes , pour qui l'antiquité n'a rien d'obscur.

Perfuadé que sur ces fortes de questions , on pouvoit impunément se tromper ; je me suis imaginé que cette recherche ne vaut pas toujours ce qu'elle coûte. Sans trop m'embarrasser dans ces discussions curieuses , je m'en tiens à l'explication qui me paroît la plus commune , ou la plus naturelle ; bien résolu de ne point défendre mon opinion contre ceux qui pourroient m'en proposer une meilleure.





LA VIE

D E

PLINE LE JEUNE.

PLINE le jeune naquit à Côme, Ville d'Italie, dont les Citoyens jouissoient des mêmes privileges que ceux qui étoient nés à Rome. On ne sçait pas trop quels emplois avoit exercés C. Cecilius son pere ; mais on ne peut douter que son rang & sa fortune ne fussent considérables, puisqu'il avoit épousé la Sœur de Pline le Naturaliste, homme très riche.

& qui avoit passé par de grandes Charges ; qu'il fit élever Plin le jeune , comme on élevoit la plus illustre Noblesse Romaine de ce temps - là , & qu'il lui laissa de grands biens.

Quoique l'éloquence & la vertu commençassent à être négligées , dans un Etat où elles ne conduisoient plus aux honneurs ; cependant ce qui restoit de vrais Romains , avoient peine à s'en détacher. On ne s'étoit point alors avisé qu'il fut honteux à un homme de condition de trop sçavoir ; une profession ouverte de vice & de débauche , n'anoblissoit encore personne. On se souvenoit , que le premier des Cefars n'avoit pas été moins sçavant que brave. Enfin si le mérite n'avoit pas le crédit d'élever , du moins on n'étoit point parvenu jusqu'à le mépriser. La servitude & la flaterie , qui traînent toujours à leur suite l'ignorance &

DE PLINE LE JEUNE. XIX
les plus honteux déreglements , se
répandoit déjà : mais arrêtées de
temps en temps par quelques He-
ros , comme par de puissantes di-
gues , elles n'inonderent tout-à-
fait l'Empire , que sous les Regnes
suivants.

Il ne faut donc pas s'étonner des
soins extraordinaires que l'on eut
de cultiver l'esprit de Pline par la
connoissance de toute sorte de
science , & de former ses mœurs
par les leçons de la plus saine phi-
losophie.

Il y apporta des dispositions heu-
reuses , & il y fit bien-tôt un
si grand progrès, qu'à l'âge de qua-
torze ans il composa une Tragédie
Grecque.

Dès que le temps de s'appliquer
aux études les plus sérieuses fut ve-
nu , on le mit entre les mains de
Quintilien. C'étoit le premier Pro-
fesseur d'Eloquence de son siècle.
Son génie n'avoit pas moins de for-

ce que de finesse. Son goût étoit exquis , son érudition profonde ; mais surtout il possédoit souverainement cet heureux talent, de communiquer ses idées les plus déliées , par des images & par des expressions , qui étoient également à la portée des différentes personnes à qui il devoit se faire entendre.

Aussi , sans craindre de passer pour vain , ni pour téméraire , il osa bien entreprendre un ouvrage , sur lequel il ne sembloit pas qu'Aristote & Cicéron eussent rien laissé à désirer. Il traça des regles pour l'Orateur , qu'il prend soin de former dès le berceau ; & le fait avec tant de succès , que son livre est regardé , comme l'un des plus précieux trésors que nous tenions de l'antiquité.

Ce fut sous ce grand maître que Pline le jeune apprit l'art de parler , de persuader & de plaire. Ce fut à ses préceptes qu'il dû ce fameux

DE PLINE LE JEUNE. xxj

Panegyrique , que tous les siècles ont regardé comme un chef-d'œuvre.

Il crut pourtant devoir entendre aussi Nicete de Smyrne , le plus célèbre Rhéteur qui fut alors à Rome. Ensuite on l'envoya en Syrie , ou il servit pendant quelques années à la tête d'une Legion. Là , tout le temps que son devoir lui laissoit , il le donnoit aux leçons & aux entretiens d'Euphrate. Ce Philosophe , aussi recommandable par l'étendue de ses lumières que par la pureté de ses mœurs , crut dès-lors voir dans Pline tout ce qu'il fut dans la suite. Il en fit des pronostics si avantageux , qu'ils ne pouvoient manquer d'être suspects de flatterie , si Pline n'eût pris de bonne heure le soin de les justifier. Pline le Naturaliste son oncle , qui n'avoit point d'enfants , fut charmé de trouver dans son neveu , toutes les quali-

tés qu'il auroit pu désirer dans un fils, si le Ciel lui en eût donné un au gré de ses désirs. Il l'adopta.

Un faveur si glorieuse n'ébloüit point Pline le jeune. Il en connut tout le prix : mais aussi il en sentit tout le poids. Persuadé que les grands noms deshonnorent ceux qui les traînent, s'il n'oublia rien des plus tendres devoirs que la reconnaissance & le respect demandoient de lui pour son bienfaicteur, il ne négligea rien aussi de ce qui lui parut propre à se rendre digne du bienfait. A la vûë de cette haute réputation qu'avoit acquise celui dont il prenoit le nom ; à la vûë de tout ce qu'il avoit fait pour y arriver, de tout ce qu'il faisoit chaque jour pour s'y maintenir ; il ne cessoit de se reprocher sa paresse & sa langueur, au milieu du travail le plus pénible & le plus assidu. Pline le naturaliste ne sembloit pas seulement être devenu son pere. C'étoit son

DE PLINE LE JEUNE. xxiiij
maître , son modèle , son guide.
Pline le jeune le suivoit par tout ;
il recueilloit ses moindres discours ;
il étudioit toutes ses actions.

C'est ainsi qu'à son retour de Syrie il s'occupoit à Rome dans ses premières années , lorsque son oncle , alors âgé de cinquante-six ans , fut obligé d'aller du côté de Naples , pour y commander la Flotte que les romains avoit à Misene. Pline le jeune l'y accompagna , & le perdit par la plus tragique de toutes les ayantures.

Un nuage extraordinaire que l'on découvroit de Misene , fit juger à Pline le Naturaliste , que le Mont-Vesuve , plus embrasé qu'à l'ordinaire , causoit aux environs quelque désordre. Il voulut s'en éclaircir de plus près , soit pour y remédier , s'il avoit deviné juste , soit pour satisfaire sa curiosité , si ce n'étoit qu'un jeu de la nature. Il monte sur une Frégate ; il tire vers

le lieu d'où le nuage venoit, & reconnoît bien-tôt que le plus affreux débordement de feu dont jamais on eût entendu parler, jettoit par tout l'épouvante & la consternation. Loin de se retirer, il ne songea qu'à rassurer les autres par son exemple, & à s'instruire plus exactement lui même par ses propres yeux. Mais dans ce dessein, s'étant trop avancé, la fumée le suffoqua.

Cette horrible désolation ne se fit pas moins sentir à Misene, où Pline le jeune étoit demeuré; & il n'y montra pas moins de courage. Il n'avoit alors que dix-huit ans. A cet âge il est aussi naturel d'aimer la vie, que de s'alarmer dans le danger. Cependant au fort du tremblement de terre; il poussa la constance, jusqu'à lire tranquillement Tite-Live: comme si dans une pareille conjoncture, il n'avoit eu rien de plus à craindre que de perdre

perdre du temps. Mais ce qui fut encore plus glorieux pour lui , c'est que ni les prieres ni les larmes de sa mere , ne le pûrent obliger de la quitter ; & qu'il aimoit mieux se livrer à toutes les horreurs d'une mort qui paroissoit inévitable , que d'aller chercher un azile où il ne voyoit pas sa mere en état de le suivre.

Enfin les flammes s'arrêterent ; les noires vapeurs commencerent à se dissiper , le seul tremblement de terre continua , mais beaucoup moins violent : & Pline , que le péril avoit obligé de se sauver dans la campagne avec sa mere , rentra dans Misene.

Il y attendoit avec impatience des nouvelles de son oncle. Dès qu'il en eut appris le triste sort , & qu'il eut donné à sa douleur , & à de justes devoirs , tout ce qu'ils lui demandoient , il retourna à Rome.

Cette perte le toucha plus qu'on ne peut dire ; mais il n'en fut point accablé. Destitué d'un tel appui, il ne songea plus qu'à s'en faire un, qui ne pût jamais lui manquer. Des inclinations naturellement douces, & un amour excessif pour les lettres, sembloient l'engager à la retraite & au repos ; la vertu & la gloire l'emportèrent. Il croyoit que la vie n'est point à nous ; que nous la devons à la Patrie ; que nés dans une société dont nous voulons partager les douceurs & les avantages, nous sommes obligés d'y contribuer comme les autres ; que nous ne pouvons sans injustice rejeter sur eux tous les travaux d'où dépendent la sûreté & la tranquillité publique, & garder pour nous tout le plaisir d'en jouir. Il croyoit honteux de se reposer avant que d'avoir travaillé ; il regardoit le repos comme une récompense qu'il

DE PLINE LE JEUNE. xxvij
falloit avoir méritée , & où la nature défendoit de prétendre avant le temps qu'elle a prefcrit.

Plein de ces idées , il fe tourna tout entier du côté des affaires publiques , & plaida fa premiere caufe à dix-neuf ans. Il continua depuis avec une approbation auffi univerfelle , que rare , dans une ville où l'on ne manquoit ni de concurrens ni d'envieux.

Comme il avoit naturellement du feu , de l'élévation , & de l'agrément dans l'efprit , & que la premiere regle qu'il tenoit de fon excellent maître , c'étoit de fuivre fon propre génie , & de s'y accommoder ; la fymétrie exacte , les penfées brillantes , les tours hardis regnerent par tout , & peut-être un peu trop dans fes ouvrages. Ce n'est pas qu'il allât à grands frais les chercher loin de fon fujet ; mais la facilité qu'il avoit à les trouver , lui faifoit croire qu'ils en for-

toient , pendant que ceux à qui un génie différent les cachoit , les regardoient comme des ornemens affectés , étrangers , & qui coûtent beaucoup. Aussi la raison n'y perdit jamais rien. Elle en fut plus belle , plus à la mode du siècle où il vivoit , mais non pas moins forte. Il eut plus d'une fois la satisfaction de se voir l'entrée du Barreau fermée par la foule des Auditeurs , qui l'attendoient , quand il devoit plaider. Il falloit qu'il passât au travers du Tribunal des Juges pour arriver à sa place. Il parloit quelquefois sept heures ; & il en étoit seul fatigué. Comme il ne s'écartoit jamais de son sujet ; comme ce qu'il disoit étoit toujours juste & nouveau ; qu'il sçavoit interesser l'esprit & le cœur tout à la fois ; le temps couloit rapidement ; la chaleur la plus violente devenoit supportable ; & toutes les incommo-

DE PLINE LE JEUNE. **XXIX**
dités inféparables d'un nombreux
Auditoire s'évanouissoient , tant
qu'on avoit le plaisir de l'enten-
dre. Souvent les Juges , au milieu
de son action , oublians ce qu'ils
devoient à leur caractere , & com-
me transportés hors d'eux , se le-
voient de leurs sièges , & mêloient
leurs applaudissemens à ceux du
Public. C'est ce qui fait dire à
Quintilien * , le plus grand admi-
rateur que Ciceron ait eu , qu'il
voyoit de son temps des Orateurs
comparables aux anciens , & pro-
pres à former de dignes successeurs.

L'éloquence alors vénale ou-
vroit une voye sûre aux richesses.
Plusieurs y allerent par cette rou-
te avec tant d'ardeur , que pour

* *Habebunt , qui post nos de oratoribus scri-
bent , magnam , eos qui nunc vigent , materiam
verè laudandi. Sunt enim summa hodie , quibus
illustratur forum , ingenia ; namque & consum-
mati jam patroni veteribus æmulantur , & eos
juvenum ad optima tendentium imitatur ac se-
quitur industria.* Quintil. lib. Instit. orat. 10.

la moderer , il fallut renouveler les anciens Décrets du Sénat , faits sur ce sujet , & fixer le prix d'un travail qui n'en devoit point avoir.

Ce nouveau Décret fut honorable pour Pline. Jamais il n'avoit plaidé que pour l'intérêt public , pour ses amis , ou pour ceux à qui leur mauvaise fortune n'en avoit point laissé ; & il s'étoit toujours si religieusement abstenu d'en recevoir les plus légers présens , que ceux qui aimoient à rire , disoient quand le Décret parut , les uns , qu'il étoit Devin * , & qu'il avoit prévu le Décret ; les autres qu'on avoit voulu arrêter le cours de ses rapines.

Les occasions où il se signala davantage , furent contre Bœbius Massa Gouverneur de la Bétique , accusé de concussion , & contre qui le Sénat le chargea de plai-

* Allusion à la dignité d'Augure , dont il étoit revêtu.

DE PLINE LE JEUNE. XXXj

der du vivant même de Domitien , dont l'accusé avoit plus d'une fois servi la cruauté , contre Cécilius Clasticus Gouverneur de la même Province , & contre Marius Priscus Gouverneur d'Afrique. Il plaïda contre ce dernier , non-seulement en plein Sénat comme les deux autres , mais même en présence de l'Empereur Trajan , & parla cinq heures de suite. Ce Prince en fut si charmé , qu'il ne pût s'empêcher de le marquer publiquement , par l'inquiétude où il parut qu'un si grand effort n'altérât la santé de Pline. Cette inquiétude alla si loin , qu'il avertit lui-même plusieurs fois un Affranchi qui étoit derriere Pline , de lui dire de ménager ses forces , témoignant ainsi combien le discours lui étoit agréable , & l'Orateur précieux.

Pline eut même la satisfaction que donne le succès. Ceux qu'il

biv

xxxij L A V I E
accusa , furent condamnés. Mais rien ne lui fit tant d'honneur , que ce qu'il entreprit pour venger Helvidius son ami. C'étoit le fils de cet illustre Helvidius , le Caton de son siècle , à qui des vertus austères , & une liberté Romaine , coûtèrent la vie sous l'Empire de Vespasien. Domitien fils de cet Empereur , & l'un des plus cruels Princes qui ait jamais été , ne se trouva gueres moins importuné de l'innocence des mœurs d'Helvidius le jeune , que Vespasien l'avoit été de la haute estime que l'ancien Helvidius s'étoit acquise. Le jeune Helvidius fut donc condamné à la mort sur la dénonciation de Certus ; & l'on exila toute sa famille.

Quelque temps après , Domitien fut tué. Nerva son successeur rappella tous ceux qui avoient été injustement bannis. Sous ce nouveau Prince , que le mérite seul

DE PLINÉ LE JEUNE. xxxiij
avoit élevé , la haine publique
éclata contre les Délateurs , dont
les calomnies avoient rempli de
deuil les plus illustres familles. Ils
furent vivement poursuivis par les
parens de ceux qu'ils avoient fait
périr , & livrés à la sévérité des
loix.

Certus seul échappoit. Soutenu
par de grandes alliances , & par
de puissans amis , élevé lui-même
à la place de Préfet du Trésor Pu-
blic , & Consul désigné pour l'an-
née suivante , il pouvoit en sûreté
braver le ressentiment de la fem-
me d'Helvidius , & de deux au-
tres femmes que des raisons d'al-
liance engageoient dans la même
querelle. Ces femmes , chargées
seules d'une si juste vengeance ,
au retour d'un exil , étoient trop
timides pour rien entreprendre ,
& trop foibles pour rien exécu-
ter.

Mais l'amitié de Pline pour Hel-

vidius , & son horreur pour l'infamie de Certus , y suppléa. Il ne fut point retenu par toutes les considérations qui pouvoient rendre le succès douteux. L'entreprise étoit périlleuse pour un jeune homme , que sa réputation & sa fortune naissante engageoient à ne se point faire d'ennemis. Cependant il ne voulut pas même s'appuyer de la colere commune : il en laissa éteindre le premier feu , & crut que le sacrifice qu'il vouloit faire à la mémoire de son ami , lui seroit beaucoup plus glorieux , s'il n'étoit fait qu'à lui , & par les mains de la seule justice , au milieu du Sénat tranquille.

Ce dessein ne fut communiqué à personne , pas même à Corelius , l'un des hommes de son siècle le plus sage , & sans l'avis de qui Pline n'entreprendoit rien d'important. Les seules personnes intéressées furent de la confidence.

Il en arriva ce que Pline avoit prévû. Dès qu'il eut demandé au Sénat la permission d'accufer Certus , qu'il ne fit que désigner , il souleva tout le monde. Les Partisans de Certus s'écrierent , & voulurent que la proposition fût rejetée. Les amis de Pline furent effrayés du péril où il s'exposoit. Le Consul lui-même parut contraire , & remit à l'entendre , quand son tour d'opiner sur d'autres affaires seroit venu. Pendant que les autres qui devoient parler avant lui disoient leur avis , il n'y eut rien que l'on ne mit en usage pour l'obliger à se désister de cette poursuite. Mais tout fut inutile ; jusques-là qu'un de ses amis lui ayant remontré , que par cette conduite il se rendroit redoutable aux Empereurs à venir , il eut la fermeté de lui répondre ; *Tant mieux , pourvu que ce soit aux méchants Empereurs.* Enfin son tour de parler vint ;

& il parla avec tant de force & tant de véhémence, que si la clémence du nouvel Empereur sauva la peine à Certus, sa justice du moins nota l'indignité de ce scélérat, par l'exclusion du Consulat où il avoit été nommé.

On ne peut dire combien cette action augmenta l'estime que l'on avoit déjà pour Pline : il n'y eut plus personne à Rome qui ne voulût être ou paroître de ses amis. Les uns aimoient sa fermeté, les autres la craignoient : tous se sentoient intérieurement forcés de l'admirer. Mais il ne borna pas là les témoignages de son amitié pour Helvidius. Après l'avoir vengé, il s'efforça de l'immortaliser par trois livres, où il n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre son ami recommandable, & qu'il intitula, *De la vengeance d'Helvidius*. Son éloquence n'éclata pas seulement à poursuivre le crime, mais aussi

DE PLINÉ LE JEUNE. XXXVII
à défendre l'innocence. Il plaida
pour Julius Bassus, homme qui
étoit célèbre par ses disgraces, &
qu'au retour du Gouvernement de
Bithinie les peuples de cette Pro-
vince avoient accusé. Et il sçût si
bien mettre en jour l'esprit de la
loi, que malgré la rigueur de ses
termes, il le fit absoudre.

Il défendit avec un pareil suc-
cès Varenus, successeur de Julius
Bassus dans ce Gouvernement, &
qui depuis avoit été chargé d'une
semblable accusation. Toutes ces
causes furent plaidées dans le Sé-
nat; mais Pline ne se fit pas moins
admirer dans les autres Tribunaux,
& principalement devant les Cen-
tumvirs. Quoiqu'il ne nous reste
aucun de ces plaidoyers, il est
aisé pourtant d'en faire un juge-
ment certain, en le réglant sur le
Panégyrique de Trajan. Un Au-
teur célèbre qui vivoit dans un
temps où l'on conservoit encore &

xxxviii LA VIE

ces plaidoyers & le souvenir de leur succès, nous en donne en un mot l'idée la plus haute. Il écrit à un de ses amis, que Pline remporta plus de gloire de son plaidoyer pour Accia Variola, qu'il n'avoit fait du Panégyrique de l'Empereur Trajan * ; c'est en dire assez pour n'y pouvoir rien ajouter.

Ce fut par ces degrés que bientôt Pline monta jusqu'aux premières Charges de l'Etat ; il y porta par tout les vertus qui l'y avoient élevé.

Dès le temps de Domitien, il avoit été Préteur. Ce Prince farouche, qui regardoit comme une censure délicate l'innocence des mœurs, & comme une révolte déclarée tous les discours qui tendoient à rendre le vice odieux, chassa de Rome & de l'Italie tous les Philosophes. Il n'étoit pas sûr

* *Sidonius Apollinaris, liv. 6. Lett. à Rusticus.*

DE PLINE LE JEUNE. XXXIX
de les assister dans leur retraite.
Pline le devoit faire beaucoup
moins qu'un autre. Sa place l'ex-
posoit au grand jour ; & ses moindres démarches étoient importantes , sous un Empereur qui ne cherchoit que des prétextes pour condamner , & qui souvent s'en passoit. Toute la Ville étoit remplie de dénonciateurs. Trois des amis de Pline venoient de périr , Senecion , Rusticus & Helvidius. Quatre avoient été bannis , Mauricus , Gratilla , Arria , Fannia. Cependant la générosité de Pline pour les Philosophes exilés , lui ferme les yeux sur le danger. Il ne se contente pas de les favoriser sous main : il va trouver Artemidore , l'un des plus célèbres d'entr'eux , jusques dans une maison qu'il avoit aux portes de la Ville ; & pendant que de riches & puissans amis veulent ignorer le besoin que ce Philosophe avoit

de grosses sommes , pour acquitter des dettes honorables , Pline emprunte ces sommes & les lui donne.

Il ne faut pas douter , qu'une vertu si peu timide dans une Cour aussi corrompue , ne lui eût été funeste ; mais la mort imprévûe de Domitien mit en sûreté ce qui restoit de gens de bien à Rome. Pline étoit trop redoutable aux délateurs pour leur échapper : on trouva une accusation toute prête contre lui parmi les papiers de Domitien ; & Pline n'évita le coup, que par celui qui tomba sur ce Prince.

Aussi les révolutions étoient si étranges & si fréquentes en ces temps-là , que l'on voyoit subitement l'Empire passer des mains les plus pures dans les plus infâmes. La même vertu qui avoit conduit aux honneurs , pouffoit tout à coup dans le précipice. Pline l'éprouva

DE PLINE LE JEUNE. xli
plus qu'un autre ; & c'est ce qui
lui fit dire , *que les Belles-lettres
l'avoient élevé ; que les Belles-lettres
l'avoient abaissé ; & qu'enfin les Bel-
les-lettres l'avoient relevé.*

Il ne s'acquitta pas moins di-
gnement des autres charges sous
de meilleurs regnes. Il fut Tribun
du Peuple , Préfet du Trésor Pu-
blic , Consul , Gouverneur de Bi-
thinie & de Pont , Commissaire de
la Voye Emiliene , & enfin Augu-
re , espece de Dignité Sacerdota-
le , qui ne se perdoit qu'avec la
vie.

C'étoit depuis long-temps la cou-
tume , que le Consul , à l'entrée
de son Consulat , après avoir re-
mercié le Prince , proposât au Sé-
nat de lui décerner quelque nou-
vel honneur. Moins les Empereurs
de ce temps-là en étoient dignes ,
plus ils en étoient avides. Pline
crut que ces honneurs , tant de
fois profanés par la flaterie , étoient

au-deffous de Trajan. Persuadé que cet Empereur pouvoit confier le foin de fa gloire à fes actions, & que rien n'étoit plus propre à la rehausser, que de faire voir qu'elle se pouvoit passer des titres où les autres avoient mis toute la leur, il ne lui en décerna point. Mais Trajan n'y perdit rien. La harangue où Pline les lui refuse, a duré plus que le marbre, & que le bronze, où tant d'inscriptions pompeuses avoient été gravées. Elle charme encore aujourd'hui; & en la lisant, on a peine à démêler qui l'on doit admirer le plus, ou du Prince qui a pû mériter de tels éloges, ou de l'Orateur qui scût les donner.

Après son Consulat, il fut fait Gouverneur de Bithinie. C'étoit une des plus grandes Provinces de l'Empire, & composée de deux puissans Royaumes, dont l'un avoit été conquis sur Pharnaces fils de

DE PLINE LE JEUNE. xliij

Mitridate , fameux par les guerres qu'il soutint si long-temps contre les Romains ; l'autre leur avoit été donné par Attale fils de Prusias l'un de ses Rois , & qui se disoit l'Affranchi de la République. Pline ne prit pas moins de soin d'embellir les Villes de cette Province , que d'en soulager les Peuples. Il fit élever un magnifique Théâtre à Nicée ; des Aque-ducus à Nicomedie , & à Sinope Colonie Romaine. Il bâtit des bains publics à Pruse ; & joignit , par un grand Canal , le Lac de Nicomedie à la mer.

Mais pendant qu'il s'appliquoit tant aux embellissemens extérieurs, il ne négligeoit pas le dedans. Il liquida les dettes des Villes ; il en modéra les dépenses par de sages réglemens , & mit un si bon ordre à la police , que rien ne manquoit à la sûreté & à la commodité publique. Il maintint les Ju-

ges dans le devoir par ses exemples, & les Peuples dans la tranquillité par ses jugemens. Il ne songea point à s'en attirer le respect par le faste de ses équipages, par la difficulté de son accès, par son dédain à écouter, par sa dureté à répondre : mais une simplicité majestueuse, un accès toujours libre, toujours ouvert ; une affabilité qui consoloit des refus nécessaires ; une modération qui ne se démentit jamais, lui concilierent tous les cœurs. Enfin il prit pour lui les conseils, que dans une de ses lettres il donne à son ami Maxime, envoyé pour gouverner l'Achaïe, & pour en réformer les désordres.

Si quelquefois une affaire, plus difficile ou plus importante, sembloit demander les lumières & la décision du Souverain, il la lui renvoyoit. Mais alors, en homme qui cherchoit sincèrement la justi-

ce, & non pas la confirmation de son avis, il ne se contentoit pas d'en faire un simple rapport. Dans la défiance où il étoit, que malgré sa droiture, ce rapport ne tint toujours de la première impression qu'il avoit prise & ne tendit à la communiquer, il envoyoit les mémoires même des parties, & leurs titres; afin que le Prince, libre de toute prévention étrangere, & pleinement instruit, pût juger comme s'il les avoit entendues.

Revenu à Rome, il reprit les affaires & ses emplois. Juge, quand les loix l'y engageoient; Avocat, quand l'intérêt public, le besoin de ses amis, ou l'honneur le demandoient; souvent appelé au Conseil du Prince; assidu au Sénat; il remplit toujours fidelement toute la mesure des devoirs que la Patrie a droit d'exiger d'un bon Citoyen.

Tant de vertus lui acquirent la bienveillance de Trajan. Il étoit sûr d'en obtenir toutes les graces qu'il lui demandoit ; & il n'en demanda que pour les autres. Un homme qui ne connoissoit rien de plus précieux , que de faire du bien , n'étoit point gêné par cette basse politique de la plûpart des Courtisans , qui craignent d'user leur crédit , dès qu'il le faut employer pour autrui. Jamais plus éloquent , jamais plus vif que dans ces occasions , s'il falloit solliciter un Gouvernement , une Charge , une grace pour quelqu'un de ses amis ; on eût dit que , du succès de la sollicitation , dépendoit toute sa fortune. Les seules faveurs qu'il se réserva de demander pour lui , ce fut de pouvoir offrir lui-même , en qualité d'Augure , des sacrifices pour un Prince qu'il aimoit sincèrement , & de jouir du droit de ceux qui ont trois en-

DE PLINE LE JEUNE. xlvij
fans , après deux mariages , qui
ne lui en avoient point donné.

On ne fait rien de sa premiere
femme , si ce n'est qu'elle venoit
de mourir , lorsqu'il entreprit de
venger la mémoire d'Helvidius.

Sa seconde femme s'appelloit
Calphurnie. Comme elle étoit fort
jeune , quand il l'époufa , & qu'elle
avoit beaucoup d'esprit , il n'eut
pas de peine à lui inspirer le goût
des Belles-lettres. Elle en fit toute
sa passion ; mais elle la concilia
toujours si bien avec l'attachement
qu'elle avoit pour son mari , que
l'on ne pouvoit dire , si elle aimoit
Pline pour les Belles-lettres , ou
les Belles-lettres pour Pline.

S'il plaidoit quelque cause im-
portante , & que gênée par la
bienféance elle ne put l'entendre ,
elle chargeoit toujours plusieurs
personnes de venir lui apprendre
les premieres nouvelles du succès ;
& l'agitation où la mettoit cette

attente , ne cessoit que par leur retour. S'il lisoit quelque Harangue , ou quelque autre piece dans une assemblée d'amis , elle ne manquoit jamais de se ménager quelque place , d'où elle pût , derriere un rideau , ou voilée , recueillir elle-même les applaudissemens qu'il s'attiroit. Elle tenoit continuellement en ses mains les ouvrages qu'il avoit composés ; & sans le secours d'autre maître que de son amour , elle composoit sur sa lyre des airs pour les vers qu'il avoit faits.

Une femme de ce caractère méritoit bien d'être aimée. Elle le fut ; mais avec des sentimens si tendres , que lors qu'on les retrouve dans les Lettres que Plinè lui écrivoit , on n'y sent guères moins le mérite & les charmes de celle qui fait penser de la sorte , que l'esprit & la douceur de celui qui sçait si délicatement s'exprimer.

Il ne manquoit à ce mariage , pour le rendre parfaitement heureux , que des enfans. Pline se croyoit à la veille de jouir d'un bien qu'il désiroit si fort , lorsque sa femme se blessa. Il se consola par les espérances qu'il fondoit sur cet accident même. Les suites en furent pourtant plus tristes qu'il ne l'avoit appréhendé. Elle guérit à la vérité , & vécut assez longtemps ; mais elle ne lui laissa point de postérité.

Il eut pour amis tout ce qu'il y avoit de grands hommes dans son siècle. Entre ceux que leurs rares vertus distinguoient , Virginius Rufus , qui refusa l'Empire ; Corellius , que l'on regardoit comme un prodige de sagesse & de probité ; Helvidius , dont nous avons déjà parlé ; Rusticus Arulenus & Senecion , que Domitien fit mourir. Entre ceux que les Belles-lettres ont rendus illustres ,

I LA VIE

Quintilien, qui avoit été son maître ; Corneille Tacite & Suétone, célèbres, l'un par ses Annales, l'autre par ses Vies des Empereurs ; Frontinus, Ariston, Neratius, fameux Jurisconsultes ; Silius Italicus & Martial, Poètes.

Son amitié fut aussi douce que solide. Il n'avoit rien qui ne fût à ses amis. Biens, crédit, talens, tout leur étoit prodigué, souvent sans qu'ils eussent la peine de le demander, quelquefois sans qu'ils le sçûssent. On eut dit qu'au milieu des affaires qui l'assiégeoient, & des études où il se plongeoit, il n'avoit d'attention qu'aux avantages de ceux qu'il aimoit. Toujours éclairé sur leurs bonnes qualités qu'il vantoit sans cesse, il ne sentoit point leurs défauts ; & s'il les voyoit, ce n'étoit que pour les trouver infiniment moindres que les siens. Ce n'est pas qu'il ait jamais trahi ses sentimens, ou qu'il

DE PLINE LE JEUNE. Ij
ait négligé de remettre dans la voye
ceux qui s'égaroient ; mais , s'ince-
re fans chagrin quand il falloit re-
prendre , il étoit complaisant fans
moleffe quand il falloit supporter.
Il distinguoit un foible d'un vice ,
une faillie d'humeur d'une expref-
sion du cœur ; & n'exigeoit point
des autres qu'ils miffent dans le
commerce une perfection qu'il
croyoit ne pouvoir y porter. Com-
me il ne s'attachoit qu'au mérite ,
il n'aimoit pas les personnes felon
le degré de leur noblesse & de leur
élévation. Si en public il fuivoit
fur cela les bienféances , en parti-
culier son inclination & leurs ver-
tus regloient feules les rangs. En-
fin la mort & l'adverfité , qu'on
voit rompre ordinairement tous les
nœuds qui lient les hommes , fer-
roient plus étroitement ceux de fon
amitié. Elle fe tournoit en Reli-
gion , dès que fes amis étoient
morts , ou malheureux. Aussi per-

sonne n'eut jamais plus de respect pour la volonté des morts : elle étoit pour lui une loi supérieure à toutes les autres. S'il s'y trouvoit de l'obscurité, c'étoit toujours contre lui, & de la maniere qui convenoit le plus à leurs desseins & à leur réputation, qu'elle étoit expliquée. Si les formes la condamnoient, sa fidélité les faisoit taire & la confirmoit.

Il n'y eut pas jusqu'à ses affranchis, & à ses esclaves, qui n'éprouvassent sa douceur & sa modération. Loin des sentimens de la plûpart des maîtres, qui regardent leurs domestiques avec plus de mépris que s'ils étoient, non pas d'une condition, mais d'une espece différente de la leur ; il ne voyoit en eux que des hommes d'autant plus dignes de bonté, qu'ils étoient plus malheureux. Il vivoit au milieu d'eux, avec la noble familiarité d'un pere qui se communique

DE PLINE LE JEUNE. liij

à ses enfans , & qui cherche bien moins à s'en faire craindre , qu'à s'en faire aimer. Il croyoit que le nom de Pere de famille , que les loix donnent aux Maîtres , l'avertissoit fans cesse de ses devoirs ; & que ces devoirs devoient s'étendre également sur tous ceux qui composoient la famille. Toûjours prêt à les excuser , s'ils avoient manqué ; toûjours prêt à leur pardonner , dès qu'ils se repentoient , il ne croyoit point que parce que les domestiques sont plus mal élevés & plus foibles , les maîtres eussent droit d'en attendre plus de lumiere & de sagesse qu'ils n'en ont eux-même. Leurs maux le touchoient ; tous leurs besoins le trouvoient attentif ; leur perte l'affligeoit. Enfin il traitoit à table ses affranchis comme il se traitoit lui-même ; & pour s'excuser à ceux qui lui en faisoient la guerre , il disoit avec son enjouement ordinaire , *que ses*

affranchis ne bûvoient pas du même vin que lui ; mais qu'il bûvoit du même vin que ses affranchis.

Dans une fortune médiocre pour un homme de sa condition , il trouva le secret d'être excessivement libéral ; non pas en prenant sur les uns ce qu'il donnoit aux autres , mais en prenant sur lui tout ce que la modestie & la frugalité lui conseilloyent de se refuser. Ainsi voyant Calvine , qu'il avoit en partie dotée de son bien , sur le point de renoncer à la succession de Calvinus son pere , dans la crainte que les biens qu'il laissoit ne fussent pas suffisans pour payer les sommes dûes à Pline ; il lui écrivit de ne pas faire cet affront à la mémoire de son ami ; & pour la déterminer , lui envoya une quittance générale.

Dans une autre occasion , il donna trois cens mille sesterces * à

* Environ 30000 liv. monnoye de France.

DE PLINE LE JEUNE. IV

Romanus , pour le mettre en état d'entrer dans l'Ordre des Chevaliers Romains , fans lui demander autre chose , finon d'ufer de cette dignité en homme qui se fouvenoit qu'il ne la pouvoit dèshonorer fans dèshonorer Pline lui-même. Il acheta une Ferme cent mille festerces * pour y établir fa nourrice. Il fit présent de cinquante mille festerces ** à la fille de Quintilien , lors qu'elle se maria ; & la lettre polie dont il accompagna son présent , pour ménager la peine que cela pouvoit faire à un homme de ce caractère , valut infiniment mieux que le don même.

Mais où sa générosité éclata davantage , ce fut dans un marché qu'il fit avec Corellia. C'étoit la sœur de Corellius Rufus , qui , après avoir été pendant sa vie l'Oracle de Pline , étoit encore après

* Environ 10000 liv. de notre monnoye.

** Environ 5000 liv. de notre monnoye.

sa mort l'objet de sa vénération. Elle eut envie d'avoir quelques Terres aux environs de Cosme. Pline lui offrit à choisir entre plusieurs qu'il y avoit , à l'exception de ce qu'il tenoit de son pere ou de sa mere. Dans cette conjoncture , il recueillit une succession dont les principales Terres étoient en ce pays là : il mande à son affranchi de les vendre à Corellia pour le prix qu'elle voudroit. Elle s'informe de leur valeur ; on lui dit qu'elles valent sept cens mille festerces * : elle les offre à l'affranchi : il lui en passe la vente , & reçoit l'argent. Peu de temps après Corellia mieux instruite du juste prix de ce qu'elle avoit acheté de Pline , apprend que ces Terres valent neuf cens mille festerces. ** Elle le presse avec les dernieres instances de recevoir un supplé-

* Environ 70000 liv. de notre monnoye.

** Environ 90000 liv. de notre monnoye.

DE PLINE LE JEUNE. lviij
ment de cette somme qu'elle lui
envoie ; mais Pline le refuse , &
lui écrit qu'il la supplie de ne pas
considérer seulement ce qui est
digne d'elle , mais aussi ce qui est
digne de lui ; & de souffrir que
l'extrême soumission qu'il a tou-
jours eüe pour ses moindres or-
dres , se démente en cette occasion
par la même raison qui lui sert de
principe dans toutes les autres.

Les particuliers ne furent pas
les seuls qui se ressentirent de sa li-
béralité ; le public y eut sa part.
Il fit établir des Ecoles à Cosme
sa patrie , & contribua du tiers à
fonder les appointemens des Maî-
tres ; mais avec tant de désinté-
ressement , qu'il en laissa le choix
au suffrage des parens. Il ne borna
pas là son bienfait : il y fonda une
Bibliothèque , avec des pensions
annuelles , pour un certain nom-
bre de jeunes gens de famille , à
qui leur mauvaise fortune avoit re-

fusé les secours nécessaires pour étudier. Mais sur tout il eut grand soin de marquer sa reconnoissance aux Dieux, qu'il regardoit comme les auteurs de tous les biens dont il jouissoit. Il leur éleva des Autels, & leur bâtit un Temple dans une de ses Terres. *

Ce respect pour les Dieux de ses peres ne le rendit ni cruel ni injuste envers les Chrétiens. Né dans le sein du Paganisme, il les regardoit comme des malheureux, séduits par les charmes d'une fausse & vaine superstition, & les plaignoit. Pendant que ses plus chers amis Corneille Tacite & Suetone, en parloient comme d'une secte impie & détestable, comme d'une peste publique, & qu'ils les traitoient ainsi dans leurs histoires; pendant que l'esprit de la Cour où il vivoit, étoit de les poursuivre & de les exterminer par tout,

* Près de Tifernum Tiburinum.

la droiture de son cœur corrigea les égaremens de son esprit. Il osa bien non seulement apporter dans l'instruction de leurs procès tous les adouciffemens que la sévérité des loix lui permirent d'imaginer ; mais il alla même jusqu'à écrire à Trajan en leur faveur, & à rendre témoignage à leur innocence ; non qu'il reconnût la sainteté du culte qu'ils professoient, mais il rendoit justice à la pureté de leurs mœurs.

C'en fut assez pour moderer le feu de la persécution, sous un Empereur, qui, tout Payen qu'il étoit, avoit des principes d'équité naturelle. Il ordonna que l'on ne recherchât point les Chrétiens, & que l'on se contentât de les punir lorsqu'ils seroient dénoncés, & qu'ils persévereroient.

Ceux qui ne peuvent s'empêcher de canoniser la vertu par-tout où ils la trouvent, auroient crû commettre un crime, s'ils eussent laissé

échaper une si belle occasion , de faire de Pline un Chrétien , & même un Martyr , en le confondant avec un Secundus qu'ils trouvent dans la Légende. Mais ceux dont le zèle se regle selon la lumière , assurent qu'il ne fut ni l'un ni l'autre ; & qu'un événement de cette importance n'eût jamais échappé à la vigilance & à l'attention des Auteurs Chrétiens de ce siècle-là & des suivans. Non-seulement ces Auteurs n'en font aucune mention , mais ils parlent d'une manière qui ne permet pas seulement de le soupçonner.

Aussi ne peut-on douter , que la gloire ne fût l'ame des vertus de Pline. Pour elle , les plus durs travaux lui paroissent pleins de charmes ; par elle , le sommeil lui devenoit comme inutile. Veilles ; repos , divertissemens , études , il y rapportoit tout ; il y excitoit sans cesse ses amis ; il reprochoit aux

DE PLINE LE JEUNE. Ixj
gens de son siècle , que depuis que
l'on s'abstenoit des actions loua-
bles , on méprisoit la louange. Il
avoit pour maxime , que la seule
ambition convenable à un honnête
homme , c'étoit ou de faire des
choses dignes d'être écrites , ou
d'écrire des choses dignes d'être
lues. Il ne dissimuloit point que
l'approbation des bons Juges du
mérite le touchoit ; il ne cachoit
point la passion qu'il avoit de plaire
à la posterité ; il lui faisoit publi-
quement sa cour dans ses écrits :
il avouoit qu'il seroit bien-aise
d'obtenir une place dans l'histoire.
En un mot , il alloit à visage dé-
couvert à l'immortalité.

Cet amour de la réputation l'a
fait accuser de vanité. Si c'est avec
raison , chacun en jugera. Ce qu'il
y a de certain , c'est qu'il ne cou-
rut à la gloire que sur les pas de
la vertu. S'il chercha le plus grand
jour , il n'y porta qu'une conscien-

ce pure & nette : s'il brigua les louanges , il prit soin de les mériter.

On lui reproche de parler souvent de lui ; mais on ne peut au moins lui reprocher de ne parler que de lui. Loin d'avoir fondé sa réputation sur le mépris des autres , jamais homme ne prit plus de plaisir à vanter le mérite d'autrui ; il en faisoit les moindres occasions , & il le publioit avec une abondance de paroles , que l'esprit ne fournit point , & qui ne peut couler que du cœur. Il ne mit pas la délicatesse du goût à ne trouver rien de bon. Sa colère s'allumoit , quand il rencontroit des gens de ce caractère , à la lecture des Pièces où il étoit invité. Comme l'admiration lui paroissoit un bien commun , & dont le fonds étoit inépuisable , il ne croyoit pas que l'on prit rien du sien , quand on distribuoit aux au-

DE PLINE LE JEUNE. Ixiij
tres la part qui leur en étoit dûe ;
& ils avoient toujours sujet d'être
contens du partage qu'il leur
en faisoit. Sans craindre d'être de-
vancé , il animoit généreusement
ceux qui couroient la même car-
riere. Personne ne souûtenoit plus
que lui les jeunes Avocats de son
temps dans l'exercice de leur mi-
nistere ; personne n'encourageoit
davantage les Auteurs , & ne re-
voyoit leurs écrits avec une envie
plus sincere de les porter à la
derniere perfection. En un mot ,
amoureux de la gloire , jamais il
n'en fut jaloux ; & il traita ses
rivaux en freres , & non pas en
ennemis.

Son inclination & son attache-
ment à l'étude , passe ce qu'on
en pourroit dire. Il y employoit
tout ce qui lui restoit de temps ,
après que les devoirs publics étoient
remplis. Dès que les affaires le
permettoient , il fuyoit à la cam-

Ixiv L A V I E

pagne non pour se délasser , mais pour composer , pour étudier plus librement & sans interruption. Là , comme il étoit maître de lui , rien n'étoit plus rangé , plus ordonné que sa vie. Il ne s'occupoit que du soin de la prolonger , soit par le bon usage qu'il en faisoit , soit en travaillant à des ouvrages , qui pûssent le faire vivre d'une manière plus noble & plus glorieuse dans les siècles à venir. S'il se promenoit , c'étoit avec un livre , ou avec des personnes dont les conversations valoient des livres. S'il étoit à table , on lisoit pendant le repas , ou bien l'on recitoit des vers. Le temps même de la chasse n'étoit pas exempt de méditations & de reflexions solides. Enfin , toutes ses heures étoient remplies , tous ses moments mis à profit.

Il vantoit fort le plaisir de ne rien faire ; & jamais homme ne le goûta moins. Le changement de

DE PLINE LE JEUNE. LXV

travail étoit son unique repos. Tantôt il composoit des Plaidoyers & des Harangues ; tantôt il écrivoit quelque morceau d'histoire : Quelquefois il traduisoit ; souvent il s'amusoit à faire des vers. Il aimoit à lire devant des gens de lettres assemblés ce qu'il avoit composé, moins pour y recevoir des applaudissemens que pour en rendre ses ouvrages dignes.

Quoiqu'il en ait fait un très-grand nombre, il ne nous reste que ses Lettres & son Panégyrique de l'Empereur Trajan. On ne peut trop regretter ceux que l'on n'a plus, si l'on en juge par ceux que l'on a.

On ne connoît ni le temps, ni les particularités de la mort de Pline. Tout ce qu'on peut assûrer, c'est que les hommes de ce caractère vivent toujours trop peu ; & que ce qu'on sçait de sa vie, suffit à quiconque ne cherche

IXVJ LA VIE DE PLINE LE J.
sincèrement qu'à bien regler la
sienne.





LES
LETTRES
DE
PLINE LE JEUNE.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIERE:

A Septitius Clarus.

Vous m'avez souvent pressé de rassembler & de donner au Public les Lettres que je pouvois avoir écrites avec un peu d'application. Je vous en présente un recueil. Je ne me suis point arrêté aux dates, car

68 LES LETTRES DE PLINE ;
je ne prétends pas faire une histoire ;
mais je les ai placées dans le même or-
dre qu'elles se sont trouvées sous ma
main. Je souhaite que nous ne nous re-
pentions , ni vous de votre conseil , ni
moi de ma déférence : j'en serai plus
attentif, & à rechercher celles qui m'ont
échappé , & à conserver celles qu'à l'a-
venir j'aurai occasion d'écrire. Adieu.

LET T R E I I.

A Arien.

COMME je prévois que vous ne re-
viendrez pas si-tôt , je vous envoie
l'Ouvrage que mes dernières Lettres vous
avoient annoncé. Lisez-le , je vous en
supplie ; & sur tout n'épargnez pas la ra-
ture selon votre louable coutume. J'en
ai d'autant plus de besoin , que je me
suis imaginé n'avoir encore rien écrit
avec tant d'envie d'atteindre aux grands
modèles *. Car j'ai eu dessein d'imiter
tout-à-la-fois Demosthene , dont vous

* J'ai préféré ici la leçon qui dit ζύλω , à
celle qui porte Stylo , comme plus liée à ce
qui suit.

Vous avez toujours fait vos délices, & Calvus dont je fais depuis peu les miennes. Quand je dis imiter, je parle des figures du discours. Je sçai qu'il n'appartient qu'aux favoris des Dieux de parvenir à ce degré de force, qui se fait admirer dans ces hommes incomparables. Mais (je crains bien de passer ici pour fanfaron) mon sujet favorisoit mon dessein. Il étoit par tout susceptible de véhémence & de mouvemens. Il n'en falloit pas moins, pour réveiller une paresse tournée en habitude; si tant est que telle paresse puisse être réveillée. Je ne me suis pas cependant si fort entêté de l'austérité de mes modèles, que je ne me sois quelquefois amusé à cueillir des fleurs à la façon de Cicéron, quand j'en ai vû qui ne m'éloignoient pas trop de mon chemin. Je souhaitois d'avoir de la force; mais je ne voulois pas manquer de grace. Vous croyez que par-là je demande quartier à votre critique: au contraire, pour vous faire voir que je ne cherche qu'à l'irriter davantage, sçachez que nos amis & moi, nous nous sommes à tel point infatués de cet Ouvrage, que nous ferons la folie de le publier, pour peu que vous l'approuviez. Il faut bien mettre au jour quelque chose; & si cela est, donnons la préférence à ce qui est

70 *LES LETTRES DE PLINE;*
tout fait. Vous reconnoissez-là votre pa-
resseux. Mais pourquoi se faire Auteur ,
dites-vous ? Par plus d'une raison. La
plus importante , c'est que nos Libraires
nous jurent , que ceux de mes Ouvrages
qui ont paru , sont encore recherchés ,
quoiqu'ils ayent perdu la grace de la
nouveauté. Peut-être les Libraires nous
en font-ils accroire ; mais puissent-ils
toujours nous tromper , si leurs flatteries
nous donnent plus de goût pour nos étu-
des. Adieu.

LETTRE III.

A Caninius.

QUE fait-on à Côme , cette ville dé-
licieuse , que nous aimons tant l'un
& l'autre ? Cette belle maison que vous
avez dans le fauxbourg est-elle toujours
aussi riante ? Cette galerie où l'on trou-
ve toujours le printems , n'a-t-elle rien
perdu de ses charmes ? Vos plantes con-
servent-~~ils~~ la fraîcheur de leur ombrage ? *elles*
Le canal qui se plie & replie en tant de
façons différentes , a-t-il toujours sa bor-
dure aussi verte , & ses eaux aussi pures ?
Ne m'apprendrez-vous rien de ce vaste

bassin, qui semble fait exprès pour les recevoir ? Quelles nouvelles de cette longue allée, dont le terrain est ferme sans être rude ? de ce bain délicieux où le grand soleil donne à toutes les heures du jour ? En quel état sont ces salles où vous tenez table ouverte, & celles qui ne sont destinées qu'à vos amis particuliers ? Nos appartemens de jour & de nuit ; ces lieux charmants vous possèdent-ils tour à tour ? Ou le soin de faire valoir vos revenus, vous met-il à l'ordinaire dans un mouvement continuel ? Vous êtes le plus heureux des hommes, si vous jouissez de tant de biens ; mais vous n'êtes qu'un homme vulgaire, si vous n'en jouissez pas. Que ne renvoyez-vous ces basses occupations à des gens qui en soient plus dignes que vous ? & qu'attendez-vous pour vous donner tout entier à l'étude des Belles-Lettres dans ce paisible séjour ? C'est la seule occupation, c'est la seule oisiveté honnête pour vous. Rapportez-là votre travail, votre repos, vos veilles, votre sommeil même. Travaillez à vous assurer une sorte de bien, que le temps ne puisse vous ôter. Tous les autres dans la suite des siècles changeront mille & mille fois de maître ; mais les ouvrages de votre esprit ne cesseront jamais d'être

72 LES LETTRES DE PLINE ;
à vous. Je sçais à qui je parle. Je connois
la grandeur de votre courage, l'étendue
de votre génie. Tâchez seulement d'a-
voir meilleure opinion de vous ; faites-
vous justice, & les autres vous la fe-
ront. Adieu.

LETTRE IV.

A Pompeïa.

JE n'ai plus besoin de vos Lettres
pour connoître les commodités &
l'agréable abondance qu'offrent vos mai-
sons d'Otricoli, d'Arfuli, de Perouse,
& de Narni, où l'on trouve un bain si
commode. La seule Lettre que je vous
écrivis il y a déjà quelque temps, quoi-
que fort courte, suffit pour faire voir
que j'en suis parfaitement instruit. Mais
ce qui m'en plaît davantage, c'est d'y
éprouver que mon bien n'est pas plus à
moi que le vôtre. J'y vois pourtant une
différence : vos gens me servent mieux
chez vous, que les miens ne me ser-
vent chez moi : Peut-être aurez - vous
même fortune dans les maisons qui m'ap-
partiennent, si vous me faites l'honneur
d'y aller. Courez-en le risque, je vous
en

en supplie. Vous me ferez deux plaisirs à la fois. L'un , d'user de mon bien , comme j'use du vôtre. L'autre , de réveiller un peu l'assoupissement de mes valets , qui m'attendent toujours avec une espèce de tranquillité , qui ressemble fort à la négligence. C'est le sort des maîtres trop indulgents. On s'accoutume aisément à n'en avoir pas grand peur. Les nouveaux objets raniment le zèle des domestiques. Ils aiment mieux obtenir l'approbation de leurs maîtres par le suffrage d'un étranger , que par les services qu'ils leur rendent. Adieu.

L E T T R E V.

A Voconius.

VISTES-VOUS jamais d'homme plus lâche & plus rampant que Régulus , depuis la mort de Domitien ? Vous sçavez que sous son Empire , Régulus , quoiqu'il sauvât mieux les apparences , ne fut pas plus honnête homme , qu'il l'avoit été à la Cour de Néron. Il s'est avisé de craindre , que je n'eusse du ressentiment contre lui. Il n'a pas grand tort. Non content d'avoir fomenté la

74 *LES LETTRES DE PLINE,*
persécution faite à Rusticus Arulenus, il avoit triomphé de sa mort jusqu'à reciter en public, & à répandre un livre injurieux, où il le traite de *singe des Stoïciens*, & d'*homme qui porte les stigmates de Vitellius*. Vous reconnoissez l'éloquence de Régulus, il déchire avec tant d'emportement Herennius Senecion, que Metius Carus son rival dans le noble métier de délateur, n'a pû s'empêcher de lui dire, *Quel droit avez-vous sur mes morts ? Me voit-on remuer les cendres de Crassus ou de Camerinus ?* C'étoient des personnes illustres, que, du temps de Néron, Régulus avoit accusées. Il lût en public son dernier livre. Il ne m'invita point, persuadé que je n'avois rien oublié de toutes ses indignités. Il se souvenoit d'ailleurs qu'il m'avoit mis moi-même en un terrible danger devant les Centumvirs. Je parlois, à la recommandation de Rusticus Arulenus, pour Arionille femme de Timon, & j'avois contre moi Régulus. Je fondois en partie mon droit & mes espérances sur une sentence de Metius Modestus, très-homme de bien, mais que Domitien avoit alors exilé. Ce fut un prétexte à Régulus de me faire cette demande : *Pline, que pensez-vous de Modestus ?* Vous voyez quel péril je courois, si j'eusse rendu

un fidèle témoignage à la vérité ; & de quel opprobre je me couvrois , si je l'eusse trahie. Je ne puis dire autre chose , sinon que les Dieux m'inspirerent dans cette occasion. *Je répondrai* (lui dis-je) *à votre question , quand les Centumvirs auront à la juger. Il ne se rendit point. Je vous demande* (poursuit-il) *quel jugement vous faites de Metius Modestus ?* Je lui repliquai que l'on ne demandoit témoignage que contre des accusés , & jamais contre un homme condamné. *Eh bien , continua-t-il , je ne vous demande plus ce que vous pensez de Modestus , mais quelle opinion avez-vous de son attachement pour le Prince ?* Vous voulez (dis-je) *sçavoir ce que j'en pense ; mais moi , je croi qu'il n'est pas même permis de mettre en question ce qui est une fois jugé. Là , mon homme demeura muet. Vous ne pouvez vous imaginer quels éloges & quels applaudissemens suivirent cette réponse , qui , sans blesser ma réputation par aucune flatterie utile peut-être , mais honteuse , me tira d'un piège si artificieusement tendu. Aujourd'hui Regulus troublé par les justes reproches de sa conscience , s'adresse à Cecilius Celer , & ensuite à Fabius Justus , & les presse de vouloir bien faire sa paix avec moi. Il ne s'en tient pas là. Il court chez Spurinna ; &*

comme il est le plus rampant de tous les hommes, lorsqu'il craint, il le supplie avec les dernières bassesses, de me venir voir le lendemain matin, mais de grand matin (car je ne puis plus vivre, dit-il, dans l'inquiétude où je suis); & d'obtenir de moi, à quelque prix que ce soit, d'étouffer mon ressentiment. J'étois à peine éveillé, qu'un valet me vint prier de la part de Spurrinna de l'attendre. Je lui réponds, que je vais le trouver. Et comme nous allions l'un au-devant de l'autre, nous nous rencontrons sous la galerie de Livie. Il m'expose le sujet de son ambassade. Il me prie, me presse, m'en fait des excuses, comme il convenoit à un si honnête homme, engagé de solliciter pour un personnage qui lui ressemble si mal. *Vous verrez vous-même (lui dis-je) ce qu'il faut répondre à Regulus. Voici la situation où je me trouve. J'attends Mauricus (car il n'étoit pas encore revenu de son exil); je ferai tout ce qu'il voudra. Il me seroit mal de me déterminer sans lui. C'est à lui à me guider ; c'est à moi à le suivre. Régulus, peu de jours après, me vint trouver dans la salle du Préteur. Là, après m'avoir suivi quelque tems, il me tire à l'écart. Je crains (dit-il) que vous ne soyez choqué de ce que je dis dans la Chambre des Centumvirs. Je plaidois contre vous*

& contre Satrius Rufus. Ce mot m'échappa : Satrius, & cet Orateur, qui, dégoûté de l'éloquence de notre siècle, se pique d'imiter Cicéron. Je lui répondis, que son aveu seul m'ouvroit l'esprit ; que jusqu'alors je n'y avois pas entendu malice ; & qu'il avoit été très-aisé de donner à ses paroles un sens fort obligeant. J'ai en effet (poursuivis-je) une grande passion d'imiter Cicéron ; & j'estime fort peu l'éloquence de notre tems. Je trouve ridicule, s'il faut se choisir des modèles, de ne pas prendre les plus excellens. Mais vous (lui dis-je) qui vous souvenez si bien de ce qui se passa dans cette cause, comment avez-vous oublié les questions que vous eûtes la bonté de me faire dans une autre, où vous me pressâtes tant de dire ce que je pensois de l'attachement de Metius Modestus pour le Prince ? La pâleur ordinaire de l'homme augmenta plus de deux nuances. Il me dit enfin d'une voix tremblante : Ce n'étoit pas à vous que j'en voulois ; mais à Metius Modestus. Remarquez, je vous prie, le caractère cruel de cet homme, qui ne feignoit pas d'avouer qu'il avoit voulu accabler un malheureux exilé. La raison qu'il me donna pour justifier cet indigne procédé vous divertira. On a lû (dit-il) à Domitien une Lettre, où Modestus me traite du plus

78. *LES LETTRES DE PLINE,*
méchant de tous les hommes ; comme si
Modestus avoit eu grand tort. Notre conversation n'alla guères plus loin ; car je voulois me réserver la liberté entiere d'agir comme il me plairoit quand Mauricus seroit de retour. Ce n'est pas que j'ignore qu'il est assez difficile de perdre Régulus. Il est riche , il est intrigant ; bien des gens le considerent ; beaucoup d'autres en plus grand nombre le craignent ; & la crainte souvent a plus de pouvoir que l'amitié. Mais après tout , il n'est rien que de violentes secousses ne puissent abbatre. La fortune n'est pas plus fidelle aux scélérats , qu'ils le sont aux autres. Mais je vous le répète encore , j'attends Mauricus. C'est un homme de poids , d'expérience , & que ses malheurs passés éclairerent sur l'avenir. Je ne puis manquer de trouver dans ses conseils des raisons , ou pour agir , ou pour demeurer en repos. J'ai crû devoir ce récit à l'amitié qui nous unit. Elle ne me permet pas de vous laisser ignorer mes démarches , mes discours , ni même mes desseins. Adieu.



L E T T R E V I.

A Corneille Tacite.

Vous allez rire ; & je vous le permets : riez-en tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connoissez , a pris trois sangliers , mais très-grands. Quoi ! lui-même , dites-vous ? Lui-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma paresse. J'étois assis près des toiles ; je n'avois à côté de moi ni épieu ni dard , mais des tablettes ; je rêvois , j'écrivois , & je me préparois la consolation de remporter mes feuilles pleines , si je m'en retournois les mains vuides. Ne méprisez pas cette maniere d'étudier. Vous ne sçauriez croire combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'esprit ; sans compter que l'ombre des forêts , la solitude , & ce profond silence qu'exige la chasse , sont très-propres à faire naître d'heureuses pensées. Ainsi croyez-moi , quand vous irez chasser , portez votre pannetiere & votre bouteille ; mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve se plaît autant sur les montagnes que Diane. Adieu.

D iv

L E T T R E V I I .

A Octavius Rufus.

S Ç A V E Z - v o u s b i e n à q u e l d é g r é d e p u i s s a n c e v o u s m ' é l e v e z , q u a n d v o u s m ' a p p l i q u e z c e q u ' H o m e r e d i t d e J u p i t e r .

Le Pere accorda l'un ; mais il refusa l'autre.

Ne puis-je donc pas aujourd'hui faire le Jupiter avec vous , vous accorder l'un & vous refuser l'autre. S'il m'est permis , pour vous obéir , de refuser mon ministère à l'Andalousie contre un particulier qu'elle accuse , ne dois-je pas avoir aussi la liberté de ne point me charger de la défense de cet homme ? Après avoir prodigué mes veilles ; après avoir hazardé ma fortune en faveur de cette Province opprimée , que penseriez-vous de la fidélité scrupuleuse dont je fais profession , & de cette uniformité de conduite que vous aimez si fort en moi , si je me démentois jusqu'à me déclarer contre mes anciens clients ? Je prendrai donc un milieu dans la priere que vous me faites. De deux graces que vous me deman-

dez, je vous accorde celle qui peut en même-temps remplir une partie de vos désirs, & toute l'opinion que vous avez de moi. Car, afin que vous ne vous y trompiez pas, je n'ai pas tant à me régler, sur ce que veut aujourd'hui un homme de votre caractère, que sur ce qu'il voudra toujours. J'espère me rendre à Rome vers le quinzième d'Octobre. J'y réitérerai à Gallus en personne la promesse que je vous fais; & je lui engagerai ma parole & la vôtre. Vous pouvez par avance lui répondre de moi.

Il dit; & d'un clin d'œil, fait signe qu'il exauce.

Et pourquoi ne citerois-je pas aussi les vers d'Homere, puisque vous ne voulez pas que je puisse citer les vôtres? Dans la passion que j'ai de les voir, les pauvres peuples d'Andalousie ne seroient pas trop en sûreté, si l'on tentoit à ce prix de me corrompre; & je ne voudrois pas jurer que je ne plaidasse contre eux. J'oubliois le meilleur: j'ai reçu vos dattes; & quelles dattes? Elles sont si bonnes, qu'il faudroit être bien hardi pour entreprendre de régler les rangs entr'elles, les figues & les morilles que vous m'aviez auparavant envoyées. Adieu.

L E T T R E V I I I .

A Pompeïus Saturninus.

VOTRE Lettre ne pouvoit m'être rendue plus à propos. Elle me demande quelque ouvrage de ma façon , justement dans le tems que je me dispoisois à vous prier d'en recevoir un. C'est me presser de me satisfaire. Je n'ai donc plus à craindre , ni les excuses de votre paresse , ni les scrupules de ma discrétion. J'aurois aussi mauvaise grace de me croire importun , que vous de me traiter de fâcheux , quand je ne fais que répondre à votre impatience. Cependant vous ne devez attendre rien de nouveau d'un paresseux. Vous avez déjà vû le discours dont j'accompagnai la fondation que j'ai faite d'une Bibliothèque en faveur de mes Compatriotes. Ne pourrois-je point obtenir qu'il repasse encore une fois sous votre lime ? Votre critique la première fois ne s'attacha qu'au dessein. J'en voudrois aujourd'hui une qui ne fit pas de quartier même aux syllabes. Encore après cet examen , il nous sera permis de donner notre ouvrage , ou de le garder. Peut-être

même que cette exacte revue aidera beaucoup à nous déterminer ? Car en retouchant souvent cette pièce, ou nous la trouverons indigne, ou nous la rendrons digne de paroître. Ce n'est pas qu'à vous parler sincèrement, ce qui me fait balancer ne tombe pas tant sur la composition que sur le sujet. N'y entre-t-il point un peu trop de vanité ? Quelque simple que soit mon stile, il sera difficile, que contraint à parler de la libéralité de mes ayeux & de la mienne, je paroisse assez modeste. Le pas est glissant, lors même que la plus juste nécessité nous y engage. Si les louanges que nous donnons aux autres ne dégoûtent déjà que trop, comment se promettre d'affaisonner assez délicatement notre propre éloge ? La vertu, qui toute seule fait des envieux, nous en attire bien davantage quand la gloire la suit. Vous exposez à la malignité les plus belles actions, à mesure que vous les tirez de l'obscurité. Plein de ces pensées, je me demande souvent, si j'ai prétendu par ma harangue travailler pour le public, ou seulement pour moi. Je sens bien même, que les accompagnemens les plus nécessaires à une action d'éclat, ne conservent pas après l'action & leur prix & leur grace. Sans aller plus loin chercher des exemples, peut-on douter qu'il ne

84 *LES LETTRES DE PLINE,*
fût très-important d'expliquer les motifs de mon dessein. J'y trouvois tout à la fois trois avantages. Je me remplissois l'esprit de sages réflexions. Plus je les repassois en moi-même, plus j'en découvrois les beautés; & je me précautionnois contre le repentir, qui ne manqué guères de suivre les libéralités précipitées. Par-là je m'aguerriissois au mépris des richesses. Car pendant que la nature attache tous les hommes à des biens vils & périssables, l'amour d'une libéralité bien entendue me dégageoit de ces honteux liens. Délibérer dans ces occasions, c'est assurer au bienfait toute sa gloire. L'aveugle penchant d'un heureux naturel, les faillies de l'humeur n'y peuvent plus avoir de part. Une dernière considération me déterminoit encore. Je ne proposois point des spectacles ou des combats de Gladiateurs, mais des pensions, qui assurassent à de jeunes gens d'honnête famille les secours que la fortune leur refusoit. S'il faut parler quand on propose des plaisirs, qui charment les yeux ou les oreilles, ce ne doit être, que pour en modérer les transports. Faut-il engager quelqu'un à se livrer aux fatigues & aux dégoûts, que traîne à sa suite l'éducation des jeunes gens? on n'a pas trop & des charmes de l'intérêt, & de tous les agrémens de l'élo-

quence. Les Médecins essayent par leurs discours de répandre sur des alimens infipides , mais salutaires , la faveur qui leur manque : & quand nous ferons à nos Citoyens un présent aussi utile que peu agréable , négligerons-nous de lui donner tout l'assaisonnement qu'il peut emprunter de la parole ? On garderoit à contre-tems un silence modeste , quand il faut faire approuver à ceux qui n'ont plus d'enfans une institution qui n'est faite qu'en faveur de ceux qui en ont ; & obtenir de ceux qui n'en ont point encore , qu'ils attendent avec patience le tems de participer à ce bienfait. Mais comme alors en rendant compte de mes intentions , j'étois plus occupé de l'utilité publique , que de ma gloire particuliere ; je crains aujourd'hui en publiant ma harangue , de paroître plus occupé de ma gloire particuliere , que de l'utilité publique. Je n'ai pas oublié , qu'une grande ame est plus touchée du témoignage secret de la conscience , que des témoignages éclatans de la Renommée. Ce n'est pas à nos actions à courir après la gloire ; c'est à la gloire à les suivre. Et s'il arrive que par un sort bizarre elle nous échappe , il ne faut pas croire que ce qui l'a méritée , perde rien de son prix. Il est difficile de vanter le bien qu'on a fait , sans donner

lieu de juger que l'on ne s'en vante pas , parce qu'on l'a fait ; mais qu'on l'a fait pour s'en vanter. Notre action , que l'on admire quand d'autres en parlent , est méprisée dès que nous en parlons. Les hommes sont ainsi faits : ils décrivent comme vaine , l'action qu'ils ne peuvent décrire comme mauvaise. Quel parti prendre ? Ne faisons-nous rien qui mérite que l'on parle de nous ? on nous le reproche. Avons-nous mérité que l'on en parle ? on ne nous pardonne pas d'en parler nous-mêmes. Ce qui m'embarrasse le plus , c'est que je n'ai pas harangué en public , mais dans l'assemblée des Décursions. Je crains donc que moi , qui , lorsque je haranguois dans une salle particulière , croyois à peine ma modestie en sûreté contre les applaudissemens du peuple , qui pouvoit les devoir à ma libéralité , je ne semble aujourd'hui mandier l'approbation de ceux-mêmes qui n'ont d'autre intérêt à mon action , que celui de l'exemple qu'elle donne. Vous voilà instruit de tous mes doutes ; décidez. Je ne veux pour raison que votre avis. Adieu.



L E T T R E I X.

A Minutius Fundanus.

C'EST une chose étonnante de voir comment le tems se passe à Rome. Prenez chaque journée à part ; il n'y en a point qui ne soit remplie : rassemblez-les toutes ; vous êtes surpris de les trouver si vuides. Demandez à quelqu'un : qu'avez-vous fait aujourd'hui ? J'ai assisté (vous dira-t-il) à la cérémonie de la robe virile qu'un tel a donnée à son fils. J'ai été prié à des fiançailles , ou à des nôces. L'on m'a demandé pour la signature d'un testament. Celui-ci m'a chargé de sa cause. Celui-là m'a fait appeller à une consultation. Chacune de ces choses , le jour qu'on l'a faite , a paru nécessaire. Toutes ensemble , quand vous venez à songer qu'elles ont pris tout votre tems , paroissent inutiles ; & le paroissent bien davantage , quand on les repasse dans une agréable solitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de vous dire : A quelles bagatelles ai-je perdu mon tems ? C'est ce que je répète sans cesse dans ma maison de Laurentin , soit que je lise , soit que j'é-

88 *LES LETTRES DE PLINE ,*
crive , soit qu'à mes études je mêle les
exercices du corps , dont la bonne dispo-
sition influe tant sur les opérations de l'es-
prit. Je n'entends , je ne dis rien , que je
me repente d'avoir entendu & d'avoir dit.
Personne ne m'y fait d'ennemis par de
mauvais discours. Je ne trouve à redire à
personne , sinon à moi-même , quand ce
que je compose n'est pas à mon gré. Sans
désirs , sans crainte , à couvert des bruits
fâcheux , rien ne m'inquiète. Je ne m'en-
tretiens qu'avec moi & avec mes livres.
O l'agréable ! ô l'innocente vie ! Que
cette oisiveté est aimable ! qu'elle est hon-
nête ! qu'elle est préférable même aux plus
illustres emplois ! Mer , rivage , dont je
fais mon vrai cabinet , que vous m'inspi-
rez de nobles , d'heureuses pensées ! Vou-
lez-vous m'en croire , mon cher Funda-
nus ; fuyez les embarras de la Ville. Rom-
pez au plutôt cet enchaînement de soins
frivoles qui vous y attachent ; adonnez-
vous à l'étude ou au repos ; & songez
que ce qu'a dit si spirituellement & si plai-
samment notre ami Attilius , n'est que
trop vrai : *Il vaut infiniment mieux ne
rien faire , que de faire des riens.* Adieu.



LETTRE X.

A Atrius Clemens.

SI jamais les Belles-lettres ont été florissantes à Rome, c'est assurément aujourd'hui. Il ne tiendrait qu'à moi de vous en citer plusieurs exemples. Vous en serez quitte pour un seul. Je ne vous parlerai que du Philosophe Euphrate. Je commençai à le connoître en Syrie dans ma jeunesse & dans mes premières campagnes. Les entrées que j'avois chez lui me donnerent lieu de l'étudier à fond. Je pris soin de m'en faire aimer; & il n'en falloit pas beaucoup prendre. Il est accessible, prévenant, & soutient bien par sa conduite les leçons d'affabilité qu'il donne. Que je serois content, si j'avois pû remplir l'espérance qu'il avoit conçue de moi, comme il a surpassé celle qu'on avoit déjà de lui! Peut-être qu'aujourd'hui je n'admire davantage ses vertus, que parce que je les connois mieux; quoiqu'à vrai dire, je ne les connoisse pas encore assez. Il n'appartient qu'aux Maîtres de bien juger des finesses d'un art; & il faut avoir fait de grands pro-

90 *LES LETTRES DE PLINÉ ,*
grès dans la sagesse , pour sentir tout le mérite d'un Sage. Mais autant que je puis m'y connoître , tant de rares qualités brillent dans Euphrate , qu'elles frappent les moins clairvoyants. Il est subtil , solide & fleuri dans la dispute ; & quand il lui plaît , personne n'atteint mieux au sublime de Platon , & n'en fait mieux revivre le vaste génie. On voit regner dans ses discours la richesse des expressions , la variété des tours , & sur-tout , une douce violence qui ébranle & qui emporte les plus opiniâtres. Son extérieur ne dément point le reste : il est de belle taille ; il a le visage agréable , les cheveux longs , & une très-longue barbe toute blanche. Vous ne pouvez vous imaginer combien ces dehors , tout indifférents qu'ils paroissent , lui attirent de vénération. Ses habits sont propres , sans affectation. Son air est sérieux , sans être chagrin. Son abord inspire le respect , sans imprimer la crainte. Son extrême politesse égale la pureté de ses mœurs. Il fait la guerre aux vices , & non pas aux hommes. Il ramene ceux qui s'égarent , & ne leur insulte point. On est si charmé de l'entendre , qu'après même qu'il vous a persuadé , vous voudriez qu'il eût à vous persuader encore. Trois enfants composent sa famille. Il a deux fils , &

il n'oublie rien pour leur éducation. Julien son beau-pere tient le premier rang dans sa Province. C'est un homme recommandable par mille endroits ; & principalement par la préférence que , dans le choix d'un gendre , il a donnée à la seule vertu sur la naissance & sur la fortune. Mais il faut que je n'aime guère mon repos , quand je m'étends si fort sur les louanges d'un ami , qui est comme perdu pour moi. Ai-je donc peur de ne point sentir assez ma perte ? Malheureuse victime d'un emploi , qui , tout important qu'il est , me paroît encore plus fâcheux , je passe ma vie à écouter , à juger des Plaideurs , à répondre des Requêtes , à faire des Réglements , à écrire un grand nombre de Lettres , mais où les Belles-lettres n'ont guère de part. Je m'en plains quelquefois fort sérieusement à Euphrate ; c'est tout ce que je puis. Il essaye de me consoler. Il m'assûre que la plus noble fonction de la Philosophie , c'est de consacrer ses travaux aux intérêts publics ; c'est de faire regner la justice & la paix parmi les hommes ; & que c'est là mettre en œuvre les maximes des Philosophes. Je vous l'avoue , c'est le seul point où son éloquence ne me persuade pas. Je suis encore à comprendre , que de semblables occupations puissent valoir le

plaisir de l'écouter continuellement , & de l'étudier. Voulez - vous que je vous parle en ami ? Vous qui en avez le temps , revenez promptement à Rome ; & dès que vous y serez , hâtez-vous de mettre votre esprit sous une si douce lime. Vous voyez que je ne ressemble pas à la plupart des hommes , qui envient aux autres les avantages qu'ils ne peuvent avoir eux-mêmes. Au contraire , je crois jouir des biens que je n'ai pas , quand je sçais que mes amis en jouissent. Adieu.

LETTRE XI.

A Fabius Justus.

DEPUIS long-temps je n'ai reçu de vos nouvelles. Vous n'avez rien à m'écrire , dites-vous : eh bien , écrivez-le-moi , que vous n'avez rien à m'écrire. Du moins écrivez-moi ce que vos ancêtres avoient coutume de mettre au commencement de leurs Lettres : *Si vous vous portez bien , j'en suis bien aise ; quant à moi , je me porte fort bien.* Je vous quitte du reste , car cela dit tout. Vous croyez que je badine : non , je parle très - sérieusement. Mandez - moi com-

LIVRE PREMIER. 93
ment vous passez votre temps ; je souffre
trop à ne le pas sçavoir. Adieu.

LETRE XII.

A Calestrius.

J'AI fait une cruelle perte , si c'est assez dire pour exprimer le malheur qui nous enleve un si grand homme. Corellius Rufus est mort ; & ce qui m'accable davantage , il n'est mort que parce qu'il l'a voulu. Ce genre de mort que l'on ne peut reprocher , ni à l'ordre de la nature , ni aux caprices de la fortune , me semble le plus affligeant de tous. Lorsque le cours d'une maladie emporte nos amis , ils nous laissent au moins un sujet de consolation , dans cette inévitable nécessité qui menace tous les hommes. Mais ceux qui se livrent eux-mêmes à la mort , ne nous laissent que l'éternel regret de penser qu'ils auroient pû vivre long - temps. Une souveraine raison qui tient lieu de destin aux sages , a déterminé Corellius Rufus. Mille avantages concouroient à lui faire aimer la vie. Le témoignage d'une bonne conscience , une haute réputation , un crédit des mieux établis , une

94 *LES LETTRES DE PLINE,*
femme , une fille , un petit-fils , des sœurs
très-aimables ; & ce qui est encore plus
précieux , de véritables amis. Mais ses
maux duroient depuis si long - temps , &
étoient devenus si insupportables , que les
raisons de mourir l'emporteroient sur tant
d'avantages qu'il trouvoit à vivre. A tren-
te-trois ans , il fut attaqué de la goûte.
Je lui ai oui dire plusieurs fois qu'il l'avoit
héritée de son pere : car les maux comme
les biens nous viennent souvent par suc-
cession. Tant qu'il fut jeune , il trouva
des remédes dans le régime & dans la
continence : plus avancé en âge & plus
accablé , il se soutint par sa vertu & par
son courage. Un jour que les douleurs les
plus aigues , n'attaquoient plus les pieds
seuls comme auparavant , mais se répan-
doient sur tout le corps , j'allai le voir à
sa maison près de Rome : c'étoit du temps
de Domitien. Dès que je parus , les va-
lets de Corellius se retirèrent. Il avoit
établi cet ordre chez lui , que quand un
ami de confiance entroit dans sa chambre ,
tout en sortoit , jusqu'à sa femme , quoi-
que d'ailleurs très - capable d'un secret.
Après avoir jetté les yeux de tous côtés :
*Sçavez-vous bien (dit-il) pourquoi je me
suis obstiné à vivre si long-temps , malgré
des maux insupportables ? C'est pour sur-
vivre au moins un jour à ce brigand ; &*

*j'en aurois eu le plaisir , si mes forces n'eussent pas démenti mon courage. Ses vœux furent pourtant exaucés. Il eut la satisfaction d'expirer libre & tranquille ; & de n'avoir plus à rompre que les autres liens en grand nombre , mais beaucoup plus foibles , qui l'attachoient à la vie. Ses douleurs redoublèrent ; il essaya de les adoucir par la diette. Elles continuèrent : il se lassa d'être si long - temps leur jouet. Il y avoit déjà quatre jours qu'il n'avoit pris de nourriture , quand Hispula sa femme envoya notre ami commun C. Geminius m'apporter la triste nouvelle , que Corellius avoit résolu de mourir ; que les larmes de sa femme , les supplications de sa fille , ne gagnoient rien sur lui ; & que j'étois le seul qui pouvois le rappeler à la vie. J'y cours. J'arrivois , lorsque Julius Atticus , de nouveau dépêché vers moi par Hispula , me rencontre , & m'annonce que l'on avoit perdu toute espérance , même celle que l'on avoit en moi : tant Corellius paroissoit affermi dans sa résolution. Ce qui désespéroit , c'étoit la réponse qu'il avoit faite à son Médecin qui le pressoit de prendre des aliments : *J'en ai prononcé l'Arrêt* (dit-il.) Parole qui me remplit tout à la fois d'admiration & de douleur. Je ne cesse de penser quel homme , quel ami*

j'ai perdu. Il avoit passé soixante & sept ans, terme assez long, même pour les plus robustes. Il est délivré de toutes les douleurs d'une maladie continuelle. Il a eu le bonheur de laisser florissantes & sa famille & la République, qui lui étoit plus chère encore que sa famille. Je me le dis; je le sçais; je le sens; cependant je le regrette comme s'il m'eût été ravi dans la fleur de son âge; & dans la plus brillante santé. Mais, (dussiez-vous m'accuser de foiblesse) je le regrette, particulièrement pour l'amour de moi. Ah! mon cher, j'ai perdu le témoin, le guide, le juge de ma conduite. Vous ferai-je un aveu que j'ai déjà fait à notre ami Calvisius dans les premiers transports de ma douleur? Je crains bien que cette perte ne me coûte quelque relâchement. Vous voyez quel besoin j'ai que vous me consoliez. Il ne s'agit pas de me représenter que Corellius étoit vieux, qu'il étoit infirme. Il me faut d'autres consolations; il me faut de ces raisons, que je n'aye point encore trouvées, ni dans le commerce du monde, ni dans les livres. Tout ce que j'ai entendu dire, tout ce que j'ai lû, me revient assez dans l'esprit. Mais mon affliction n'est pas d'une nature à se rendre aux réflexions communes. Adieu.

L E T T R E

L E T T R E X I I I .

A Sotius Senecion.

C E T T E année nous avons des Poëtes à foison. Il n'y a pas eu un seul jour du mois d'Avril , qui n'ait eu son Poëme & son Poëte pour le déclamer. Je suis charmé que l'on cultive les sciences , & qu'elles excitent cette noble émulation , malgré le peu d'empressement qu'ont nos Romains d'aller entendre les pièces nouvelles. La plupart , assis dans les places publiques , s'amuse à écouter des sonnettes ; & se font informer de temps en temps , si l'auteur est entré , si la Préface est expédiée , s'il est bien avancé dans la lecture de sa pièce. Alors vous les voyez venir gravement , & d'un pas qui visiblement se ressent de la violence qu'ils se font. Encore n'attendent-ils pas la fin pour s'en aller. L'un se dérobe adroitement ; l'autre moins honteux sort sans façon & la tête levée. Qu'est devenu le temps que nos Peres nous ont tant vanté ? Nous nous souvenons de leur avoir oui dire , qu'un jour que l'Empereur Claude se promenoit dans son Palais , il

98 **LES LETTRES DE PLINE** ,
entendit un grand bruit. Il en demanda la cause. On lui dit que Nonianus lisoit publiquement un de ses ouvrages. Ce Prince quitte tout , & par sa présence vient surprendre agréablement l'assemblée. Aujourd'hui l'homme le plus fainéant , bien averti , convié , prié , supplié , dédaigne de venir ; ou s'il vient , ce n'est que pour se plaindre d'avoir perdu un jour , parce qu'il ne l'a pas perdu. Je vous l'avoue ; cette nonchalance & ce dédain de la part des Auditeurs , rehaussent beaucoup dans mon idée le courage des Auteurs , puisqu'ils ne dégoûtent pas de l'étude. Pour moi , je n'ai manqué presque personne ; & à dire vrai , la plûpart étoient mes amis ; car c'est tout un , ou peu s'en faut , d'aimer les Belles-Lettres , & d'aimer Pline. Voilà ce qui m'a retenu ici plus longtemps que je ne voulois. Enfin , je suis libre. Je puis revoir ma retraite , & y composer , sans dessein d'avoir à mon tour de quoi entretenir le Public. Gardons-nous bien de faire croire à nos déclamateurs , que je ne leur ai pas donné , mais seulement prêté mon attention. Car dans ce genre d'obligation , comme dans tous les autres , le bienfait cesse , dès qu'on le redemande. Adieu.

L E T T R E X I V .

A Junius Mauricus.

V O U S me priez de chercher un parti pour la fille de votre frere. C'est avec raison que vous me donnez cette commission plutôt qu'à tout autre. Vous sçavez jusqu'où je portois mon attachement & ma vénération pour ce grand homme. Par quels sages conseils n'a-t-il point soutenu ma jeunesse ? Par quelles avances de louanges ne m'a-t-il point engagé à en mériter ? Vous ne pouviez donc me charger d'une commission plus importante, & qui me fit tout à la fois & plus de plaisir & plus d'honneur, que celle de choisir un homme digne de faire revivre Rusticus Arulenus dans ses descendans. Ce choix m'embarrasseroit fort, si Minutius Acilianus n'étoit tout propre pour cette alliance, & comme fait exprès. C'est un jeune homme qui m'aime comme l'on aime les gens de son âge, car je n'ai que quelques années plus que lui ; & qui n'a guères moins de respect pour moi que pour un barbon. Il me demande ; & je lui montre les routes de la

science & de la vertu, que vous m'avez autrefois enseignées. Il est né à Bresse, ville de ce canton d'Italie, où l'on conserve encore des restes de la modestie, de la frugalité, de la franchise de nos Ancêtres. Minutius Macrinus son pere n'eût d'autre rang, que celui de premier des Chevaliers, parce qu'il refusa de monter plus haut. Vespasien lui offrit une place parmi ceux qui avoient exercé la Préture. Mais il eut la constance de préférer une honnête oisiveté aux illustres embarras, que peut-être notre seule ambition pare du nom de grandes charges. Serrana Procula, ayeule maternelle de ce jeune homme, est née à Padoue. Le naturel austere des Padoüans ne vous est pas inconnu; ils la proposent eux-mêmes comme un modèle. Il a un oncle que l'on nomme P. Acilius. C'est un homme d'une sagesse, d'une prudence, d'une intégrité singuliere. En un mot, vous ne trouverez dans toute cette famille, rien qui ne vous plaise autant que dans la vôtre. Revenons à Minutius Acilianus. Modeste autant qu'on le peut être, il n'en a ni moins de courage, ni moins de capacité. Il a passé avec approbation par les charges de Questeur, de Tribun, de Préteur; & par avance il vous a épargné la peine de les briguer pour lui. Sa physionomie est

heureuse , ses couleurs vives. Il est parfaitement bien fait. Il a l'air noble , & toute la majesté d'un Sénateur. Loin de croire qu'il faille négliger ces avantages , je suis au contraire persuadé qu'il faut les chercher , comme la récompense que l'on doit aux mœurs innocentes d'une jeune personne. Je ne sçai si je dois ajouter , que le pere est fort riche. Quand je me représente le caractere de ceux qui veulent un gendre de ma main , je n'ose parler de ses biens ; mais ils ne me semblent pas à mépriser , quand je consulte l'usage établi , & même nos Loix , qui mesurent les hommes principalement par leurs révenus. Et franchement on ne peut jetter les yeux sur les suites du mariage , sans mettre les biens au nombre des choses nécessaires pour sa félicité. Vous croyez peut - être que mon cœur a conduit mon pinceau , dans le portrait que j'ai fait d'Acilianus. Ne vous fiez jamais à moi , s'il ne vous tient plus que je ne vous ai promis. Je vous avoue que je l'aime , comme il le mérite , c'est-à-dire , de tout mon cœur. Mais , selon moi , le meilleur office que puisse rendre un ami , c'est de ne pas donner à celui qu'il aime , plus de louanges qu'il n'en peut porter. Adieu.

LETTRE XV.

A Septitius Clarus.

VRAYMENT, vous l'entendez. Vous me mettez en dépense pour vous donner à souper, & vous me manquez ? Il y a bonne justice à Rome. Vous me le payerez jusqu'à la dernière obole ; & cela va plus loin que vous ne pensez. J'avois préparé à chacun sa laitue, trois escargots, deux œufs, un gâteau, du vin miellé & de la neige ; car je vous compterai jusqu'à la neige, & avec plus de raison encore que le reste, puisqu'elle ne sert jamais plus d'une fois. Nous avions des olives d'Andalousie, des courges, des échalottes, & mille autres mets aussi délicats. Vous auriez eu à choisir d'un Comédien, d'un Lecteur, ou d'un Musicien ; ou même, admirez ma profusion, vous les auriez eu tous ensemble. Mais vous avez mieux aimé, chez je ne sçai qui, des huitres, des viandes exquisés*, des poissons rares, & des danses Espagnoles. Je sçaurai vous en punir ; je ne vous dis pas comment. Vous m'avez bien mor-

* Le texte dit, des fressures de porc.

tifié ; vous vous êtes fait à vous-même plus de tort que vous ne pensez : au moins, vous ne m'en pouviez assurément faire davantage , ni en vérité à vous non plus. Que nous eussions badiné , plaisanté , moralisé ! Vous trouverez ailleurs des repas plus magnifiques : mais n'en cherchez point où regnent davantage la joye , la propreté , la liberté. Faites-en l'épreuve : & après cela , si vous ne quittez toute autre table pour la mienne , je consens que vous quittiez la mienne pour toute autre. Adieu.

LETTRE XVI.

A Euricius.

JE chériffois déjà Pompée Saturnin : je parle de notre ami. Je vantois son esprit , même avant que j'en connusse bien la fécondité , le tour , l'étendue. Aujourd'hui j'en suis tout rempli. Il me suit par tout ; il m'occupe tout entier. Je l'ai oui plaider avec autant de vivacité que de force ; & je ne l'ai trouvé ni moins juste ni moins fleuri dans ses repliques imprévûes , que dans ses discours étudiés. Son stile est soutenu par tout de

104 *LES LETTRES DE PLINE*,
réflexions solides : sa composition est belle
& majestueuse : ses expressions harmo-
nieuses & marquées au coin de l'antiquité.
Toutes ces beautés qui vous transportent
quand la déclamation les anime ,
vous charment encore , lorsque vous les
retrouvez sans vie sur le papier. Vous
serez de mon avis , dès que vous aurez
jetté les yeux sur ses pièces d'Eloquence.
Vous n'hésitez pas à les comparer aux
plus belles que les Anciens nous ont laissées ;
& vous avouerez qu'il égale ses modèles.
Mais vous serez encore plus content de lui,
si vous lisez ses histoires. Ses narrations
vous paroîtront tout à la fois serrées,
claires, coulantes, lumineuses, & même
sublimes. Il n'a pas moins de force dans
ses harangues, que dans ses plaidoyers :
mais il y est plus concis, plus ramassé,
plus pressant. Ce n'est pas tout : il fait
des vers, qui valent ceux de Catulle ou
de Calvus que j'aime tant. Quel agrément,
quelle douceur, quel sel, quelle tendresse !
Il en mêle quelquefois exprès de plus lâches,
de plus négligés, de plus durs ; & cela,
Catulle ou Calvus ne le font pas mieux.
Ces jours passés, il me lut des Lettres
qu'il disoit être de sa femme. Je crus lire
Plaute ou Terence en Prose. Pour moi,
soit qu'il soit l'auteur de ces Lettres,
qu'il ne veut

pas reconnoître ; soit que sa femme , à qui il les donne , les ait écrites : je le trouve également estimable d'avoir sçû les composer lui-même , ou d'en avoir si bien appris l'art à sa femme , qui n'étoit encore qu'un enfant lorsqu'il l'épousa. Je ne le quitte donc plus. Je le lis à toute heure , avant que de prendre la plume , quand je la quitte , quand je me délasse : & je crois en vérité le lire toujours pour la première fois. Croyez-moi , faites-en autant ; & n'allez pas vous en dégoûter , parce qu'il est votre contemporain. Quoi ! S'il avoit vécu parmi des gens que nous n'eussions jamais vû , nous courrions après ses Livres , nous rechercherions jusqu'à ses Portraits ; & quand nous l'avons au milieu de nous , nous n'aurons que du dégoût pour son mérite , à cause de la facilité que nous avons d'en jouir ? Les hommes selon moi ne font rien de plus indigne , rien de plus injuste , que de refuser leur admiration à un homme , parce qu'il n'est pas mort ; parce qu'il leur est permis , non - seulement de le louer , mais de le voir , de l'entendre , de l'entretenir , de l'embrasser , de l'aimer.

Adieu.

L E T T R E X V I I .

A Cornelius Titianus.

IL reste encore de l'honneur & de la probité parmi les hommes. Il s'en trouve dont l'amitié survit à leurs amis. Titinius Capiton vient d'obtenir de l'Empereur la permission d'élever une statue dans la Place publique à Lucius Sillanus. Qu'il est glorieux d'employer à cet usage sa faveur, & d'essayer son crédit à illustrer la vertu des autres ! Véritablement Capiton est dans l'habitude d'honorer les grands hommes. Il est étonnant de voir, avec quelle affection, avec quel respect il conserve dans sa maison les Portraits des Brutus, des Cassius, des Catons. Il ne s'en tient pas là. Il est peu de personnes distinguées, que ses excellentes poésies ne célèbrent. Croyez-moi, l'on n'aime point tant le mérite d'autrui sans en avoir beaucoup. On a fait justice à Sillanus : mais lorsque Capiton lui assure l'immortalité, il se la donne à lui-même. Il n'est pas selon moi plus glorieux de mériter une statue dans Rome, que de la faire dresser à celui qui la mérite. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Suetone.

VOUS m'écrivez qu'un songe vous effraye ; que vous craignez qu'un accident fâcheux ne traverse le succès de votre plaidoyer. Vous me priez de faire remettre pour quelques jours la cause ; ou du moins de la faire renvoyer à un autre jour , qu'à celui qui étoit marqué. Cela n'est pas aisé : j'y ferai pourtant de mon mieux ; car

*Le songe assez souvent est un avis des Dieux. **

Mais il n'est pas indifférent de sçavoir , si ordinairement vos songes disent vrai. Pour moi quand je me rappelle un songe que je fis , sur le point de plaider la cause de Julius Pastor , j'augure bien de celui qui vous fait tant de peur. Je rêvai que ma belle-mère à mes genoux me conjuroit avec les dernières instances , de ne point plaider ce jour-là. J'étois fort jeune ; il me falloit parler en quatre différens tribunaux. J'avois contre moi tout ce qui étoit de plus acrédité dans Rome , sans excepter ceux que le Prince honoroit

**Vers d'Homere.*

108 LES LETTRES DE PLINE ,
de sa faveur. Il n'y avoit pas une de ces
circonstances , qui jointe à mon songe ,
ne dût me détourner de mon entreprise.
Je plaidai pourtant, rassuré par cette re-
flexion , que

*Défendre sa patrie est un très-bon augure. **

Ma parole que j'avois engagée me te-
noit lieu de patrie , & même s'il est pos-
sible , de quelque chose de plus cher en-
core. Je m'en trouvai fort bien. C'est
cette action qui la première me fit con-
noître , qui la première fit parler de moi
dans le monde. Voyez donc si cet exem-
ple ne vous engagera point à mieux augu-
rer de votre songe ; ou si vous trouvez
plus de sûreté dans ce conseil des Sages ,
Ne faites rien avec répugnance. Mandez-
le-moi. J'imaginerai quelque honnête
prétexte. Je plaiderai pour vous faire ob-
tenir de ne plaider que quand il vous
plaira. Après tout , vous êtes dans une
situation différente de celle où je me trou-
vois. L'audience des Centumvirs ne souf-
fre point de remise. Celle où vous devez
parler ne se remet pas aisément : mais
enfin elle se peut remettre. Adieu.

* Vers d'Homere.

LETTRE XIX.

A Romanus.

NÉS dans un même lieu , instruits en même école , nous n'avons depuis notre enfance presque habité que la même maison. Votre pere étoit lié d'une étroite amitié avec ma mere , avec mon oncle , avec moi , autant que le pouvoit permettre la différence de nos âges. Que de raisons à la fois pour m'intéresser dans votre élévation , & pour y concourir ! Il est certain que vous avez * cent mille sesterces de revenu , puisque vous êtes Décurion dans notre Province. Je veux achever ce qui vous manque , pour monter jusqu'à l'ordre des Chevaliers : & pour cela j'ai trois cens mille sesterces ** à votre service. Je vous prie de tout mon cœur de les accepter. Retranchez les protestations de votre reconnoissance : notre ancienne amitié m'en répond assez. Je ne veux pas même vous avertir de ce que je devois vous recommander , si je n'étois persuadé que vous vous y porterez

* Environ 10000 livres de notre monnoye.

** Environ 300000 livres de notre monnoye.

110 LES LETTRES DE PLINE,
assez de votre propre mouvement. Gouvernez-vous dans ce nouvel emploi, avec une retenue qui prouve que vous le tenez de moi. On ne peut remplir avec trop d'exactitude les devoirs de son rang, lorsqu'il faut justifier le choix de l'ami qui nous y élève. Adieu.

LETTRE XX.

A Corneille Tacite.

JE dispute souvent avec un fort sçavant & fort habile homme, qui, dans l'Eloquence du Barreau, n'estime rien tant que la briéveté. J'avoue qu'elle n'est pas à négliger, quand la cause le permet : mais quand la cause a besoin d'être plus développée, je soutiens que ne pas dire ce qu'il peut être dangereux d'obmettre ; ne tracer que légèrement ce qu'il faut imprimer ; ne dire qu'à demi ce qui ne peut être trop rebattu, c'est une véritable prévarication. Il arrive assez souvent, que l'abondance des paroles ajoute une nouvelle force, & comme un nouveau poids aux idées qu'elles forment. Nos pensées entrent dans l'esprit des autres, comme le fer entre dans un corps solide ;

un seul coup ne suffit pas, il faut redoubler. Quand je presse par ces raisonnemens notre partisan du stile Laconique, il s'arme d'exemples. Il m'attaque avec les harangues de Lyfias, qu'il vante entre les Orateurs Grecs, avec celles des Gracques & de Caton, qu'il vante entre les nôtres. La plûpart véritablement ne pourroient être plus ferrées ni plus concises. Moi, à Lyfias, j'oppose Eschine, Hyperide, Demosthene, & une infinité d'autres. Aux Gracques & à Caton, j'oppose Pollion, Cælius, Cesar, & sur-tout Ciceron, de qui, selon l'opinion commune, la plus longue harangue est la plus belle. Il en est d'un bon livre, comme de toute autre chose bonne en soi: plus il est grand, meilleur il est. Ne voyez-vous pas que les statues, les gravûres, les tableaux, la figure même des hommes, des animaux, des arbres, reçoivent principalement leur prix de leur grandeur, pourvû qu'elle soit régulière. Les harangues ont le même sort. La grandeur d'un volume lui donne je ne sçai quelle autorité & je ne sçai quelle beauté. Comme j'ai affaire à un homme subtil, on ne sçait par où le prendre. Il échappe à tous ces raisonnemens & à plusieurs autres de même espèce, par un détour assez ingénieux. Il prétend que les

112 *LES LETTRES DE PLINE,*
harangues même que je lui oppose, étoient plus courtes, lorsqu'elles ont été prononcées. Je ne puis être de ce sentiment : je me fonde sur un bon nombre de harangues de divers Orateurs ; par exemple, sur celle de Cicéron pour Murena, pour Varenus. L'Orateur y traite quelque chef d'accusation si superficiellement, qu'il semble ne faire qu'y dénoncer les crimes, sans dessein d'en établir la preuve. De-là on doit juger qu'en prononçant, il s'étoit étendu sur bien des choses, qu'il a supprimées en écrivant. Il dit lui-même, que selon l'ancien usage, qui dans une cause ne donnoit qu'un Avocat à chaque Client, il plaida seul pour Cluentius, & pendant quatre Audiences pour Cornelius. Par-là, il fait assez entendre, que ce qu'il avoit été obligé d'étendre bien davantage en plaidant pendant plusieurs jours, il l'avoit depuis, en l'écrivant, à force de retrancher & de corriger, réduit dans un seul discours, long à la vérité, mais unique. Mais il y a bien de la différence entre la licence que l'action permet, & la justesse que la composition exige. C'est l'opinion de bien des gens, je le sçai. La mienne (peut-être que je me trompe), c'est qu'il se peut bien faire que ce qui a paru bon quand il a été déclamé, se trouve mau-

vais quand il est lû; mais qu'il n'est pas possible que ce qui est bon quand on le lit, paroisse mauvais quand on le déclame. Car enfin la harangue sur le papier est l'original & le modèle du discours qui doit être prononcé. De-là vient, que celles que nous avons se trouvent toutes pleines de ces figures, qui ont l'air si peu médité : je dis les harangues même que l'on sçait n'avoir jamais été récitées. C'est ainsi que dans une des harangues contre Verrès, nous lisons : *Un Ouvrier . . . comment s'appelloit-il ? Vous m'aidez fort à propos ; c'est Policlete.* On ne peut donc en disconvenir : pour plaider parfaitement, il faut parfaitement écrire, & n'être point resserré dans un espace de temps trop court. Que si l'on vous y renferme, ce n'est plus la faute de l'Avocat, c'est celle du Juge. Les Loix s'expliquent en ma faveur : elles ne sont point avares du temps pour l'Orateur. Ce n'est point la brièveté, mais l'attention à ne rien omettre, qu'elles lui recommandent : & comment s'acquitter de ce devoir, si l'on se pique d'être court ? C'est tout ce qu'on pourroit faire dans les causes d'une très-petite importance. J'ajoute ce que je tiens d'un long usage, le plus sûr de tous les Maîtres : J'ai souvent rempli les fonctions d'Avocat & de Juge ; on m'a consulté

souvent ; & j'ai toujours éprouvé que celui-ci étoit frappé d'une raison, & celui-là d'une autre : que ce qui paroît un rien, avoit quelquefois de grandes suites. Les dispositions de l'esprit, les affections du cœur sont si différentes dans les hommes, qu'il est ordinaire de les voir de différens avis sur une question que l'on vient d'agiter devant eux ; & s'il leur arrive de s'accorder, c'est presque toujours par différens motifs. D'ailleurs, on s'entête de ce qu'on a soi-même pensé ; & lorsque la raison qu'on a prévue est proposée par un autre, on y attache irrévocablement la décision. Il faut donc donner à chacun quelque chose qui soit de sa portée & de son goût. Un jour que Regius & moi défendions le même Client, il me dit : *Vous vous imaginez qu'il faut tout relever, tout faire valoir dans une cause ; moi, je prends d'abord mon ennemi à la gorge, je l'étrangle.* Il presse effectivement l'endroit qu'il saisit : mais il se trompe souvent dans le choix qu'il fait. Ne pourroit-il point arriver, lui répondis-je, que vous prissiez quelquefois le genou, la jambe, ou même le talon, pour la gorge ? Moi, qui ne suis pas si sûr de saisir la gorge, je saisis tout ce qui se présente, de peur de m'y tromper. Je mets tout en œuvre : je fais valoir ma cause, comme on

fait valoir une ferme. On n'en cultive pas seulement les vignes; on y prend soin des moindres arbrisseaux, on en laboure les terres. Dans ces terres, on ne se contente pas de semer du froment; on y sème de l'orge, des fèves, & de toute sorte d'autres légumes. Je jette aussi à pleines mains dans ma cause des faits, des raisonnemens de toute espèce, pour en recueillir ce qui pourra venir à bien. Il n'y a pas plus de fonds à faire sur la certitude des jugemens, que sur la constance des saisons, & sur la fertilité des terres. Je me souviens toujours qu'Eupolis, dans une de ses Comédies, donne cette louange à Periclès:

La Déesse des Orateurs

Sur ses lèvres fait sa demeure;

Et par lui laisse dans les cœurs

L'aiguillon, dont un autre à peine les effleure.

Mais sans cette heureuse abondance qui me charme, Periclès eût-il exercé cet empire souverain sur les cœurs, soit par la rapidité, soit par la brièveté de son discours (car il ne faut pas les confondre), ou par toutes les deux ensemble? Plaire & convaincre, s'insinuer dans les esprits & s'en rendre maître, ce n'est pas

l'ouvrage d'une parole & d'un moment.
Mais comment y laisser l'aiguillon, si
l'on pique sans enfoncer? Un autre Poëte
Comique *, lorsqu'il parle du même Ora-
teur, dit :

Il tonnoit, foudroyoit, & renversoit la Grece.

Quand il faut mêler le feu des éclairs
aux éclats du tonnerre, ébranler, ren-
verser, détruire; il n'appartient pas à un
discours concis & ferré, de faire compa-
raison avec un discours soutenu, majes-
tueux, & sublime. Il y a pourtant une
juste mesure, je l'avoue. Mais à votre
avis, celui qui ne la remplit pas, est-il
plus estimable que celui qui la passe?
Vaut-il mieux ne pas dire assez, que de
trop dire? On reproche tous les jours à
cet Orateur d'être stérile & languissant;
on reproche à cet autre d'être fertile &
vif à l'excès. On dit de celui-ci qu'il s'em-
porte au-delà de son sujet; on dit de celui-
là qu'il n'y peut atteindre. Tous deux pé-
chent également; mais l'un a trop de for-
ce, & l'autre en manque. Si cette fécon-
dité ne marque pas tant de justesse, elle
marque en récompense beaucoup plus d'é-
tendue dans l'esprit. Quand je parle ainsi,
je n'approuve pas ce discoureur sans fin,
que peint Homere; mais plutôt celui dont

* Aristophane.

Les paroles se précipitent en abondance ,

Telles qu'en plein hyver on voit tomber la neige.

Ce n'est pas que je n'aye tout le goût
imaginable pour l'autre ,

Qui , concis dans son stile , est énergique & vif.

Mais vous en remettez - vous à mon
choix ? Je me déclarerai pour cette profu-
sion de paroles , qui tombent comme la
neige en hyver ; je veux dire , pour cette
éloquence impétueuse , abondante , éten-
due. En un mot , c'est elle qui me paroît
toute céleste & presque divine. Mais , di-
tes-vous , un discours moins long plaît
davantage à la plûpart des Auditeurs ;
dites aux paresseux , dont il seroit ridicule
de prendre pour regle la délicatesse & l'in-
dolence. Si vous les consultez , non-seu-
lement vous parlerez peu , mais vous ne
parlerez point. Voilà mon sentiment ,
que j'offre d'abandonner pour le vôtre.
Toute la faveur que je vous demande , si
vous me condamnez , c'est de m'en ex-
pliquer les raisons. Ce n'est pas que je ne
sçache quelle soumission je dois à votre
autorité : mais dans une occasion de cette
importance , il est encore plus sûr de dé-
férer à la raison. Quand même je ne me
ferois point trompé , ne laissez pas de me
l'écrire , en aussi peu de mots qu'il vous

118 LES LETTRES DE PLINE,
plaira. Cela me fortifiera toujours dans
mon opinion. Que si je suis dans l'erreur,
prenez la peine de m'en convaincre, &
de n'y pas épargner le papier. N'est-ce
point vous corrompre, que de vous en
quitter pour une petite Lettre, si vous
m'êtes favorable; & d'en exiger de vous
une longue, si vous m'êtes contraire?
Adieu.

L E T T R E X X I.

A Plinius Paternus.

JE ne me fie pas moins à vos yeux
qu'à votre discernement. Non que je
vous croye fort habile (car il ne faut pas
vous donner de vanité), mais je crois que
vous l'êtes autant que moi; c'est encore
beaucoup dire. Raillerie à part, les Es-
claves que vous m'avez fait acheter, me
paroissent d'assez bonne mine. Il ne reste
qu'à sçavoir s'ils sont de bonnes mœurs;
& c'est de quoi il vaut mieux se rapporter
à leur réputation qu'à leur physionomie.
Adieu.



L E T T R E X X I I.

A Catilius Severus.

UN accident fâcheux me retient depuis long-temps à Rome. La longue & opiniâtre maladie de Titus Arifton, pour qui je n'ai pas moins d'admiration que de tendresse, me jette dans un trouble étrange. Rien ne surpasse sa sagesse, son intégrité, son sçavoir; & je m'imagine voir expirer avec lui les Sciences, les Arts, & les Belles-lettres. Egalement versé dans le Droit Public & dans le Droit Particulier, il a toujours en main les maximes, les exemples, l'histoire de l'antiquité la plus éloignée. Voulez-vous apprendre quelque chose que vous ignoriez? à coup sûr adressez-vous à lui. C'est pour moi un trésor, où je trouve toujours tout ce qui me manque. Quelle sincérité dans ses discours! De quel poids ne sont-ils pas! Que de modestie dans sa lenteur à se déterminer! Cet homme, qui du premier coup d'œil découvre la vérité que vous cherchez, ne laisse pas d'hésiter fort souvent, combattu par les raisons opposées, que son vaste génie va

reprendre jusques dans leur principe. Il voit , il examine , il décide. Vous vanterais-je la frugalité de sa table , la simplicité de ses habits ? Je vous l'avoue , je n'entre jamais dans sa chambre , je ne jette jamais les yeux sur son lit , que je ne croye revoir les mœurs de nos Peres. Il rehausse cette simplicité par une grandeur d'ame , qui n'accorde rien à l'ostentation , qui donne tout au secret témoignage de la conscience , & n'attache point la récompense d'une bonne action , aux louanges qu'elle s'attire , mais à la seule satisfaction intérieure qui la suit. En un mot , il n'est pas aisé de trouver ; même entre nos Philosophes déclarés , quelqu'un digne de lui être comparé. Vous ne le voyez point courir d'école en école , pour nourrir par de longues disputes l'oïveté des autres & la sienne. Les affaires , le Barreau l'occupent tout entier. Il plaide pour l'un ; il donne des conseils à l'autre : & malgré tant de soins , il pratique si bien les leçons de la Philosophie , qu'aucun de ceux qui en font profession publique ne lui peut disputer la gloire de la modestie , de la bonté , de la justice , de la magnanimité. Vous seriez surpris de voir avec quelle patience il supporte la maladie , comment il lutte contre la douleur , comment il résiste à la soif , avec quelle
tranquillité

tranquillité il souffre les plus cruelles ardeurs de la fièvre. Ces jours passés il nous fit appeler quelques - uns de ses plus intimes amis & moi. Il nous pria de consulter sérieusement ses Médecins , & nous dit , qu'il vouloit prendre son parti : quitter au plutôt une vie douloureuse , si la maladie étoit incurable ; attendre patiemment la guérison , si elle pouvoit venir avec le temps. Qu'il ne se défendoit point , d'être sensible aux prieres de sa femme , aux larmes de sa fille & à l'inquiétude de ses amis ; qu'il vouloit bien ne pas trahir leurs espérances , par une mort volontaire , pourvû qu'elles ne fussent pas une illusion de leur tendresse. Voilà ce que je crois aussi difficile dans l'exécution , que grand dans le dessein. Vous trouverez assez de gens , qui ont la force de courir sans réflexion & en aveugles à la mort. Mais il n'appartient qu'aux âmes héroïques , de peser la mort & la vie ; & de se déterminer entre l'une ou l'autre , selon qu'une sérieuse raison fait pencher la balance. Les Médecins nous font tout espérer. Il reste , qu'une divinité secourable favorise leurs soins , & me délivre de cette mortelle inquiétude. Aussi-tôt l'on me verra voler à ma maison de Laurentin , avec impatience de reprendre mon porte-feuilles & mes li-

122 *LES LETTRES DE PLINE,*
vres, & de me plonger dans une sçavante
oisiveté. En l'état où je suis, tout occupé
de mon ami tant que je le vois; inquiet
dès que je le perds de vûe, il ne m'est pas
possible ni de lire, ni d'écrire. Vous voi-
là informé de mes allarmes, de mes
vœux, de mes desseins. Apprenez-moi à
votre tour, mais d'un stile moins triste,
ce que vous avez fait, ce que vous faites,
& ce que vous vous proposez de faire. Ce
ne sera pas un petit soulagement à ma
peine, de sçavoir que vous n'avez rien
qui vous en fasse.

L E T T R E X X I I I,

A Pompée Falcon.

VOUS me demandez, s'il vous con-
vient de plaider pendant que vous
êtes Tribun. Pour se bien déterminer, il
est bon de sçavoir quelle idée vous vous
faites de cette dignité. Ne la regardez-
vous que comme un phantôme d'hon-
neur, comme un vain titre? Ou la croyez-
vous une puissance sacrée, une autorité
respectable à tout le monde, même à ce-
lui qui en est revêtu? Pour moi, tant
que j'ai exercé cette charge, je me suis

trompé peut-être, par l'opinion d'être devenu un homme d'importance : mais comme si cette opinion eût été vraie, je ne me suis chargé d'aucune cause. Je me faisois sur cela plus d'une peine. Je croyois qu'il étoit contre la bienséance que le Magistrat, à qui la première place est dûe en tout lieu, devant qui tout le monde devoit être debout, se tint lui-même debout, pendant que tout le monde seroit assis ; que lui, qui a droit d'imposer silence à qui il lui plaît, fût obligé de se taire quand il plaît à l'horloge ; que lui, qu'il n'est pas permis d'interrompre, fût exposé à s'entendre dire des injures, traité de lâche s'il les souffre, de superbe s'il s'en venge. J'y voyois un autre embarras. Que faire, si l'une des parties venoit à réclamer ma protection ? Aurois-je usé de mon pouvoir ? Serois-je demeuré muet, sans action ? Et, comme si je me fusse dégradé moi-même, me serois-je réduit à la condition d'un simple particulier ? J'ai donc mieux aimé être le Tribun de tous nos Citoyens, que l'Avocat de quelques-uns. Pour vous, je vous le répète, tout dépend de sçavoir ce que vous pensez du rang que vous tenez, quel rôle vous avez résolu de choisir, & de ne pas oublier qu'un homme sage le doit prendre tel qu'il le puisse soutenir jusqu'au bout. Adieu.

LETTRE XXIV.

A Bebius.

SUETONE, qui loge avec moi, a dessein d'acheter une petite terre, qu'un de vos amis veut vendre. Faites en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit vendue que ce qu'elle vaut. C'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mauvais marché ne peut être que désagréable, mais principalement par le reproche continuel qu'il semble nous faire de notre imprudence. Cette acquisition (si d'ailleurs elle n'est pas trop chere), tente mon ami par plus d'un endroit. Son peu de distance de Rome ; la commodité des chemins ; la médiocrité des bâtimens ; les dépendances, plus capables d'amuser que d'occuper. En un mot, il ne faut à ces Messieurs les Sçavans, absorbés comme lui dans l'étude, que le terrain nécessaire pour délasser leur esprit & réjouir leurs yeux : il ne leur faut qu'une allée pour se promener, qu'une vigne dont ils puissent connoître tous les sèps, que des arbres dont ils sçachent le nombre. Je vous mande tout ce détail pour vous apprendre quelle obligation il m'aura, & toutes celles que lui & moi vous aurons, s'il achete, à des conditions dont il n'ait jamais lieu de se repentir, une petite maison telle que je viens de la dépeindre. Adieu.



LES
LETTRES
 DE
 PLINE LE JEUNE.

LIVRE SECOND.

LETTRE PREMIERE.

A Voconius Romanus.

I A POMPE funébre de Virginius Rufus, également distingué par son mérite & par sa fortune, vient de donner aux Romains un specta-
 F iij

126 LES LETTRES DE PLINE ;
cle des plus beaux & des plus mémorables , qu'ils ayent eu depuis long-temps. Il a joui trente années de sa gloire. Il a eu le plaisir de lire des Poèmes & des Histoires à sa louange , & de se voir revivre avant que de mourir. Trois fois Consul , il se vit élevé au plus haut rang où pouvoit monter un particulier qui n'avoit pas voulu être Souverain. Suspect , ou même odieux par ses vertus aux Empereurs , il s'étoit sauvé de leur jalousie & de leur haine ; & mourant , il a eu la satisfaction de laisser la République entre les mains du meilleur de tous les Princes , & qui d'ailleurs l'honoroit d'une amitié particuliere. Il semble que les Destins eussent réservé un si grand Empereur , pour faire les honneurs des funérailles d'un si grand homme *. Il a vécu quatre-vingt-trois ans , toujours heureux , toujours admiré. Sa santé fut parfaite ; & il n'eût d'autre incommodité , qu'un tremblement de mains sans aucune douleur. Il est vrai que sa mort a été longue & douloureuse : mais cela même n'a fait que rehausser sa gloire. Comme il exerçoit sa voix pour se préparer à remercier publiquement l'Empereur , du Consulat où il

* J'ai suivi la leçon qui dit , *reservatum* , & non celle qui porte *reservatus* , & qui ne m'a pas paru si belle.

l'avoit élevé ; un livre assez grand qu'il tenoit , échape par son propre poids à un homme de cet âge , & qui étoit debout. Il veut le retenir , & se presse de le ramasser ; le plancher étoit glissant , le pied lui manque : il tombe & se rompt une cuisse. Elle fut si mal remise , que les os ne purent reprendre , la vieillesse s'opposant aux efforts de la nature. Les obsèques que l'on vient de faire répandent un nouvel éclat sur l'Empereur , sur notre siècle , sur le Barreau même. Corneille Tacite Consul , a prononcé l'Oraison funébre. La fortune , toujours fidelle à Virginius , gardoit pour dernière grace , un tel Orateur à de telles vertus. Quoiqu'il soit mort chargé d'années , comblé d'honneurs , même de ceux qu'il a refusés ; nous n'en devons pas moins regretter ce modèle des anciennes mœurs. Mais personne ne le doit plus que moi , qui ne l'aimois , qui ne l'admirois pas moins dans le commerce familial , que dans les emplois publics. Nous étions originaires du même pays. Nous étions nés dans des villes voisines l'une de l'autre. Nos terres se touchoient. Il m'avoit été laissé pour Tuteur , & avoit eu pour moi la tendresse d'un pere. Je n'ai point obtenu de charge , qu'il ne l'ait brigüée publiquement pour moi ; & qu'il n'ait accouru du

fond de sa retraite pour m'appuyer de sa présence & de son crédit , quoique depuis long-temps il eut renoncé à ces sortes de devoirs. Enfin le jour que les Prêtres ont coutume de nommer ceux qu'ils croient les plus dignes du sacerdoce , jamais il ne manqua de me donner son suffrage. Cette vive affection ne se démentit point pendant sa dernière maladie. Dans la crainte d'être élu l'un des cinq Commissaires , que le Sénat a chargé du soin de retrancher les dépenses publiques ; il me choisit à l'âge où vous me voyez , pour porter ses excuses , par préférence à tant d'amis & vieux & Consulaires. Mais de quelles paroles obligeantes n'accompagna-t-il point cette faveur ? *Quand j'aurois un fils* , dit-il , *je vous préférerois encore à lui*. Jugez si j'ai raison de verser dans votre sein les larmes que je donne à sa mort ; & de les verser comme si je n'avois pas dû m'y attendre : quoiqu'il ne soit peut-être pas trop permis de la pleurer , ou d'appeller mort le passage qu'il a fait d'une vie courte , à une vie qui ne finira jamais. Car enfin il vit , & ne cessera plus de vivre ; jamais si présent à l'esprit des hommes , jamais plus mêlé dans leurs discours , que depuis qu'il ne paroît plus à leurs yeux. J'avois mille autres choses à vous mander. Mais mon esprit ne peut se détacher de *Virginus* ; je

ne puis penser qu'à Virginius ; son idée me revient sans cesse. Je crois l'entendre , l'entretetenir, l'embrasser. Nous avons & nous aurons peut - être encore des Citoyens , qui sçauront atteindre à ses vertus : mais je ne crois pas qu'aucun arrive jamais au comble de sa gloire. Adieu.

L E T T R E I I.

A Paulin.

JE suis en colere , & tout de bon. Je n'ai pas encore trop bien démêlé si c'est avec raison. Tout ce qu'il y a de certain , c'est que je suis fort en colere. Vous sçavez que l'amour est quelquefois injuste , souvent emporté , toujours querelleur. Mon chagrin est très - grand ; peut-être n'est-il pas trop juste : mais je ne me fâche ni plus ni moins , que s'il étoit aussi juste que grand. Quoi ! si longtemps sans me donner de vos nouvelles ! Je ne sache plus qu'un moyen de m'appaiser. C'est de m'écrire à l'avenir fort souvent , & de très-longues lettres. Je ne reçois que cette seule excuse. Je traiterai toutes les autres de chansons. Je ne me payerai pas de toutes ces défaites , *Je n'é-*

130 LES LETTRES DE PLINE,
tois point à Rome ; j'étois accablé d'affai-
res. Car pour l'excuse, j'étois malade,
aux Dieux ne plaise que vous puissiez
vous en servir ! Moi je me partage ici en-
tre l'étude & la paresse, enfans de l'oisi-
veté.

LETTRE III.

A Nepos.

LA Renommée publioit des merveil-
les d'Iséus avant qu'il parût ; & la
Renommée n'en disoit pas encore assez.
Rien n'égale la facilité, la variété, la
richesse de ses expressions. Jamais il ne se
prépare, & il parle toujours en homme
préparé. Il se sert de la langue Grecque,
ou plutôt de l'Attique. Ses exordes sont
polis, déliés, insinuans, quelquefois no-
bles & majestueux. Il demande plusieurs
sujets de problêmes. Il en laisse le choix
aux auditeurs, & prend le parti qu'il leur
plaît. Il se leve, il se compose, il com-
mence, tout se trouve sous sa main. Ses
pensées sont profondes ; les paroles (mais
quelles paroles !) les plus propres & les
plus choisies, semblent courir & voler
au-devant de ses pensées. Il paroît, dans

ses discours les moins étudiés , qu'il a lu beaucoup , & beaucoup composé. Il entre avec dignité dans son sujet ; il narre avec clarté ; il presse vivement ; il récapitule avec force , & seme par-tout des fleurs. En un mot il instruit , il plaît , il remue , & (ce que vous aurez peine à croire) il ramène sans cesse de courtes réflexions , & des raisonnements si justes & si serrés , que même la plume à la main , on auroit peine à leur donner plus d'agrément & plus d'énergie. Sa mémoire est un prodige. Il reprend dès le commencement un discours fait sur le champ , & n'y manque pas d'un mot. L'étude & l'exercice lui ont acquis ce merveilleux talent. Car ce qu'il fait , ce qu'il entend , ce qu'il dit , tout se rapporte là. Il passe soixante ans , & il s'exerce encore dans les Ecoles. C'est chez des hommes de son caractère , que l'on trouve de la bonté , de la franchise , de la droiture dans toute sa pureté. Nous autres qui passons notre vie dans les contestations réelles & sérieuses , & dans le tumulte du Barreau , nous apprenons , même contre notre intention , plus de chicane que nous ne voulons. Les Ecoles au contraire , où tout n'est que fiction , que fable , ne nous offrent aussi que des sujets où l'imagination se joue , où l'esprit s'amuse innocemment , sur-tout lorsque

l'on est déjà sur l'âge. Car quel plaisir plus innocent pour la vieillesse, que ce qui fait le plus doux amusement d'une jeunesse réglée ? Je ne crois donc pas seulement Iséus le plus éloquent, mais encore le plus heureux homme du monde ; & je vous crois le plus insensible, si vous ne mourez d'envie de le connoître. Quand d'autres affaires, quand l'impatience de me voir ne vous appelleroient pas ici, vous y devriez voler pour l'entendre. N'avez-vous jamais lu, qu'un Citoyen de Cadix, charmé de la réputation & de la gloire de Tite-Live, vint des extrémités du monde pour le voir, le vit, & s'en retourna. Il faut être sans goût, sans littérature, sans émulation (peu s'en faut que je ne dise sans honneur), pour n'être pas piqué de cette curiosité, la plus agréable, la plus belle, la plus digne d'un honnête homme. Vous me direz peut-être, je lis ici des ouvrages où l'on ne trouve pas moins d'éloquence. Je le veux : mais vous les lirez toujours quand il vous plaira ; vous ne pourrez pas toujours entendre ce grand homme. Ignorez-vous d'ailleurs que la prononciation fait bien d'autres impressions, & bien plus profondes ? Quelque vivacité qu'il y ait dans ce que vous lisez, ne comptez point qu'il pénètre aussi avant que les traits que l'Orateur

enfonce par le geste , par la voix , & par tous les autres accompagnemens de la déclamation ; si vous n'êtes homme à traiter de fable , ce que l'on raconte d'Eschine. Un jour qu'il lisoit à Rhodes la Harangue que Demosthene avoit faite contre lui , les Auditeurs charmés applaudissoient. *Que seroit-ce donc (s'écria-t-il) si vous eussiez entendu cette bête féroce elle-même ?* Cependant Eschine , selon Demosthene , avoit la déclamation très-véhémente ; & ce même Eschine avouoit que Demosthene avoit infiniment mieux prononcé que lui. Où tendent tous ces raisonnemens ? A vous obliger d'entendre Iséus , quand ce ne seroit que pour dire que vous l'avez entendu. Adieu.

LETTRE IV.

A Calvine.

SI votre pere avoit laissé plusieurs créanciers , ou même un seul à qui il dût plus qu'à moi , vous auriez raison de délibérer si vous accepteriez une succession onéreuse , je ne dis pas à une femme seulement , je dis même à un homme. Mais vous avez satisfait tous les au-

134 *LES LETTRES DE PLINE* ;
tres créanciers plus fâcheux , ou plus vi-
gilans que moi. Les égards que deman-
doit notre alliance m'ont retenu. Je suis
resté seul & le dernier. J'ai contribué cent
mille sesterces * pour votre dot , outre la
somme que votre pere promit en quelque
façon sur mon bien (car c'étoit moi pro-
prement qui la devois payer). Ainsi ma
conduite passée vous répond de moi. Vous
pouvez hardiment épargner à votre pere ,
la honte de n'avoir point d'héritier. Mais
pour donner à mes avis toute la vertu que
les effets donnent aux paroles , je vous
envoie une quittance générale de tout ce
que me doit la succession. N'appréhen-
dez point qu'une telle donation me soit à
charge ; qu'elle ne vous fasse point de
peine. Il est vrai , j'ai un bien médiocre ;
mon rang exige de la dépense ; & mon
revenu , par la nature de mes terres , est
aussi casuel que modique. Ce qui me man-
que de ce côté-là , je le retrouve dans la
frugalité , la source la plus assurée de mes
libéralités. Je sçai bien pourtant , qu'il ne
faut pas y puiser jusqu'à la tarir ; mais je
garde cette précaution pour d'autres que
vous. Je suis sûr qu'avec une amie de vo-
tre caractère , à quelque excès que je porte
mes bienfaits , la raison les justifiera tou-
jours. Adieu.

* Environ 10000 livres de notre monnoye.

LETTRE V.

A Lupercus.

JE vous envoie une pièce que vous m'avez demandée plus d'une fois, & que je vous ai souvent promise. Vous n'en recevrez pourtant aujourd'hui qu'une partie : l'autre est encore sous la lime. Cependant j'ai cru que je ne ferois pas mal de mettre sous la vôtre ce qui me paroïsoit déjà de plus achevé. Lisez, je vous prie, avec la même application que j'ai composé. Il n'est encore sorti de mes mains rien qui ait dû m'intéresser davantage. On n'avoit à juger dans mes autres discours, que de mon zèle & de ma fidélité à remplir mon ministère : ici l'on jugera de l'amour que j'ai pour la Patrie. Je ne pouvois manquer d'être long, emporté par le plaisir d'en relever jusqu'aux moindres avantages, de la justifier des plus petits reproches, & de mettre sa gloire dans tout son jour. Coupez pourtant ; taillez à votre gré. Car toutes les fois que je fais réflexion sur le dégoût, & sur la délicatesse de nos Lecteurs, je conçois qu'il est très-prudent de donner à

136 *LES LETTRES DE PLINE,*
un livre jusqu'au mérite du petit volume.
Cependant je ne m'abandonne pas si fort à
votre sévérité , que je ne lui demande
quartier pour les jeux d'esprit qui ont pu
m'échapper. Il faut bien donner quelque
chose au goût des jeunes gens , sur-tout
lorsque le sujet n'y répugne pas. Dans
ces sortes d'ouvrages , il est permis
de prêter aux descriptions des lieux qui
reviennent souvent , non - seulement
les ornemens de l'Histoire , mais peut-
être encore les embellissemens de la Poë-
sie. Que si quelqu'un croit que je me suis
sur cela plus égayé que ne le permettoit le
sérieux de mon sujet , les autres endroits
de mon discours demanderont grace à ce
censeur chagrin. J'ai , par la variété de
mon stile , tâché de satisfaire les différen-
tes inclinations des Lecteurs. Ainsi dans
la crainte que l'endroit qui plaît à l'un ne
déplaît à l'autre , je me flatte de l'espé-
rance , que cette variété même sauvera le
corps entier de l'ouvrage. Quand nous
sommes à table , nous ne touchons pas à
tous les mets : nous louions pourtant tout
le repas ; & ce qui n'est pas de notre goût ne
fait point de tort à ce qui en est. Non que
je prétende avoir atteint au degré de per-
fection dont je parle : je veux seulement
vous faire entendre que j'y visois. Peut-
être même n'aurai-je pas perdu ma pei-

ne, si vous prenez celle de retoucher ce que je vous envoie, & ce que je vous enverrai bien-tôt. Vous direz, qu'il ne vous est pas possible de vous déterminer sans voir toute la pièce. Je l'avoue. Cependant vous vous familiariserez toujours avec ces morceaux; & vous y trouverez quelque endroit, qui peut souffrir une critique détachée. Que l'on vous présente une tête, ou quelqu'autre partie d'une statue; vous ne pourrez pas dire, si les proportions sont bien gardées; vous ne laisserez pas de juger, si cette partie est parfaite. Et par quel autre motif va-t-on lire de maison en maison les commencemens d'un ouvrage, sinon parce que l'on est persuadé, qu'ils peuvent avoir leur beauté, indépendamment du reste? Je m'apperçois que le plaisir de vous entretenir m'a mené loin. Je finis. Il sied trop mal à un homme, qui blâme même les longues harangues, de faire de longues Lettres. Adieu.



L E T T R E V I.

A Avitus.

IL faudroit reprendre trop loin une Histoire d'ailleurs inutile, pour vous dire, comment malgré mon humeur réservée, je me suis trouvé à souper chez un homme, selon lui magnifique & œconome : selon moi somptueux & mesquin tout à la fois. On servoit pour lui & pour un petit nombre de conviés des mets excellens : l'on ne servoit pour les autres, que des viandes communes & de mauvais ragoûts. Il y avoit trois sortes de vins dans de petites bouteilles différentes, non pas pour en laisser le choix, mais pour l'ôter. Le premier étoit pour la bouche du maître de la maison, & pour nous qui étions aux premières places. Le second, pour les amis du second rang (car il aime par étage). Le dernier, pour ses affranchis, & pour les nôtres. Quelqu'un qui se trouva près de moi, me demanda, si j'approuvois l'ordonnance de ce repas. Je lui répondis que non. Et comment donc en usez-vous, dit-il ? Je fais servir également tout le monde ; car j'assemble mes amis pour les régaler, non pour les offenser

par des distinctions injurieuses. La différence du service ne distingue point ceux que ma table égale. Quoi, reprit-il ! traitez - vous de même les affranchis ? Pourquoi non ? Dans ce moment je ne vois point en eux d'affranchis, je n'y vois plus que des convives. Cela vous coûte beaucoup, (ajouta-t-il) ? Point du tout. Quel secret avez - vous donc ? Quel secret ? C'est que dans ces occasions, je ne fais pas servir de mon vin ; mais du vin de mes affranchis. Refusez à l'excessive délicatesse ce qu'elle vous demande ; & il ne vous coûtera plus rien de traiter les autres comme vous. Il ne faut prendre que sur ce raffinement de bonne chère, & lui ôter ce qu'il a de trop. Une économie réglée par notre tempérance aura toujours meilleure grace, que celle qui sera fondée sur le mépris que nous faisons des autres. A quoi tend ce discours ? A instruire un jeune homme bien né comme vous, à le préserver d'une sorte de profusion énorme, & d'autant plus dangereuse, qu'elle se pare des dehors de l'économie. L'amitié que je vous ai vouée exige de moi, que toutes les fois qu'en mon chemin je rencontre quelque chose de semblable, je m'en serve pour vous avertir de ce qu'il faut éviter. N'oubliez donc jamais, que l'on ne peut avoir

140 LES LETTRES DE PLINE ,
trop d'horreur de ce monstrueux mélange
d'avarice & de prodigalité : & que si un
seul de ces vices suffit , pour ternir la ré-
putation de quelqu'un ; celui qui les ras-
semble , se déshonore infiniment davan-
tage. Adieu.

LETTRE VII.

A Macrin.

HIER le Sénat , sur la proposition
qu'en fit l'Empereur , ordonna qu'il
seroit élevé une Statue Triomphale à
Vestricius Spurinna ; non pas comme
à tant d'autres , qui ne se sont jamais
trouvés à une bataille , qui n'ont jamais
vu de camp , & qui n'ont jamais entendu
la trompette qu'au milieu des spectacles ;
mais comme à ceux pour qui leurs tra-
vaux , leurs exploits , & leur sang la de-
mandent. Spurinna , à la tête d'une Ar-
mée , a rétabli le Roi des Bructeres dans
ses Etats ; & ce qui est de toutes les victoi-
res la plus glorieuse , il n'a fait que pa-
roître , pour dompter par la terreur de ses
armes une nation très-belligueuse. Mais
au même temps que l'on a récompensé le
Heros , on a pris soin de consoler le pere.

Spurinna en son absence a perdu son fils Cottius , à qui l'on a aussi décerné une statue ; distinction rarement accordée à un homme de cet âge. Les services du pere l'avoient bien méritée : outre qu'une si grande playe demandoit un tel appareil. L'heureux naturel de Cottius faisoit déjà voir tant de vertus , que l'on ne pouvoit prendre trop de soin d'immortaliser en quelque sorte une vie si précieuse , mais si courte. La pureté de ses mœurs , soutenue d'un extérieur grave , imprimoit tant de respect , qu'il ne l'eût point cédé aux vieillards , à qui ce nouvel honneur l'a justement égalé. Cet honneur (si je ne me trompe) ne se bornera pas à la consolation du pere , & à la gloire du fils. Il va faire naître une nouvelle émulation dans tous les cœurs. Les jeunes gens animés par l'espérance du même prix , vont se distinguer à l'envie dans l'exercice des vertus. Les gens de qualité s'empresseront d'élever des enfans ; ou pour revivre en eux , s'ils les conservent ; ou pour être si glorieusement consolés , s'ils les perdent. Voilà ce qui m'engage à me réjouir avec le public , & plus encore avec moi-même , de la statue dressée à Cottius. J'aimois ce jeune homme si accompli ; & je l'aimois avec une ardeur , qui n'a rien d'égal , que le regret que je sens de sa perte. Je puis donc me

142 LES LETTRES DE PLINE ;
promettre beaucoup de satisfaction , à
jeter les yeux de temps en temps sur la
statue , à la regarder , à la considérer avec
attention , à m'arrêter devant elle , à pas-
ser auprès d'elle. Si les Portraits des morts
qui nous ont été chers adoucissent notre
douleur , lors même que nous ne les
voyons que dans notre maison : quel
charme pour nous de les rencontrer dans
les places publiques ! Non - seulement ils
nous remettent devant les yeux leur air
& leurs traits ; mais ils nous rappellent
toutes leurs vertus & toute leur gloire.
Adieu.

LETTRE VIII.

A Caninius.

EST-CE l'étude ; est-ce la pêche ;
est-ce la chasse ? ou les trois ensem-
ble , qui vous amusent ? car on peut pren-
dre ces trois sortes de plaisirs dans notre
charmante maison près du lac de Côme.
Le lac vous fournit du poisson ; les bois
qui l'entourent sont pleins de bêtes fau-
ves ; & la profonde tranquillité du lieu
invite à l'étude. Mais soit que toutes ces
choses ensemble , ou quelqu'autre vous

occupent, je n'oserois dire que je vous porte envie. Je souffre pourtant avec beaucoup de peine qu'il ne me soit pas permis aussi-bien qu'à vous, de goûter ces innocens plaisirs, après lesquels je soupire, avec la même ardeur que le malade soupire après les bains, après le vin, après les eaux. Ne m'arrivera-t-il donc jamais, de rompre les nœuds qui m'attachent, puisque je ne puis les délier? Non, je n'ose m'en flatter. Chaque jour, nouveaux embarras viennent se joindre aux anciens. Une affaire n'est pas encore finie, qu'une autre commence. La chaîne que forment mes occupations, ne fait que s'allonger & s'appesantir. Adieu.

LETTRE I X.

A Apollinaire.

LES démarches que fait mon ami Sextus Eurius pour obtenir la charge de Tribun, me donnent une véritable inquiétude. Je ressens pour cet autre moi-même des agitations, qu'en pareille occasion je n'ai point senties pour moi. D'ailleurs, il me semble que mon honneur, mon crédit, & ma dignité sont

144 LES LETTRES DE PLINE ,
compromis. J'ai obtenu de l'Empereur pour Sextus une place dans le Sénat , & la charge de Questeur. Il doit à mes sollicitations la permission de demander celle de Tribun. Si le Sénat la lui refuse , j'ai peur que je ne paroisse avoir surpris le Prince. Je ne dois donc rien oublier pour faire en sorte que le jugement public confirme l'opinion que , sur ma parole , l'Empereur en a bien voulu concevoir. Quand une raison si pressante me manqueroit , je n'aurois guère moins d'ardeur pour l'élevation de Sextus. C'est un jeune homme plein de probité , de sagesse , de sçavoir , & de qui l'on ne peut dire trop de bien , ainsi que de toute sa maison. Son pere Eurltius Clarus s'est acquis une grande réputation. Il n'a pas moins de droiture que d'éloquence. Il excelle dans la profession d'Avocat , dont il s'acquitte avec autant de modestie & de probité que de courage. Caius Septitius son oncle est la vérité , la franchise , la candeur , la fidélité même. Ils m'aiment tous comme à l'envie , & tous également. Voici une occasion , où je puis , en payant un seul , m'acquitter envers tous. J'employe donc tous mes amis. Je supplie , je brigue , je vais de maison en maison , je cours dans toutes les places publiques ; & je n'oublie rien , pour voir jusqu'où peuvent aller
mon

mon crédit & la considération que l'on a pour moi. Partagez, s'il vous plaît, les soins & les mouvemens que je me donne; je vous le rendrai au premier ordre, que même je préviendrai. Je sçai combien de gens vous chérissent, vous honorent, vous font la cour. Laissez entrevoir seulement vos intentions; nous ne manquerons pas de personnes empressées à les seconder. Adieu.

L E T T R E X.

A Octave.

N'ESTES-VOUS pas bien nonchalant, ou plutôt bien dur, peu s'en faut que je ne dise cruel, de tenir toujours dans l'obscurité de si excellentes Poësies? Combien de temps encore avez-vous résolu d'être l'ennemi de votre gloire & de notre plaisir? Laissez, laissez vos ouvrages courir le monde. Ne les resserrez pas dans des bornes plus étroites que celles de l'Empire Romain. L'idée qu'ils nous ont donnée n'est-elle pas assez grande, & notre curiosité assez vive, pour vous obliger à ne nous pas faire languir davantage? Quelques-uns de vos vers échappés mal-

gré vous, ont déjà paru. Si vous ne prenez soin de les rappeler & de les rassembler, ces vagabonds sans aveu trouveront maître. Songez que nous sommes mortels, & qu'ils peuvent seuls vous assurer l'immortalité. Tous les autres ouvrages des hommes ne résistent point au temps, & périssent comme eux. Vous m'allez dire, à votre ordinaire : C'est l'affaire de mes amis. Je souhaite de tout mon cœur, que vous ayez des amis assez fidèles, assez sçavans, assez laborieux pour vouloir se charger de cette entreprise, & pour la pouvoir soutenir. Mais croyez-vous qu'il y ait beaucoup de sagesse à se promettre des autres ce que l'on se refuse à soi-même ? Ne parlons plus de publier : ce sera quand il vous plaira. Essayez du moins d'en avoir envie ; récitez-les ; & donnez-vous enfin la satisfaction, que je goûte par avance pour vous depuis si long-temps. Je me représente déjà cette foule d'Auditeurs, ces transports d'admiration, ces applaudissemens, ce silence même, qui, lorsque je plaide, ou que je lis mes pièces, n'a guère moins de charmes pour moi, que les applaudissemens, quand il est causé par la seule attention, & par l'impatience d'entendre la suite. Ne dérobez plus à vos veilles par ce long retardement une récompense & si grande & si

LIVRE SECOND. 147
sûre. A différer plus long-temps , vous ne
gagnerez rien que le nom d'indolent , de
paresseux , & peut-être de timide. Adieu.

LETTRE XI.

A Arrien.

VOUS avez coûtume de montrer de
la joye, lorsqu'il se passe dans le Sé-
nat quelque chose digne de cette auguste
Compagnie. L'amour du repos qui vous
éloigne des affaires , ne bannit pas de vo-
tre cœur la passion que vous avez pour la
gloire de l'Empire. Apprenez donc ce
qui vient d'arriver. C'est un événement
fameux par le rang de la personne , salu-
taire par la sévérité de l'exemple , mé-
morable à jamais par son importance.
Marius Priscus Proconsul d'Afrique , ac-
cusé par les Afriquains , se retranche à
demander des Juges ordinaires , sans pro-
poser aucune défense. Corneille Tacite &
moi chargés par ordre du Sénat de la
cause de ces Peuples , nous crûmes qu'il
étoit de notre devoir de remonter , que
les crimes dont il s'agissoit étoient d'une
énormité , qui ne permettoit pas de civi-
liser l'affaire. On n'accusoit pas Priscus

de moins, que d'avoir vendu la condamnation, & même la vie des innocens. Catius Fronto supplia la Compagnie de vouloir bien que toute l'accusation fût renfermée dans le Pécultat ; & cet homme très-sçavant dans l'art de tirer des larmes, fit jouer tous les ressorts de la pitié. Grande contestation, grandes clameurs de part & d'autre. Selon les uns, la Loi assujettit le Sénat à juger lui-même. Selon les autres, elle lui laisse la liberté d'en user comme il croit convenir à la qualité des crimes. Enfin Julius Ferox Consul désigné, homme droit & integre, ouvre un troisième avis. Il veut que par provision l'on donne des Juges à Priscus sur le Pécultat ; & qu'avant que de prononcer sur l'accusation capitale, ceux à qui il avoit vendu le sang des innocens soient appellés. Non-seulement cet avis l'emporta, mais il n'y en eut presque plus d'autre après tant de disputes ; & l'on éprouva, que si les premiers mouvemens de la prévention & de la pitié sont vifs & impétueux, la sagesse & la raison peu à peu les apaisent. De-là vient, que personne n'a le courage de proposer seul, ce qu'il oseroit soutenir par des cris confus avec la multitude. La vérité que l'on ne pouvoit découvrir, tant que l'on étoit envelopé dans la foule, se manifeste tout

à-coup dès que l'on s'en tire. Enfin Vitellius Honoratus , & Flavius Martianus complices assignés comparurent. Le premier étoit accusé d'avoir acheté trois cens mille sesterces * le banissement d'un Chevalier Romain , & la mort de sept de ses amis. Le second en avoit donné sept cens mille ** pour faire souffrir divers tourmens à un autre Chevalier Romain. Ce Chevalier avoit été d'abord condamné au fouet , de-là envoyé aux mines , & à la fin étranglé en prison. Mais une mort favorable a dérobé Honoratus à la justice du Sénat. On amena donc Martianus sans Priscus. Tutius Cerealis homme Consulair demandâ , que suivant le privilege des Sénateurs ; Priscus en fût averti : soit qu'il cherchât à lui attirer par-là ou plus de compassion , ou plus de haine : soit qu'il crut (ce qui me paroît plus vraisemblable) que selon les regles de la Justice , dans un crime commun la défense ou la condamnation doivent être communes. L'affaire fut renvoyée à la premiere assemblée du Sénat , qui fut des plus augustes. Le Prince y présidoit , il étoit Consul. Nous entrions dans le mois

* Environ trente mille livres de notre monnoye.

** Environ soixante & dix mille livres de notre monnoye.

150 *LES LETTRES DE PLINE,*
de Janvier, celui de tous qui rassemble à Rome le plus de monde, & particulièrement de Sénateurs. D'ailleurs l'importance de la cause, le bruit qu'elle avoit fait, & que tant de remises avoient redoublé, la curiosité naturelle à tous les hommes de voir de près les grands & rares événemens, avoient de toutes parts attiré le monde. Imaginez-vous quels sujets d'inquiétude & de crainte pour nous, qui devons porter la parole en une telle assemblée, & en présence de l'Empereur. J'ai plus d'une fois parlé dans le Sénat. J'ose dire même, que je ne suis nulle part aussi favorablement écouté. Cependant tout m'étonnoit, comme si tout m'eût été inconnu. La difficulté de la cause ne m'embarrassoit guères moins que le reste. Je regardois dans la personne de Priscus, tantôt un Consulaire, tantôt un Septemvir, quelquefois un homme déchû de ces deux dignités. J'avois un véritable chagrin, d'accuser un malheureux déjà condamné pour le Péculat. Si l'énormité de son crime parloit contre lui, la pitié qui suit ordinairement une première condamnation, parloit en sa faveur. Enfin je me rassurai, je commençai mon discours, & je reçûs autant d'applaudissemens, que j'avois eû de crainte. Je parlai près de cinq heures (car on me donna près d'une heure

& demie au de-là des trois & demie qui m'avoient été d'abord accordées.) Tout ce qui me paroissoit contraire & fâcheux quand j'avois à le dire, me devint favorable quand je le dis. Les bontés, les soins de l'Empereur pour moi, je n'oserois dire ses inquiétudes, allerent si loin, qu'il me fit avertir plusieurs fois par un affranchi, que j'avois derriere moi, de ménager mes forces, & de ne pas oublier la foiblesse de ma complexion. Claudius Marcellinus défendit Martien. Le Sénat se sépara pour se rassembler le lendemain : car il n'y avoit pas assez de temps pour achever un nouveau plaidoyer avant la nuit. Le jour d'après, Salvius Liberalis parla pour Marius. Cet Orateur a l'esprit délié. Il est habile, très - véhément, & tout à la fois très-fleuri. Ce jour-là il déploya tous ses talens. Corneille Tacite répondit avec beaucoup d'éloquence, & fit éclater ce grand, ce sublime, qui regne dans ses discours. Catus Fronto fit une très-belle replique pour Marius; & s'accommodant à son sujet, il songea plus à fléchir les Juges qu'à justifier l'accusé. La nuit survint avant qu'il pût finir; & la plaidoyerie fut continuée au jour suivant, où l'on traita ce qui regardoit les preuves. C'étoit en vérité quelque chose de fort beau, de fort digne de l'ancienne Rome, que de

voir le Sénat trois jours de suite assemblé ; trois jours de suite occupé , ne se séparer qu'à la nuit. Cornutus Tertullus Consul désigné , homme d'un rare mérite , & très-zélé pour la vérité , opina le premier. Il fut d'avis de condamner Marius à porter au Trésor Public les sept cens mille sesterces * qu'il avoit reçûs , & de le bannir de Rome & d'Italie. Il alla plus loin contre Martien , & fut d'avis de le bannir même d'Afrique. Il conclut , par proposer au Sénat de déclarer que nous avions Tacite & moi fidèlement & dignement rempli & son attente & notre ministère. Les Consuls désignés , & tous les Consulaires qui parlerent ensuite , se rangerent à cet avis , jusqu'à ce que Pompéius Collega en ouvrit un autre. Le sien fut de condamner Marius à porter au Trésor Public les sept cens mille sesterces , d'en demeurer à la condamnation qu'il avoit déjà subie pour le Peculat , & d'envoyer en exil Martien pour cinq ans. Chaque opinion eut grand nombre de Partisans ; & il y avoit bien de l'apparence , que la dernière , qui étoit la plus douce , l'emporteroit : car plusieurs qui avoient suivi Cornutus , sembloient le quitter , pour celui qui venoit d'opiner

* Environ soixante & dix mille livres de notre monnoye.

après eux. Enfin lorsqu'on vint à recueillir les voix, tous ceux qui se trouverent autour des Consuls, commencerent à se déclarer pour Cornutus. Alors tout changea de face. Ceux qui donnoient lieu de croire qu'ils étoient de l'avis de Collega, repasserent tout à coup de l'autre côté, en sorte que Collega se trouva presque seul. Il exhala son chagrin en reproches amers contre ceux qui l'avoient engagé dans ce parti, principalement contre Regulus, qui n'avoit pas le courage de suivre un avis dont il étoit l'auteur. Vous connoissez le caractère de Regulus : c'est un esprit si léger, qu'en un moment il passe de l'audace à la crainte. Voilà quel fut le dénouement de cette grande affaire. Il en reste toutefois un chef, qui n'est pas de petite importance. C'est ce qui regarde Hostilius Firminus, Lieutenant de Marius Priscus, qui, se trouvant fort impliqué dans cette accusation, a eu de terribles assauts à soutenir. Il est chargé par les registres de Martien, & par la harangue qu'il fit dans l'assemblée des habitans de Leptis, d'avoir rendu d'infâmes offices à Marius ; d'avoir exigé cinquante mille deniers * de Martianus, & reçu dix mille sesterces **, comme parfumeur de Ma-

* Environ vingt mille livres de notre monnoye.
 ** Environ mille livres de notre monnoye.

154 *LES LETTRES DE PLINE,*
rius; qualité qui convenoit parfaitement
à un homme qui est toujours si peigné, si
rasé, si parfumé. Cornutus fut d'avis de
renvoyer à la première Séance, ce chef
qui regardoit Hostilius. Car alors soit ha-
zard, soit remords, il étoit absent. Vous
voilà bien informé de ce qui se passe ici.
Informez-moi à votre tour de ce que vous
faites à votre campagne. Rendez-moi un
compte exact de vos arbres, de vos vi-
gnes, de vos bleds, de vos troupeaux;
& songez que si je ne reçois de vous une
très-longue lettre, vous n'en aurez plus
de moi que de très-courtes. Adieu.

LETTRE XII.

A Arrien.

JE ne sçais si nous avons bien jugé ce
dernier chef, qui nous restoit de l'af-
faire de Priscus, comme je vous l'avois
mandé; mais enfin nous l'avons jugé.
Firminus comparut au Sénat, & se dé-
fendit en homme qui se voyoit déjà con-
vaincu. Les avis se partagerent entre les
Consuls désignés. Cornutus opinoit à le
chasser du Sénat; Acutius Nerva, seule-
ment à lui donner l'exclusion dans la dis-

tribution des Gouvernemens. Cette opinion prévalut comme la plus douce , quoiqu'elle soit en effet plus rigoureuse que l'autre. Car enfin , qu'y a-t-il de plus cruel , que de se voir livré aux soins & aux travaux attachés à la dignité de Sénateur , sans espérance de jouir jamais des honneurs qui en sont la récompense ? Qu'y a-t-il de plus affreux à un homme flétri d'une telle tache , que de n'avoir pas la liberté de se cacher au fond d'une solitude ; mais d'être obligé de s'exposer aux yeux de cette illustre Compagnie ? Que peut - on d'ailleurs imaginer de plus bizarre & de plus indigne , que de voir assis dans le Sénat , un homme que le Sénat a noté ? De voir un homme condamné , prendre place parmi ses juges ? Un homme exclus du Proconsulat , pour avoir prévariqué dans sa Lieutenance , juger lui-même les Proconsuls ? Enfin un concussionnaire déclaré , prononcer sur les concussions ? Mais ces réflexions n'ont pas touché le plus grand nombre ; car on ne pese pas les voix , on les compte ; & il ne faut pas s'attendre à rien de mieux , dans ces fortes d'assemblées , où il ne se trouve point de plus grand désordre , que l'égalité du pouvoir. Chacun a la même autorité ; tous n'ont pas les mêmes lumières. Je me suis acquitté de ce que je vous

156 LES LETTRES DE PLINE ,
avois promis par ma dernière lettre : fa-
date me fait croire , que vous l'avez re-
çûe. Car je l'ai confiée à un Courier qui
aura fait diligence , s'il n'a point rencon-
tré d'obstacle sur son chemin. C'est à vous
aujourd'hui à payer , & ma première & ma
seconde Lettre , par d'autres aussi rem-
plies , que le pays où vous êtes vous le
peut permettre. Adieu.

L E T T R E X I I I .

A Priscus.

N O U S avons un plaisir égal , vous
à me faire des graces , moi à les re-
cevoir de vous. Deux motifs me détermi-
nent donc à vous en demander une , que
je souhaite avec passion. Vous êtes à la
tête d'une puissante armée. Ce poste est
une source de faveurs ; & le temps qu'il y
a que vous l'occupez , vous a permis assez
d'en combler vos amis. Honorez , je vous
prie , les miens d'un regard favorable. Ils
ne sont pas en grand nombre ; & puis
quand cela seroit , vous n'en seriez que
plus content. Mais je veux demander avec
discretion ; je ne parlerai que d'un ou de
deux ; ou plutôt , je ne vous parlerai que

d'un. C'est Voconius Romanus. Son pere étoit d'une grande distinction dans l'Ordre des Chevaliers ; & son beau-pere , ou plutôt son second pere (car Voconius a succédé à son nom aussi-bien qu'à ses vertus), y acquit encore plus de considération. Sa mere étoit de l'une des meilleures maisons de l'Espagne de deçà l'Ebre. Vous sçavez quelle est la réputation de cette Province , quelle sévérité de mœurs y regne. Pour lui , la dernière charge par où il a passé , a été le Sacerdoce. Notre amitié a commencé avec nos études. Nous n'avions qu'une même maison , à la ville & à la campagne. Il entroit dans mes affaires comme dans mes plaisirs. Et où trouver aussi une affection plus sûre , & tout à la fois une compagnie plus agréable ? On ne peut exprimer le charme de sa conversation , la douceur de sa physionomie. Il a l'esprit élevé , délicat , doux , aisé , très-propre pour le Barreau. Vous ne lirez point ses Lettres , sans croire que les Muses elles-mêmes les ont dictées. Je l'aime plus encore que je ne vous le dis , & je ne l'aime pas pourtant plus qu'il ne m'aime. J'étois tout jeune aussi-bien que lui ; & déjà , pour le servir , je cherchois avec empressement les occasions , que notre âge me pouvoit permettre. Je viens de lui obtenir le privilège , que donne le nombre de trois enfans.

158 *LES LETTRES DE PLINE,*
Quoique l'Empereur se soit fait une loi de ne le donner que très-rarement, & avec beaucoup de circonspection ; il a bien voulu me l'accorder aussi agréablement que s'il l'avoit donné par choix. Je ne puis mieux soutenir mes premiers bienfaits, que par de nouveaux ; principalement avec un homme, qui les reçoit d'une maniere qui seule pourroit suffire pour en mériter d'autres. Je vous ai dit quel est Romanus, ce que j'en sçai, combien je l'aime. Faites-lui, je vous prie, toutes les graces que je puis attendre de votre inclination bienfaisante, & de la situation où vous êtes. Je vous recommande surtout de l'aimer. Quelque bien que vous lui fassiez, je n'en vois point de plus précieux pour lui que votre amitié. Dans le dessein de vous apprendre combien il en est digne, je vous ai peint au naturel ses inclinations, son esprit, ses mœurs & toute sa conduite. Je redoublerois encore ici mes recommandations, si je ne sçavois que vous n'aimez pas à vous faire prier long-temps, & que je ne vous ai déjà que trop prié dans toute cette Lettre. Car c'est prier, & prier très-efficacement, que faire sentir la justice de ses prieres. Adieu.



L E T T R E X I V.

A Maxime.

V O U S l'avez deviné : je commence à me lasser des causes que je plaide devant les Centumvirs. La peine passe le plaisir. La plûpart sont peu importantes. Rarement s'en présente-t-il une , qui par la qualité des personnes , ou par la grandeur du sujet , attire l'attention. D'ailleurs il s'y trouve un très-petit nombre de dignes concurrens. Le reste n'est qu'un amas de gens , dont l'audace fait tout le mérite , ou d'écoliers sans talens & sans nom. Ils ne viennent là que pour déclamer ; mais avec si peu de respect & de retenue , que selon moi notre ami Attilius a fort bien dit , que *les enfans commencent au Barreau par plaider devant les Centumvirs , comme au College par lire Homere* ; car dans l'un & dans l'autre , on commence par ce qu'il y a de plus difficile. Mais avant que je parusse dans le monde , les personnes déjà avancées en âge plaidoient ces sortes de causes , * & les

* Je hâzarde ici la correction d'un mot du texte , qui me paroît alteré. Je lis *Istas solebant*.

jeunes gens même les plus qualifiés n'étoient point admis à parler devant les Centumvirs, si quelque homme Consulaire ne les présentoit ; tant on avoit alors de vénération pour de si nobles exercices. Aujourd'hui toutes les barrières de la discrétion & de la pudeur rompues, laissent le champ ouvert à tout le monde. Ils n'attendent plus qu'on les présente, ils s'y jettent d'eux-mêmes. A leur suite marchent des auditeurs d'un semblable caractère, & que l'on achette à beaux deniers comptants. On fait sans honte son marché avec eux ; ils s'assemblent dans le Palais ; & on en fait une sale à manger, où l'Orateur regale & défraye ; on les voit à ce prix courir d'une cause à l'autre. De là on les a nommés en Grec assez plaisamment, *gens gagés pour applaudir* ; en Latin, *louangeurs pour un repas*. Cette indignité caractérisée dans les deux langues s'établit de plus en plus. Hier (j'en fus témoin) deux de mes domestiques à peine sortis de l'Enfance, & chargés du soin d'annoncer ceux qui m'abordent, allerent bon gré malgré pour une somme très-modique * entonner des loüanges. *dicere*, qui fait un sens parfait, au lieu de . . . *Ista* qui le gâte.

* Le texte dit trois deniers qui valent environ vingt-quatre sols de notre monnoye.

Tant il en coûte pour être excellent Orateur. A ce prix il n'y a point de chaises & de bancs que vous ne remplissiez, point de lieux où vous ne mettiez les auditeurs en presse, point d'applaudissemens que vous n'excitez, quand il plaît à celui qui regle ce beau concert, d'en faire le signal. Il faut bien un signal pour des gens qui n'entendent pas, & qui même n'écoutent point. Car la plûpart ne s'amuse pas à écouter, & ce sont ceux qui louent le plus haut. S'il vous arrive jamais de passer près du palais, & que vous soyez curieux de sçavoir comment parle chacun de nos Avocats; sans vous donner la peine d'entrer, & de prêter votre attention, il vous sera facile de le deviner. Voici une regle sûre. Celui qui reçoit plus d'applaudissemens, c'est celui qui en mérite le moins. *Largius Licinius* amena le premier cette mode. Mais il se contentoit de rassembler lui-même ses auditeurs. Je l'ai ouï dire à *Quintilien* mon maître. J'accompagnois, disoit-il, *Domitius Afer*, qui plaidoit devant les *Centumvirs* avec gravité & d'un ton fort lent; c'étoit sa maniere. Il entendit dans une chambre voisine un bruit extraordinaire. Surpris, il se tût. Le silence succéda, il reprend où il en est demeuré. Le bruit recommence, il s'arrête encore une fois. On se tait, il continue à parler, il

162 LES LETTRES DE PLINE ,
est encore interrompu. Enfin fatigué de ces clameurs , il demande qui est-ce donc qui plaide ? On lui répond que c'est Licinius. *Messieurs* , dit-il , *c'est fait de l'éloquence*. C'est aujourd'hui que cet art qui ne commençoit qu'à se perdre , lorsqu'Asper le croyoit déjà perdu , est entièrement éteint & anéanti. J'ai honte de vous dire avec quelles acclamations flatteuses sont reçûs les plus mauvais discours , & les plus mollement prononcés. En vérité il ne manque à cette sorte de symphonie , que des battemens de mains , ou plutôt que des cymbales & des tambours. Pour des hurlemens (un autre mot seroit trop doux) , nous en avons de reste ; & le Barreau retentit de ces acclamations , indignes du Théâtre même. Mon âge pourtant , & l'intérêt de mes amis , m'arrêtent encore. Je crains que l'on ne me soupçonne , de ne pas tant fuir ces infamies que le travail. Cependant je commence à me montrer au Bureau plus rarement qu'à l'ordinaire ; ce qui me conduit insensiblement à disparaître. Adieu.



LETTRE XV.

A Valerien.

LA terre que vous avez acquise depuis long - temps dans le pays des Marses vous plaît-elle toujours ? Comment vous trouvez - vous de cette acquisition nouvelle ? La possession ne lui a-t-elle rien fait perdre de ses charmes ? Il est rare qu'elle laisse aux choses toutes les graces que leur prétorie nos désirs. Pour moi, je n'ai pas trop à me louer des terres que j'ai héritées de ma mere : elles ne laissent pas de me faire plaisir , parce qu'elles viennent de ma mere ; & d'ailleurs , une longue habitude m'a endurci. C'est ordinairement où se terminent les plaintes qui reviennent trop souvent. A la fin , on a honte de se plaindre. Adieu.



L E T T R E X V I.

A Annien.

JE reconnois votre attention ordinaire à mes intérêts, quand vous me mandez que les Codiciles d'Acilien, qui m'a institué son héritier en partie, doivent être regardés comme nuls, parce que son testament ne les confirme pas. Je n'ignore pas ce point de droit, connu du Jurisconsulte le plus médiocre : mais je me suis fait une loi particulière ; c'est de ne trouver jamais aucun défaut dans la volonté des morts, quoiqu'en puissent dire les formalités. Les Codiciles dont il s'agit sont certainement écrits de la main d'Acilien. C'en est assez pour oublier avec lui, qu'ils doivent être confirmés par son testament, & pour les exécuter comme s'il en avoit fait la cérémonie ; sur-tout ici, où je ne vois rien à craindre de la chicane des délateurs. Car, je vous l'avouerai, j'hésiterois davantage, si j'avois lieu d'appréhender, qu'une confiscation ne détournât vers le Trésor public, des libéralités que je veux faire aux Légataires. Mais comme il est permis à un héri-

LIVRE SECOND. 165
tier de disposer à son gré des biens d'une
succession, je ne vois rien qui puisse tra-
verser l'exécution de ma loi particulière,
que les loix publiques ne désapprouvent
pas. Adieu.

L E T T R E X V I I .

A Gallus.

V O U S êtes surpris que je me plaise
tant à ma terre de Laurentin, ou si
vous voulez, de Laurens. Vous revien-
drez sans peine de votre étonnement,
quand vous connoîtrez ce charmant sé-
jour, les avantages de sa situation, l'éten-
due de nos rivages. Le Laurentin n'est
qu'à dix-sept mille de Rome : si bien qu'on
y peut aller après avoir achevé toutes ses
affaires, & sans rien prendre sur sa jour-
née. Deux grands chemins y menent, ce-
lui de Laurentin & celui d'Ostie. Si vous
prenez le premier, il faut le quitter à
quatorze mille : si vous prenez le second,
il faut le quitter à onze. Tous deux tom-
bent dans un autre, où les sables rendent
le voyage assez fâcheux & assez long pour
les voitures ; mais à cheval, il est plus
doux & plus court. La vue est de tous côz

tés fort diversifiée : tantôt la route se referme entre des bois , tantôt elle s'ouvre & s'étend dans de vastes prairies. Là , vous voyez des troupeaux de moutons , de bœufs , de chevaux , qui s'engraissent dans les pâturages & profitent du printemps , dès qu'il a chassé l'hyver de leurs montagnes. La maison est d'une grande commodité , & n'est pas d'un grand entretien : l'entrée est propre , sans être magnifique. On trouve d'abord une galerie de figure ronde , qui enferme une petite cour assez riante , & qui offre une agréable retraite contre le mauvais temps ; car elle vous met à l'abri , par des vitres qui la ferment de toutes parts , & beaucoup plus par un toit avancé qui la couvre. De cette galerie , vous passez dans une grande cour fort gaye ; & dans une assez belle salle à manger , qui s'avance sur la mer , dont les vagues viennent mourir au pied du mur , pour peu que le vent du midi souffle : tout est porte à deux battans , ou fenêtres , dans cette salle ; & les fenêtres y sont aussi hautes que les portes : ainsi , à droite , à gauche , en face , vous découvrez comme trois mers en une seule : A l'opposite , l'œil retrouve la grande cour , la galerie , la petite cour , encore une fois la galerie , & enfin l'entrée , d'où l'on voit des bois & des montagnes en éloi-

gnement. A la gauche de cette salle à manger, est une grande chambre moins avancée vers la mer ; & de-là on entre dans une plus petite qui a deux fenêtres, dont l'une reçoit les premiers rayons du soleil, l'autre en retient les derniers : celle-ci voit aussi la mer, dont la vûe est plus éloignée, & n'en est que plus douce : l'angle que l'avance de la salle à manger forme avec le mur de la chambre, semble fait pour recueillir, pour arrêter, pour réunir toute l'ardeur du soleil ; c'est l'azile de mes gens contre l'hyver ; c'est où ils font leurs exercices : là, on ne connoît d'autre vent, que ceux qui, par quelques nuages, troublent plus la sérénité du Ciel, que la douceur de l'air qu'on respire en ce lieu. Tout auprès, il y a une chambre ronde, & percée de manière que le soleil y donne à toutes les heures du jour : on a ménagé dans le mur une armoire en façon de Bibliothèque, où j'ai soin d'avoir de ces livres qu'on ne peut trop lire & relire. De-là, vous passez dans des chambres à coucher par un petit corridor, qui, pour être suspendu & n'avoir qu'un plancher d'ais, répand & distribue de tous côtés la chaleur qu'il reçoit. Le reste de cette aîle est occupé par des affranchis ou par des valets ; & cependant la plupart des appartemens en sont tenus si

proprement, qu'on y peut fort bien loger
 des maîtres. A l'autre aîle, est une cham-
 bre fort bien entendue ; ensuite une gran-
 de chambre, ou une petite salle à man-
 ger, que le soleil & la mer à l'envie sem-
 blent égayer : vous passez après cela dans
 une chambre accompagnée de son anti-
 chambre, aussi fraîche en été par son ex-
 haussement, que chaude en hyver, par les
 abris qui la mettent à couvert de tous les
 vents : à côté, on trouve une autre chambre
 avec son anti-chambre : de-là, on entre dans
 la salle des bains, où est un réservoir d'eau
 froide ; cette salle est grande & spatieuse : des
 deux murs opposés, sortent en rond deux
 baignoires si profondes & si larges, que
 l'on pourroit au besoin y nager à son ai-
 se ; auprès de-là est une étuve pour se par-
 fumer, & ensuite le fourneau nécessaire
 au service du bain. De plein-pié, vous
 trouvez encore deux salles, dont les meu-
 bles sont plus galans que magnifiques ; &
 un autre bain tempéré, d'où l'on voit la
 mer en se baignant. Assez près de-là, est
 un jeu de paume, percé de manière que
 le Soleil, dans la saison où il est le plus
 chaud, n'y entre que sur le déclin du jour,
 & lorsqu'il a perdu sa force. D'un côté,
 s'éleve une tour, au bas de laquelle sont
 deux cabinets, deux autres au-dessus, &
 une terrasse où l'on peut manger, & dont
 la

la vûe se promene au loin , & fort agréablement , tantôt sur la mer ou sur le rivage , tantôt sur les maisons de plaisance des environs : de l'autre côté est une autre tour , on y trouve une chambre percée au levant & au couchant : derriere est un gardemeuble fort spacieux ; & puis un grenier : au dessous de ce grenier , est une salle à manger , où le bruit de la mer agitée vient de si loin qu'on ne l'entend presque plus quand il y arrive : cette salle donne sur le jardin , & sur l'allée qui regne tout autour : cette allée est bordée des deux côtés de buis , ou de romarin au défaut de buis ; car dans les lieux où le bâtiment couvre le buis , il conserve toute sa verdure ; mais au grand air & en plein vent , l'eau de la mer le desseche , quoiqu'elle n'y rejaillisse que de fort loin. Entre l'allée & le jardin , est une espèce de palissade d'une vigne fort touffue , & dont le bois est si tendre , que l'on pourroit marcher dessus nuds pieds sans se blesser. Le jardin est plein de figuiers & de meuriers , à qui le terrain est aussi favorable , que contraire à tous les autres arbres. Une salle à manger près de-là jouit de cet aspect , qui n'est guères moins agréable que celui de la mer dont elle est plus éloignée : derriere cette salle , il y a deux appartemens , dont les fenêtrés regardent

170 *LES LETTRES DE PLINE* ,
l'entrée de la maison , & un potager fort fertile. De-là vous trouvez une galerie voutée , qu'à sa grandeur on pourroit prendre pour un ouvrage public. Elle a grand nombre de croisées sur la mer , & demi-croisées sur le jardin ; & quelques ouvertures en petit nombre dans le haut de la voute : Quand le temps est calme & serrein , on les ouvre toutes ; si le vent donne d'un côté , on ouvre les fenêtres de l'autre. Devant cette galerie , est un parterre parfumé de violettes. La réverbération du soleil que la galerie renvoye , échauffe le terrain , & en même temps le met à couvert du Nord : ainsi d'un côté , la chaleur se conserve ; & de l'autre , le frais. Enfin , cette galerie vous défend aussi du Sud ; de sorte que de différens côtés , elle vous offre un abri contre les vents différens. L'agrément que l'on trouve l'hyver en cet endroit , augmente en été. Avant midy , vous pouvez vous promener à l'ombre de la galerie dans le parterre ; après midy , dans les allées , ou dans les autres lieux du jardin , qui sont le plus à la portée de cette ombre. On la voit croître ou décroître , selon que les jours deviennent plus longs ou plus courts. La galerie elle-même n'a point de soleil , lorsqu'il est le plus ardent , c'est-à-dire quand il donne à plomb sur la voute. L'on

y trouve encore cette commodité, qu'elle est percée de manière que les fenêtres, lorsqu'on les veut ouvrir, laissent aux Zéphirs un passage assez libre, pour empêcher que l'air trop renfermé ne se corrompe. Au bout du parterre & de la galerie, est dans le jardin un appartement détaché, que j'appelle mes délices, je dis mes vraies délices : je l'ai moi-même bâti. Là, j'ai un salon, qui est une espèce de poëlle solaire, qui d'un côté regarde le parterre, de l'autre la mer, & de tous les deux reçoit le soleil : son entrée répond à une chambre voisine, & une de ses fenêtres donne sur la galerie : J'ai pratiqué du côté de la mer un enfoncement qui fait un effet fort agréable : on y peut placer un lit & deux chaises ; & par le moyen d'une cloison vitrée que l'on approche ou que l'on recule, ou de rideaux que l'on ouvre ou que l'on ferme, on joint cet enfoncement à la chambre ; ou, si l'on veut, on l'en sépare : les pieds du lit sont tournés vers la mer, le chevet vers les maisons. A côté, sont des forêts. Trois différentes fenêtres vous présentent ces trois différentes vûes, & tout à la fois les confondent. De-là, on entre dans une chambre à coucher, où la voix des valets, le bruit de la mer, le fracas des oranges, les éclairs, ni le jour même ne peu-

vent pénétrer, à moins que l'on n'ouvre les fenêtres. La raison de cette tranquillité si profonde, c'est qu'entre le mur de la chambre & celui du jardin, il y a une espace vuide qui rompt le bruit. A cette chambre tient une petite étuve, dont la fenêtre fort étroite retient ou dissipe la chaleur selon le besoin. Plus loin, on trouve une antichambre & une chambre, où le soleil entre au moment qu'il se leve, & où il donne encore après midy, mais de côté. Quand je suis retiré dans cet appartement, je m'imagine être à cent lieues de chez moi. Il me fait sur-tout un singulier plaisir dans le temps des Saturnales. J'y jouis du silence & du calme, pendant que tout le reste de la maison retentit de cris de joye, que la licence de ces fêtes excite parmi les Domestiques. Ainsi, mes études ne troublent point les plaisirs de mes gens; ni leurs plaisirs, mes études. Ce qui manque à tant de commodités, à tant d'agrémens, ce sont des eaux courantes: à leur défaut, nous avons des puits, ou plutôt des Fontaines; car ils sont très-peu profonds. Le terrain est admirable. En quelque endroit que vous fouilliez, vous avez de l'eau; mais de l'eau pure, claire, & fort douce, quoique près de la mer. Les forêts d'alentour vous donnent plus de bois que vous n'en vou-

lez. Ostie vous fournit abondamment toutes les autres choses nécessaires à la vie. Le village même peut suffire aux besoins d'un homme frugal. Il n'y a qu'une seule maison de campagne entre la mienne & le village : on y trouve jusqu'à trois bains publics. Imaginez - vous combien cela est commode , soit que vous arriviez lorsqu'on ne vous attend pas , soit que le peu de séjour que vous avez résolu de faire dans votre maison , ne vous donne pas le temps de préparer vos propres bains. Tout le rivage est bordé de maisons , les unes contigues , les autres séparées , qui , par leur beauté différente , forment le plus agréable aspect du monde , & semblent offrir plus d'une ville à vos yeux. Vous pouvez également jouir de cette vûe , soit que vous vous promeniez sur terre ou sur mer. La mer y est quelquefois tranquille , le plus souvent fort agitée. On y pêche beaucoup de poisson , mais ce n'est pas du plus délicat. On y prend pourtant des Soles excellentes , & des Cancres assez bons. La terre ne vous est pas moins libérale de ses biens. Sur-tout nous avons du lait en abondance au Laurentin ; car les troupeaux aiment à s'y retirer , quand la chaleur les chasse du paturage , & les oblige de chercher de l'ombrage ou de l'eau. N'ai - je pas raison de tant chérir

174 *LES LETTRES DE PLINE,*
cette retraite , d'en faire mes délices , d'y
demeurer si long-temps ? En vérité vous
aimez trop la ville , si vous n'avez envie
de passer avec moi quelques jours en un
lieu si agréable. Puissiez-vous y venir ,
pour ajoûter à tous les charmes de ma
maison , ceux qu'elle emprunteroit de
votre présence ! Adieu.

LETTR E XVIII.

A Mauricus.

QUELLE commission plus agréable
pouviez - vous me donner , que celle
de chercher un Précepteur pour vos ne-
veux ? Je vous suis redevable du plaisir de
revoir des lieux , où l'on a pris soin de
former ma jeunesse , & où il me semble
que je reprends en quelque sorte mes plus
belles années. Je recommence à m'af-
seoir , comme j'avois coutume de faire ,
entre les jeunes gens ; & je m'apperçois de
la considération que mon inclination pour
les Belles-lettres me donne auprès d'eux.
Le dernier jour j'arrivai , pendant qu'ils
disputoient ensemble dans une assemblée
nombreuse , & en présence de plusieurs
Sénateurs. J'entrai : ils se turent. Je ne

vous rapporterois pas ce détail , s'il ne leur faisoit plus d'honneur qu'à moi , & s'il ne vous promettoit une heureuse éducation pour vos neveux. Ce qui me reste , c'est d'entendre tous les Professeurs , & de vous mander mon sentiment. Je ferai si bien , autant qu'une Lettre le pourra permettre , que vous serez en état d'en juger , comme si vous les aviez entendus vous-même. Je vous dois ce soin ; je le dois à la mémoire de votre frere , & sur-tout dans une occasion de cette importance. Car que pouvez-vous avoir plus à cœur , que de rendre ses enfans (je dirois les vôtres , si ce n'est que vous aimez ceux-ci davantage) ; de rendre , dis - je , ses enfans dignes d'un tel pere & d'un tel oncle ? J'aurois de mon propre mouvement rempli ce devoir , quand même vous ne l'eussiez pas exigé. Je sçais que la préférence donnée à un Précepteur , ne manquera pas de me brouiller avec tous les autres. Mais pour l'intérêt de vos neveux , il n'est point d'inimitiés si fortes que je ne doive affronter , avec autant de courage qu'un pere le feroit pour ses propres enfans. Adieu.



LETTRE XIX.

A Cerealis.

VOUS me pressez de lire mon plaidoyé dans une assemblée d'amis : je ne m'y sens pas trop disposé ; mais vous le voulez , je le ferai. Je sçais que dans la lecture , les harangues perdent leur feu , leur force ; en un mot , qu'elles cessent presque d'être harangues. Rien ne les fait ordinairement tant valoir , rien ne les anime tant , que la présence des Juges , le concours des Avocats , l'attente du succès , la réputation des Acteurs , & l'inclination secrète qui divise les Auditeurs & les attache à différens partis. Le geste même de l'Orateur , sa démarche , sa prononciation ; enfin un air vif répandu dans toute sa personne , & qui exprime les mouvemens de son ame , tout frappe , tout impose. On s'en apperçoit dans ceux qui déclament assis. Quoiqu'ils conservent d'ailleurs tous les autres avantages , cette seule posture semble rendre leur action plus foible & plus languissante. Ceux qui lisent ont bien plus à perdre. Comme ils ne peuvent presque se servir , ni de l'œil , ni de

la main, si propres à soutenir le déclamateur ; il ne faut pas s'étonner que l'attention languisse , lorsqu'aucun agrément extérieur ne la pique , ne la réveille. Outre ces désavantages , j'avois celui de traiter un sujet rempli de subtilités & de chicanes. Il est naturel à l'Orateur de croire que le sujet qui lui a donné du dégoût & de la peine, en doit donner aussi à ses Auditeurs. Où en trouver d'assez équitables , pour préférer un discours grave & ferré , à un discours coulant & harmonieux ? C'est une discorde honteuse , mais très-réelle pourtant , que celle des Juges & des Auditeurs , qui demandent des choses toutes différentes. Un Auditeur raisonnable devroit se mettre à la place du Juge , & n'être touché que de ce qui le toucheroit lui-même s'il avoit à prononcer. Cependant malgré tant d'obstacles , la nouveauté pourra peut-être faire passer ma pièce. J'entends nouveauté par rapport à nous : car les Grecs avoient un genre d'éloquence , qui , bien qu'opposé à celui dont je vous parle , revient en quelque sorte au même. Quand ils réfutoient une Loi comme contraire à une plus ancienne , qui n'étoit point révoquée , ils déterminoient ordinairement le sens contesté , en comparant ces loix avec d'autres qui pouvoient y avoir du rapport. Moi au contraire ,

178 LES LETTRES DE PLINE,
ayant à défendre la disposition que je prétendois trouver dans la Loi du Péculat, je l'ai soutenue par d'autres Loix, qui l'expliquoient plus clairement. Le vulgaire aura peine à goûter un ouvrage de cette nature; mais il n'en doit avoir que plus de grace pour les sçavans. Si vous persistez toujours à vouloir que je lise ma pièce, je la lirai indistinctement devant toutes les personnes habiles. Mais encore une fois, examinez bien sérieusement si je dois m'engager à cette lecture; comparez, pesez tout ce que je viens de vous dire *; & n'écoutez pour vous déterminer, que la raison. Vous seul aurez besoin d'apologie. Je trouverai la mienne dans ma complaisance. Adieu.

LETTRE XX.

A Calvisius.

QUE me donnerez-vous? & je vous conterai une histoire, qui vaut son pesant d'or. Je vous en dirai même plus d'une; car la dernière m'en rappelle d'autres: il

* Le texte dit *novi* . . . je croirois qu'il faudroit substituer *movi*, pour dire, Raisons que je viens de toucher.

n'importe par où commencer. Veranie, veuve de Pison (celui qui fut adopté par Galba) étoit à l'extrémité. Regulus la vient voir. Quelle effronterie à un homme qui avoit toujours été l'ennemi déclaré du mari, & l'horreur de la femme ! Encore passe pour la visite : mais il prend la place la plus proche d'elle, ose s'asseoir près de son lit, lui demande le jour, l'heure de sa naissance. Elle lui dit l'un & l'autre. Aussi-tôt il compose son visage, fixe ses yeux, remue les lèvres, compte par ses doigts sans rien compter ; & tout ce vain mystère ne va qu'à tenir l'esprit de cette pauvre malade suspendu par une longue attente. *Vous êtes, dit-il, dans votre année climactérique ; mais vous guérirez. Pour plus grande certitude, je vais consulter un Sacrificateur, dont je me suis souvent fort bien trouvé.* Il part ; il fait un sacrifice, revient, jure que les entrailles des victimes sont d'accord avec ce qu'il a promis de la part des Astres. Cette femme crédule, comme on l'est d'ordinaire dans le péril, fait un codicile, & laisse un legs à Regulus. Peu après, le mal redouble ; & dans les derniers soupirs, elle s'écrie : *Le scélérat ! le perfide ! qui renchérit même sur le parjure, & affirme des impostures par les jours de son fils !* Ce crime est familier à Regulus. Il expose sans scrupule

180 *LES LETTRES DE PLINE ;*
à la colere des Dieux , qu'il trompe tous
les jours , la tête de son malheureux fils ,
& le donne pour garant d'un si grand nom-
bre de faux sermens. Velleius Blésus , ce
riche Consulaire , vouloit pendant sa der-
nière maladie changer quelque chose à son
testament. Regulus , qui se promettoit
quelque avantage de ce changement , par-
ce qu'il avoit pris des mesures pour s'insi-
nuer dans l'esprit du malade , s'adresse aux
Médecins , les prie , les conjure de pro-
longer à quelque prix que ce soit la vie de
son ami. Le testament est à peine scellé ,
que Regulus change de personnage & de
ton. *Eh ! Messieurs* , dit-il aux Médecins ,
combien de temps voulez-vous encore tour-
menter un malheureux ? Pourquoi envier
une douce mort à qui vous ne pouvez con-
server la vie ? Blésus meurt ; & comme
s'il eût tout entendu , il ne laisse rien à
Regulus. C'est bien assez de deux contes :
m'en demandez-vous un troisième , selon
la coutume des Ecoliers ? Il est tout prêt.
Aurelie , femme d'un rare mérite , se pare
de ses plus riches habits , sur le point de
signer son testament. Regulus invité à la
signature * , arrive ; & aussi-tôt , sans autre
detour , *Je vous prie* , lui dit-il , *de me*

* C'étoit une action de cérémonie chez les
Romains.

léguer ces habits. Aurelie de croire qu'il plaisante ; lui de la presser fort sérieusement : enfin il fait si bien , qu'il la contraint d'ouvrir son testament , & de lui faire un legs de l'habit qu'elle portoit. Il ne se contenta pas de la voir écrire, il voulut encore lire ce qu'elle avoit écrit. Il est vrai qu'Aurelie est réchappée ; mais ce n'est pas la faute de Regulus : il avoit bien compté qu'elle mourroit. Un homme de ce caractère ne laisse pas de recueillir des successions , & de recevoir des legs , comme s'il le méritoit. Cela doit-il surprendre dans une ville , où le crime & l'impudence sont en possession de disputer , ou même de ravir à l'honneur & à la vertu leurs récompenses ? Voyez Regulus. C'étoit un gueux : il est devenu si riche , à force de lâchetés & de crimes , qu'il m'a dit : *Je sacrifiois un jour aux Dieux , pour sçavoir si je parviendrois jamais à jouir de soixante millions de sesterces * ; doubles entrailles trouvées dans la victime m'en promirent six vingt millions. *** Il les aura , n'en doutez point , s'il continue à dicter ainsi des testamens ; espèce de fausseté , de

* Environ six millions de notre monnoye.

** Environ douze millions de notre monnoye.

182 *LES LETTRES DE PLINE*,
toutes les faussetés, à mon avis, la plus
punissable. Adieu.





LES
LETTRES
 DE
 PLINE LE JEUNE.

LIVRE TROISIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

A Calvisius.

JE ne crois pas avoir jamais mieux passé le tems , que j'ai fait dernièrement auprès de Spurinna. J'en suis si charmé , que si j'ai à vieillir , je ne sçache

personne à qui je voulusse davantage ressembler dans ma vieillesse. Rien n'est mieux entendu que son genre de vie. Le cours réglé des astres ne me fait pas plus de plaisir que l'arrangement dans la vie des hommes, & sur-tout dans celle des vieillards. Comme il y a une espèce d'agitation, & je ne sçais quel désordre, qui ne sied pas mal aux jeunes gens; rien aussi ne convient mieux, que l'ordre & la tranquillité, aux gens avancés en âge. Pour eux, l'ambition est honteuse, & le travail hors de saison. Spurrinna suit religieusement cette regle. Il renferme même comme dans un cercle les petits devoirs qu'il s'impose; petits, si la régularité qui les rappelle chaque jour, ne leur donnoit du prix. Le matin, il se recueille quelque temps dans son lit; à huit heures, il s'habille, il fait une lieue à pied; & pendant cette promenade, il n'exerce pas moins son esprit que son corps. S'il est en compagnie, on s'entretient des meilleures choses; s'il est seul, on lit: on lit même quand il y a compagnie, & qu'elle aime la lecture. Ensuite il se repose, & reprend un livre, ou une conversation qui vaut mieux qu'un livre. Peu après, il monte dans une chaise avec sa femme, qui est d'un rare mérite, ou avec quelqu'un de ses amis, comme par exemple,

ces derniers jours avec moi. Quels charmes ne trouve-t-on point, lorsqu'un si grand homme épanche son cœur ? Quelle profonde connoissance de l'antiquité ! Vous ne pouvez vous imaginer combien d'actions héroïques vous repassent sous les yeux ; combien de Héros vous entretiennent ; combien de sages maximes il débite , sans effaroucher , par des airs dogmatiques , que sa modestie a grand soin d'éviter. Quand on a fait plus de deux lieues , il met pied à terre , & marche environ un quart de lieue. Après cela , il prend quelque repos , on retourne travailler dans son cabinet ; car il fait très-bien des Vers Lyriques , en Grec & en Latin. Ses Poësies ont une douceur , une grace , une gayeté qui surprennent ; & la probité de l'auteur en rehausse le prix. Dès qu'un esclave annonce l'heure du bain (c'est ordinairement à deux heures en hyver , à trois en été) , il se dèshabille & se promene au soleil , s'il ne fait point de vent. De-là , il va jouer à la paume , longtemps & violemment ; car il oppose encore ce genre d'exercice à la pesanteur de la vieillesse. Après le bain , il se met dans son lit , & diffère un peu le repas. Il s'amuse par une lecture divertissante. Pendant ce temps-là , ses amis ont selon leur goût la liberté de se divertir , ou aux mê-

186 *LES LETTRES DE PLINE*,
mes choses, ou à des choses différentes.
On sert avec autant de propreté que de
frugalité, dans de la vaisselle d'argent
propre & antique. Il a même un buffet
d'airain de Corinthe, qui le réjouit sans
l'attacher. Souvent le repas est entremêlé
de Comédie, pour ajouter à la bonne
chère les assaisonnemens de l'étude. La
nuit, même en été, le trouve encore à
table; & personne ne s'apperçoit d'y avoir
trop demeuré, tant le repas se passe agréa-
blement. Par - là, il s'est conservé à
soixante & dix-sept ans passés, la vûe &
l'ouïe saines & entières, le corps dans
toute sa force, & sans avoir rien de la
vieillesse, que la seule prudence. J'am-
bitieuse cette vie, je la goute déjà par
avance, bien résolu de l'embrasser, dès
que l'âge m'aura permis de sonner la re-
traite. Cependant mille travaux m'accab-
lent; mais l'exemple de Spurrinna me
guide tout-à-la-fois & me soutient. Tant
que la bienséance l'a voulu, il a rempli
tous les devoirs publics. Il a passé par les
charges, il a gouverné les Provinces, &
il a mérité par les fatigues qu'il a soute-
nues, le repos dont il jouit. Je me pro-
pose donc, & la même course & le même
but. C'est la parole que je vous donne au-
jourd'hui. Si vous voyez que jamais je
m'emporte plus loin, citez-moi devant

LIVRE TROISIÈME. 187
les Juges, en vertu de cette Lettre; &
faites-moi condamner au repos, quand je
n'aurai plus à craindre le reproche d'oisi-
veté. Adieu.

LETTRE II.

A Maxime.

JE crois être en droit de vous deman-
der, pour mes amis, ce que je vous of-
frirois pour les vôtres, si j'étois à votre
place. Arianus Maturius, tient le premier
rang parmi les Altinates. Quand je parle
de rangs, je ne les règle pas sur les biens
de la fortune, dont il est comblé; mais
sur la pureté des mœurs, sur la justice,
sur l'intégrité, sur la prudence. Ses con-
seils dirigent mes affaires, & son goût
mes études. Il a toute la droiture, toute
la sincérité, toute l'intelligence qui se
peut désirer. Il m'aime (je ne puis dire
rien de plus) autant que vous m'aimez
vous-même. Comme il ne connoît point
l'ambition, il s'est tenu dans l'ordre des
Chevaliers, quoiqu'aisément il eût pû
monter aux plus grandes dignités. Je vou-
drois pourtant lui donner un plus grand
relief. J'ai une forte passion de l'élever à

188 *LES LETTRES DE PLINÉ,*
quelque grade sans qu'il y pense, sans qu'il le sçache, & peut-être même sans qu'il y consente; mais j'en veux un qui lui fasse beaucoup d'honneur & peu d'embarras. C'est une faveur que je vous demande pour lui, à la première occasion qui s'en présentera. Lui & moi en aurons une parfaite reconnoissance. Car quoiqu'il ne souhaite point ces sortes de graces, il les reçoit, comme s'il les avoit fort souhaités. Adieu.

LETRE III.

A Corellia.

JE ne pourrois pas dire si j'ai eû ou plus de tendresse, ou plus de vénération pour votre pere, homme d'un mérite & d'une probité rare. Ce que je sens, c'est que par rapport à sa mémoire, & par rapport à vous-même, je vous chéris uniquement. Jugez de-là, si je puis manquer de contribuer, non-seulement par des vœux, mais par tous mes efforts, à faire que votre fils ressemble à son ayeul. J'aime mieux qu'il se forme sur le maternel: quoique d'ailleurs je n'ignore pas que l'ayeul paternel s'étoit acquis beaucoup

de considération ; & que votre mari & son frere se sont fait un grand nom. Le secret pour mettre votre fils en état de marcher dignement sur leurs traces , c'est de lui donner un bon guide , qui sçache lui montrer les routes de la science & de l'honneur ; mais il importe de bien choisir ce guide. Jusqu'ici l'enfance de votre fils , l'a tenu auprès de vous & sous la conduite de ses précepteurs. Là , rien de ce qu'il a appris n'a pû donner d'atteintes à son innocence ; ou n'a pû lui en donner que de légères. Aujourd'hui , qu'il faut l'envoyer aux Ecoles publiques , on doit prendre un Professeur en éloquence qui soit distingué par sa régularité , & surtout par sa modestie & par sa vertu. Car entre les autres avantages que cet enfant a reçu de la nature & de la fortune , il est d'une beauté singulière ; & c'est ce qui engage encore plus dans un âge si tendre , à ne lui pas donner un Précepteur seulement , mais un gouverneur en quelque sorte & un défenseur. Je ne vois personne plus propre à cet emploi que Julius Genitor. Je l'aime ; & l'amitié que je lui porte ne séduit point mon jugement , à qui elle doit sa naissance. C'est un homme grave & irréprochable : peut-être un peu trop sévère & trop dur , si l'on s'en rapporte à la licence de ces derniers temps.

Comme tout le monde le peut entendre , & que l'éloquence se manifeste d'elle-même , vous pouvez vous informer à tout le monde de son éloquence. Il n'en est pas de même des qualités de l'ame : elle a des abîmes , où il n'est presque pas possible de pénétrer ; & de ce côté-là , je vous suis caution de Genitor. Votre fils ne lui entendra rien dire , dont il ne puisse faire son profit ; il n'apprendra rien de lui , qu'il eût été plus à propos d'ignorer. Il n'aura pas moins de soin que vous & moi , de lui remettre sans cesse devant les yeux les portraits de ses Ancêtres , & de lui faire sentir tout le poids du fardeau que leurs grands noms lui imposent. N'hésitez donc pas à le mettre entre les mains d'un Précepteur , qui le formera d'abord aux bonnes mœurs , & ensuite à l'éloquence , où l'on ne fait jamais de grands progrès , sans les bonnes mœurs. Adieu.

LETTRE IV.

A Macrinus.

QUOIQUE ceux de mes amis qui se sont trouvés ici , & le Public même , semblent avoir approuvé ma conduite , dans la

conjoncture dont je vais vous parler ; je serai pourtant fort aise de sçavoir encore ce que vous en pensez. Comme j'eusse souhaité de regler par votre avis les démarches que j'avois à faire , je ne désire pas avec moins de passion , d'apprendre votre jugement , sur les démarches que j'ai faites. J'étois allé en Toscane , après avoir obtenu mon congé , sans lequel ma charge d'Intendant des Finances ne me permettoit pas de quitter Rome. Je me dispoisois à faire commencer dans cette Province quelque ouvrage public à mes dépens , lorsque des Députés d'Andalousie vinrent supplier le Sénat de vouloir bien m'ordonner d'être leur Avocat dans l'accusation qu'ils venoient tenter contre Cecilius Classicus , leur dernier Gouverneur. Mes Collegues, par un excès de bonté & d'amitié pour moi , représenterent les engagements de nos charges , & n'oublierent rien pour me faire dispenser. Sur leurs remontrances le Sénat fit un décret , qui m'est infiniment honorable , *que l'on me donneroit pour Avocat à ces peuples , s'ils pouvoient m'obtenir de moi-même.* Après mon retour , les députés , de nouveau introduits dans le Sénat , lui réitérerent en ma présence leurs supplications ; & me conjurerent par cette générosité dont ils avoient ressenti les effets contre Bébius Massa , de ne

pas leur refuser la protection qu'ils avoient droit d'attendre de moi comme mes anciens Clients. Aussi-tôt cette espèce d'applaudissement , qui précède ordinairement les décrets, s'excite dans le Sénat. Alors je me leve. *Messieurs* (dis-je) , je cesse de croire que mes excuses fussent justes. Le motif & la simplicité de cette réponse , la firent bien recevoir. Ce qui m'y détermina , ce ne fut pas seulement l'intention visible du Sénat (ce qui pourtant est la plus forte de toutes les considérations) ; mais encore plusieurs autres raisons , qui , quoique moins importantes , n'étoient pas à négliger. * Quand je repassois dans mon esprit la générosité qui avoit porté nos Ancêtres à poursuivre volontairement la réparation des injures particulières faites à ceux avec qui ils vivoient dans cette liaison que nous appelons d'hospitalité , j'avois honte de manquer aux droits d'une alliance publique. D'ailleurs , lors que je pensois à quels périls m'avoit exposé la défense des peuples d'Andalousie , dans la cause que je plaidai pour eux ; je ne pouvois me résoudre à perdre , par le refus d'un second service , le mérite du premier , qui m'avoit tant

* J'ai préféré la leçon qui dit . . . *Sed tamen numeri* . . . comme la plus convenable , au lieu de . . . *innumeri*.

couté.

coûté. Car enfin telle est la disposition du cœur humain. Vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez soin de les soutenir par de seconds. Obligez cent fois, refusez une; on ne se souviendra que du refus. La mort de Clasticus m'invitoit encore à me charger de cette cause, & en éloignoit ce qui la rendoit plus désagréable, le danger où l'on expose un Sénateur. Je trouvois donc que cette accusation m'assuroit autant de reconnoissance, que si Clasticus eût vécu, & ne me laissoit nul ressentiment à craindre. Enfin je comptois qu'après avoir plaidé deux fois pour cette Province, il me seroit plus aisé de m'excuser, si elle me vouloit charger dans la suite une troisième fois, contre quelqu'un qu'il ne me convînt pas d'accuser; car tout devoir a ses bornes. Notre complaisance, dans une occasion, prépare une excuse à la liberté de nos refus dans une autre. Je vous ai informé des plus secrets motifs de ma conduite; c'est à vous d'en juger. Si vous la condamnez, votre sincérité ne me fera guères moins de plaisir, que votre approbation si vous me la donnez. Adieu.

LETTRE V.

A Marcus.

VOUS me faites un grand plaisir, de lire avec tant de passion les ouvrages de mon oncle, & de vouloir les connoître tous & les avoir tous. Je ne me contenterai pas de vous les indiquer : je vous marquerai encore dans quel ordre ils ont été faits. C'est une connoissance, qui n'est pas sans agrémens pour les gens de Lettres. Lorsqu'il commandoit une brigade de Cavalerie, il a composé un livre de l'art de lancer le javelot à cheval ; & dans ce livre l'esprit & l'exactitude se font également remarquer. Deux autres, de la vie de Pomponius Secundus. Il en avoit été singulièrement aimé, & il crut devoir cette marque de reconnoissance à la mémoire de son ami. Il nous en a laissé vingt autres des guerres d'Allemagne, où il a renfermé toutes celles que nous avons eu avec les peuples de ce pays. Un songe lui fit entreprendre cet ouvrage. Lors qu'il servoit dans cette Province, il crut voir en songe Drusus Neron, qui, après avoir fait de grandes conquêtes, y étoit mort.

Ce Prince le conjuroit de ne le pas laisser enseveli dans l'oubli. Nous avons encore de lui trois Livres intitulés, *l'Homme de Lettres*, que leur grosseur obligea mon oncle de partager en six volumes. Il prend l'Orateur au berceau, & ne le quitte point, qu'il ne l'ait conduit à la plus haute perfection. Huit livres, sur les façons de parler douteuses. Il fit cet ouvrage pendant les dernières années de l'Empire de Neron, où la tyrannie rendoit dangereux tout genre d'étude plus libre & plus élevé. Trente & un, pour servir de suite à l'histoire qu'Aufidius Bassus a écrite. Trente-sept, de l'histoire naturelle. Cet ouvrage est d'une étendue, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. Vous êtes surpris, comme un homme, dont le temps étoit si rempli, a pû écrire tant de volumes, & y traiter tant de différens sujets, la plupart si épineux & si difficiles. Vous serez bien plus étonné, quand vous sçauvez qu'il a plaidé pendant quelque temps, & qu'il n'avoit que cinquante-six ans quand il est mort. On sçait qu'il en a passé la moitié dans les embarras que les plus importans emplois, & la bienveillance des Princes lui ont attiré. Mais c'étoit une pénétration, une application, une vigilance incroyable. Il commençoit ses veilles aux fêtes

196 *LES LETTRES DE PLINE* ,
de * Vulcain , non pas pour chercher dans
le Ciel des présages , mais pour étudier.
Il se mettoit à l'étude en été dès que la
nuit étoit tout-à-fait venue ; en hyver , à
une heure du matin , au plutard à deux ,
souvent à minuit. Il n'étoit pas possible
de moins donner au sommeil , qui quel-
quefois le prenoit & le quittoit sur les li-
vres. Avant le jour , il se rendoit chez
l'Empereur Vespasien , qui faisoit aussi un
bon usage des nuits. De-là , il alloit s'ac-
quitter de ce qui lui avoit été ordonné.
Ses affaires faites , il retournoit chez lui ;
& ce qui lui restoit de temps , c'étoit en-
core pour l'étude. Après le dîner (tou-
jours très-simple & très-léger , suivant la
coutume de nos peres) s'il se trouvoit
quelques momens de loisir , en été , il se
couchoit au soleil. On lui lisoit quelque
livre , il en faisoit ses remarques & ses ex-
traits ; car jamais il n'a rien lû sans ex-
traire. Aussi avoit - il coutume de dire ,
qu'il n'y a si mauvais livres , où l'on ne
puisse apprendre quelque chose. Après
s'être retiré du soleil , il se mettoit le plus
souvent dans le bain d'eau froide. Il man-
geoit un morceau , & dormoit très-peu
de temps. Ensuite , & comme si un nou-
veau jour eût recommencé , il reprenoit

* Elles se célébroient ordinairement au mois
d'Acût.

l'étude jusqu'au temps de souper. Pendant qu'il soupoit , nouvelle lecture , nouveaux extraits, mais en courant. Je me souviens , qu'un jour le Lecteur ayant mal prononcé quelques mots , un de ceux qui étoient à table l'obligea de recommencer. *Quoi ! ne l'avez-vous pas entendu* (dit mon oncle) *Pardonnez-moi* (reprit son ami). *Et pourquoi donc* (reprit - il) *le faire répéter ? Votre interruption nous coute plus de dix lignes. Voyez si ce n'étoit pas être bon ménager du temps. L'été , il sortoit de table avant que le jour nous eût quitté ; en hyver , entre sept & huit : & tout cela , il le faisoit au milieu du tumulte de Rome , malgré toutes les occupations que l'on y trouve ; & le faisoit comme si quelque Loi l'y eût forcé. A la campagne , le seul temps du bain étoit exempt d'étude : je veux dire le temps qu'il étoit dans l'eau ; car pendant qu'il en sortoit , & qu'il se faisoit essuyer , il ne manquoit point ou de lire ou de dicter. Dans ses voyages , c'étoit sa seule application. Comme si alors il eût été plus dégagé de tous les autres soins , il avoit toujours à ses côtés son livre , ses tablettes & son copiste. Il lui faisoit prendre ses gants en hyver , afin que la rigueur même de la saison ne pût dérober un moment à l'étude. C'étoit par cette raison ,*

198 *LES LETTRES DE PLINE,*
qu'à Rome il n'alloit jamais qu'en chaise. Je me souviens qu'un jour il me reprit de m'être promené. *Vous pouviez (dit-il) mettre ces heures à profit.* Car il comptoit pour perdu, tout le temps que l'on n'employoit pas aux sciences. C'est par cette prodigieuse assiduité, qu'il a sçu achever tant de volumes, & qu'il m'a laissé cent soixante tomes remplis de ses remarques, écrites sur la page & sur le revers en très-petits caracteres ; ce qui les multiplie beaucoup. Il me contoit, qu'il n'avoit tenu qu'à lui, pendant qu'il étoit Procureur de Cesar en Espagne, de les vendre à Larcius Licinius, quatre cent mille sesterces * ; & alors ces mémoires n'étoient pas tout-à-fait en si grand nombre. Quand vous songez à cette immense lecture, à ces ouvrages infinis qu'il a composés ; ne croiriez-vous pas, qu'il n'a jamais été ni dans les charges, ni dans la faveur des Princes ? Mais quand on vous dit tout le temps qu'il a ménagé pour les Belles-lettres ; ne commencez-vous pas à croire, qu'il n'a pas encore assez lû & assez écrit ? Car d'un côté, quels obstacles les Charges & la Cour ne forment-elles point aux études ? & de l'autre, que ne peut point une si constante application ? C'est donc

* Environ quarante mille livres de notre monnoye.

avec raison que je me moque de ceux qui m'appellent studieux , moi qui, en comparaison de lui , suis un franc fainéant. Cependant je donne à l'étude tout ce que les devoirs & publics & particuliers me laissent de temps. Eh ! qui , parmi ceux-même qui consacrent toute leur vie aux Belles - lettres , pourra soutenir cette comparaison ; & ne pas rougir , comme si le sommeil & la mollesse partageoient les jours ? Je m'apperçois , que mon sujet m'a emporté plus loin que je ne m'étois proposé. Je voulois seulement vous apprendre , ce que vous désiriez savoir , quels ouvrages mon oncle a composés. Je m'assure pourtant , que ce que je vous ai mandé ne vous fera guères moins de plaisir , que leur lecture. Non-seulement cela peut piquer encore davantage votre curiosité : mais vous piquer vous-même , d'une noble envie de faire quelque chose de semblable. Adieu.

LETTRE VI.

A Severe.

C E s jours passés , j'ai acheté des deniers d'une succession qui m'est échûe ,

200 *LES LETTRES DE PAINE*,
une figure d'airain de Corinthe, petite à
la vérité, mais belle & bien travaillée,
au moins suivant mes lumières, qui ne
vont pas loin en aucune chose, moins
encore dans celle-ci. Je crois pourtant en
avoir assez, pour juger de l'excellence de
cette statue. Comme elle est nue, elle ne
cache point ses défauts, & nous étale tou-
tes ses beautés. C'est un vieillard debout.
Les os, les muscles, les nerfs, les veines,
les rides même vous paroissent comme
dans un homme vivant. Ses cheveux sont
clairs & plats; son front large, le visage
étroit, le cou maigre; les bras abbatus,
les mammelles pendantes, le ventre en-
foncé; le dos exprime parfaitement la
vieillesse; & la couleur de l'airain ne per-
met pas de douter, que la figure ne soit
fort ancienne. Enfin, tout y est assez
achevé, pour arrêter les yeux des maîtres,
& pour charmer ceux des ignorans. C'est ce
qui m'a engagé à l'acheter, tout médiocre
connoisseur que je suis: Non dans le dessein
d'en parer ma maison; car je ne me suis
point encore avisé de lui donner de ces sor-
tes d'embellissemens: mais pour orner
quelque lieu remarquable dans notre Pa-
trie, comme le temple de Jupiter. Le
présent me paroît digne d'un temple, di-
gne d'une Divinité. Faites donc faire à
ma Statue un pied-d'estal, de tel marbre

qu'il vous plaira , & prenez sur vous ce soin avec la même vivacité que vous montrez dans les moindres choses dont je vous charge. On y lira mon nom & mes qualités , si vous croyez que mes qualités y doivent aussi avoir place. Moi , j'aurai soin de vous envoyer mon vieillard , par la première commodité qui se présentera ; ou (ce que vous aimerez beaucoup mieux) je vous le porterai moi-même. Car je me propose , pour peu que les devoirs de ma charge me le permettent , de faire une course jusques chez vous. Je vois déjà la joye se répandre sur votre visage à cette nouvelle ; mais vous allez vous refro- gner. Je n'y serai que très-peu de jours. Les mêmes raisons qui retardent mon départ aujourd'hui , me défendent une longue absence. Adieu.

LETTRE VII.

A Caninius.

LE bruit vient de se répandre ici , que Silius Italicus a fini ses jours , par une abstinence volontaire dans sa terre près de Naples. Un abcès incurable qui lui étoit survenu , l'a dégouté de la vie ,

& l'a fait courir à la mort avec une confiance inébranlable. Jamais la moindre disgrâce ne troubla son bonheur, si ce n'est peut-être la perte de son second fils; mais l'aîné, qui valoit beaucoup mieux, & qu'il a laissé Consulaire & plein de santé, l'en a bien dédommagé. Sa réputation avoit reçu quelque atteinte, du temps de Neron. Il fut soupçonné de s'être rendu volontairement délateur; mais il avoit usé sagement & en honnête homme de la faveur de Vitellius. Il acquit beaucoup de gloire dans le gouvernement d'Asie; & par une honorable retraite, il avoit effacé la tache de ses premières intrigues. Il a sçû tenir son rang parmi les plus grands de Rome, sans se faire valoir, & sans se faire envier. On le visitoit, on le respectoit; & quoiqu'il gardât souvent le lit, & toujours la chambre, où sa fortune ne pouvoit attirer personne; la bonne compagnie ne le quittoit point. Quand il ne composoit pas, il passoit les jours dans de sçavantes conversations. Il faisoit des vers où il y avoit plus d'art que de génie; & il les lisoit quelquefois, pour sonder le goût du Public. Enfin il prit conseil de sa vieillesse, & sortit de Rome pour se retirer dans la Pouille, d'où rien n'a pû depuis l'arracher, non pas même l'avènement du nouveau Prince à l'Em-

pire. Que cette liberté fait d'honneur à Trajan , qui l'a bien voulu donner ; & à Silius , qui l'a osé prendre ! Tout ce qui paroïsoit beau le tentoit ; jusques-là que son empressement pour l'avoir lui attiroit des reproches. Il achetoit en un même pays plusieurs maisons ; & la passion qu'il prenoit pour la dernière , le dégoutoit des autres. Il se plaisoit à rassembler dans chacune grand nombre de livres , de statues , de portraits , qu'il n'aimoit pas seulement , mais dont il étoit enchanté. Le portrait de Virgile l'emportoit sur tous les autres. Il fêtoit la naissance de ce Poëte , avec beaucoup plus de solemnité , que la sienne propre ; principalement à Naples , où il n'approchoit de son tombeau , qu'avec le même respect , qu'il eût approché d'un temple. Il a vécu dans cette tranquillité soixante & quinze ans , avec un corps délicat , plutôt qu'infirme. Comme il fut le dernier Consul que fit Neron , il mourut aussi le dernier de tous ceux que ce Prince avoit honorés de cette dignité. Il paroît même remarquable , que cet homme , qui se trouva Consul quand Neron fut tué , ait survécu à tous les autres qui avoient été élevés au Consulat par cet Empereur. Je ne puis y penser , sans être vivement touché de la misere humaine. Car que peut-on imaginer

204 LES LETTRES DE PLINE ,
de si court & de si borné , qui ne le foit
moins , que la vie même la plus longue ?
Ne vous semble-t-il pas qu'il n'y ait qu'un
jour que Neron regnoit ? Cependant , de
tous ceux qui ont exercé le Consulat sous
lui , il n'en reste pas un seul. Mais pour-
quoi s'en étonner ? Lucius Pison , le pere
de celui que Valerius Festus assassina si
cruellement en Afrique , avoit coutume
de nous dire , qu'il ne voyoit plus aucun
de ceux dont il avoit pris l'avis dans le Sé-
nat étant Consul. Les jours comptés à
cette multitude infinie d'hommes répan-
dus sur la terre , sont en si petit nombre ,
que je n'excuse pas seulement , mais que
je loue même les larmes de ce Prince dont
parle l'histoire. Vous sçavez ce que l'on
dit de Xercès. Après avoir attentivement
regardé cette prodigieuse armée qu'il
commandoit , il ne pût s'empêcher de
pleurer le sort de tant de milliers d'hom-
mes , qui devoit si-tôt finir. Combien cette
réflexion doit-elle être puissante , pour
nous engager à faire un bon usage de ce
peu de momens , qui nous échapent si vi-
te ! Si nous ne pouvons les employer à
des actions d'éclat , que la fortune ne
laisse pas toujours à notre portée , don-
nons-les au moins entièrement à l'étude.
S'il n'est pas en notre pouvoir de vivre
long-temps , laissons au moins des ou-

LIVRE TROISIÈME. 205
vrages , qui ne permettent pas d'oublier
jamais que nous avons vécu. Je sçais bien
que vous n'avez pas besoin d'être excité :
mon amitié pourtant m'avertit de vous
animer dans votre course , comme vous
m'animez vous - même dans la mienne.
O la noble ardeur , que celle de deux
amis , qui , par de mutuelles exhortations ,
allument de plus en plus en eux l'amour
de l'immortalité ! Adieu.

L E T T R E V I I I .

*A Tranquille.**

VOTRE air de cérémonie avec moi
ne se dément point , quand vous me priez
avec tant de circonspection , de vouloir
bien faire passer à Césennius Silvanus votre
proche parent , la charge de Colonel que
j'ai obtenue pour vous de Neratius Mar-
cellus. Je n'aurai pas moins de plaisir , à
vous mettre en état de donner à quelqu'un
cette place , qu'à vous la voir remplir
vous - même. Je ne crois point qu'il soit
raisonnable d'envier à ceux que l'on veut
élever aux honneurs , le titre de bienfaic-
teur , qui seul vaut mieux que tous les

* C'est Suetone l'Historien.

206 LES LETTRES DE PLINE ,
honneurs ensemble. Je sçai même qu'il
est aussi glorieux de répandre les graces,
que de les mériter. Vous aurez à la fois
cette double gloire , si vous honorez un
autre , d'une dignité où votre mérite vous
avoit appelé. Ne croyez pas que je m'ou-
blie dans cette occasion : je sens que la
considération qu'on a pour moi, va croî-
tre infiniment dans le monde. On y con-
noitra , que mes amis peuvent non-seule-
ment exercer la charge de Colonel ; mais
même la donner. Je vous obéis donc avec
plaisir dans une chose si juste. Heureuse-
ment votre nom n'a point encore été por-
té sur le rolle public. Ainsi nous avons la
liberté de mettre à la place celui de Silva-
nus. Puisse-t-il être aussi sensible à cette
grace qu'il reçoit de vous , que vous l'ê-
tes à ce petit service que je vous rends !
Adieu.

LETTRE I X.

A Minutianus.

JE puis enfin vous faire ici le détail de
tous les travaux que m'a coûté la cause
que j'ai plaidée pour la Province d'Anda-

lousie*. Cette cause a duré plusieurs audiences, avec des succès fort différens. Vous demandez d'où peut venir cette différence? De la même raison qui a obligé de partager la cause en plusieurs audiences. *Classicus*, ame basse, & qui alloit au crime à découvert, avoit gouverné cette Province avec autant de cruauté que d'avarice, la même année, que sous *Marius Priscus*, l'Afrique éprouvoit semblable sort. *Priscus* étoit originaire d'Andalousie, & *Classicus* d'Afrique. De-là ce bon mot des Andalouziens (car il échape quelquefois de bons mots à la douleur): *L'Afrique nous rend ce que nous lui avons prêté*. Il y eut pourtant cette différence entre ces deux hommes, qu'une seule ville poursuivit criminellement *Priscus*, & que plusieurs particuliers se rendirent ses parties; au lieu que toute l'Andalousie en corps fondit sur *Classicus*. Il prévint les suites de ce procès, par une mort qu'il dût, ou à sa bonne fortune, ou à son courage. Car la mort de cet infâme ne laisse pas d'être équivoque. Si d'un côté il paroît fort vrai-semblable, qu'en perdant l'espérance de se justifier, il ait voulu perdre la vie; il n'est pas concevable de l'autre, qu'un scélérat, qui n'a pas eu

* Le texte dit la Bétique, partie de l'Andalousie.

208 *LES LETTRES DE PLINE,*
honte de commettre les actions les plus
condamnables, ait eu le cœur d'affronter
la mort, pour se dérober à la honte de la
condamnation. L'Andalousie cependant
demandoit, que tout mort qu'il étoit,
son procès fût instruit. Les Loix le vou-
loient ainsi. L'usage sembloit s'y opposer.
Enfin, après une longue interruption, les
Loix ont dans cette occasion repris leur
premiere force. Les peuples de cette Pro-
vince alloient encore plus loin. Ils pré-
tendoient que *Classicus* n'étoit pas le seul
coupable. Ils accusoient nommément les
Ministres, les complices de ses crimes,
& demandoient justice contre eux. Je
parlois pour l'Andalousie; & j'étois se-
condé par *Luceius Albius*. C'est un hom-
me qui n'étale pas moins de richesses que
de fleurs dans ses discours, & pour qui
cette société de ministere a redoublé mon
ancienne amitié pour lui. Il semble que
les rivaux de gloire, sur-tout parmi les
gens de lettres soient fort disposés à la
discorde. Nous n'avons pas eu pourtant
la moindre dispute. Chacun, sans écouter
l'amour-propre, marchoit d'un pas égal
où l'appelloit le bien de la cause. Son
étendue, & l'utilité de nos liens, nous
firent dès le commencement reconnoître
qu'il ne falloit pas que chacun de nous
renfermât tant d'actions différentes dans

un seul discours. Nous craignons que le jour, que la voix, que les forces ne nous manquaissent, si nous rassemblions comme en un seul corps d'accusation, tant de crimes & tant de criminels. Tous ces noms, tous ces faits différens pouvoient d'ailleurs, non-seulement épuiser l'attention des Juges, mais même confondre leurs idées. Nous appréhendions encore, que le crédit particulier de chacun des accusés, si on les réunissoit dans un même jugement, ne devînt commun à tous par ce mélange. Enfin nous voulions éviter, que dans la confusion, le plus puissant ne se sauvât aux dépens du plus foible; & qu'un indigne sacrifice ne dérobat à la justice les plus nobles victimes. Car jamais la faveur & la brigue n'agissent plus sûrement, que lorsqu'elles peuvent se couvrir du masque de la sévérité. Nous voulions imiter Sertorius, qui commanda au plus fort de ses soldats d'arracher tout-à-la-fois la queue d'un cheval, & au plus foible de ne l'arracher que poil à poil. Vous sçavez le reste. Nous jugions de même, qu'il ne nous étoit pas possible de triompher d'un si gros escadron d'accusés, si nous ne les détachions les uns des autres. La première chose que nous crûmes devoir bien établir, c'est que Classicus étoit coupable. C'étoit une préparation natu-

210 LES LETTRES DE PLINE,
relle & nécessaire à l'accusation de ses
Officiers & de ses complices, qui ne pou-
voient jamais être criminels, s'il étoit in-
nocent. Nous en choisîmes deux entre
eux pour lui joindre, Bébius Probus &
Fabius Hispanus, l'un & l'autre considé-
rables par leur crédit, Hispanus même
par son éloquence. Clasticus nous fit peu
de peine. Il avoit laissé parmi ses papiers
un mémoire écrit de sa main, où l'on
trouvoit au juste ce que lui avoit valu
chacune de ses concussions. Nous avons
même une Lettre de lui fort vaine & fort
impertinente, qu'il écrivit à une de ses
maîtresses à Rome, en ces termes : Ré-
jouissons - nous ; je parts pour me rendre
auprès de vous ; & je parts grand Sei-
gneur : J'ai amassé quatre millions de ses-
terces * du prix d'une partie des Domaines
d'Andalousie. Probus & Hispanus nous
embarrassèrent davantage. Avant que
d'entrer dans la preuve de leurs crimes, je
crus qu'il étoit nécessaire de faire voir que
l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur
en une chose manifestement injuste, étoit
un crime. Autrement, c'étoit perdre son
temps que de prouver, qu'ils avoient été
les exécuteurs des ordres de Clasticus. Car
ils ne nioient pas les faits dont ils étoient

* Environ quatre cens mille livres de notre
monnoye.

LIVRE TROISIÈME. 211
chargés ; mais ils s'excusoient sur l'obéissance qui les y avoit forcés , & qui demandoit leur grace. Ils prétendoient la mériter d'autant plus justement , qu'ils étoient des gens de Province , accoutumés à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Claudius Restitutus , qui me répliqua , publie hautement , que malgré le long exercice & cette vivacité naturelle qui lui tient la répartie toujours prête , il ne fut jamais plus troublé , jamais plus déconcerté , que lorsqu'il se vit arracher les seules armes où il avoit mis toute sa confiance. Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna , que les biens dont Classicus jouissoit avant qu'il prît possession de son Gouvernement , seroient séparés de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugés à sa fille ; les autres furent abandonnés aux peuples d'Andalousie. On alla plus loin : On ordonna , que les créanciers qu'il avoit payés , rendroient ce qu'ils avoient reçu ; & l'on exila pour cinq ans Hispanus & Probus : tant ce qui d'abord ne paroissoit presque pas criminel , parut atroce dans la suite. Peu de jours après , nous plaidâmes contre Claudius Fuscus , gendre de Classicus , & contre Stillonius Priscus , qui avoit commandé une cohorte sous lui. Le succès fut différent. Priscus fut banni de

l'Italie pour deux ans ; Fuscus fut renvoyé absous. Dans la troisième audience, il nous sembla plus convenable, de rassembler grand nombre de complices. Il étoit dangereux qu'en faisant traîner plus long-temps cette affaire, le dégoût & l'ennui ne refroidissent l'attention des Juges, & ne lassassent leur sévérité. Il ne nous restoit d'ailleurs que des criminels d'une moindre importance, & que nous avions tout exprès réservés pour les derniers. J'en excepte pourtant la femme de Clasticus. L'on avoit contre elle assez d'indices pour la soupçonner; mais non assez de preuves pour la convaincre. A l'égard de sa fille aussi accusée, les soupçons même manquoient. Lors donc qu'à la fin de cette audience, j'eus à parler d'elle, n'ayant plus à craindre, comme je l'aurois eu au commencement, d'ôter à l'accusation quelque chose de son poids, je crus qu'il étoit de la justice, de ne point opprimer l'innocence. Je ne me contentai pas de le penser, je le dis librement, & de plus d'une manière. Tantôt je demandois aux députés, s'ils m'avoient instruit de quelque fait, qu'ils se pussent promettre de prouver contre elle. Tantôt je m'adressois au Sénat, & le suppliois de me dire, s'il croyoit qu'au cas que j'eusse quelque sorte d'éloquence, il me fût per-

mis d'en abuser , pour perdre une personne qui étoit innocente , & pour lui plonger le poignard dans le sein. Enfin je conclus par ces paroles : *Quelqu'un dira : Vous vous érigez donc en Juge ? Non ; mais je n'oublie pas , que je suis un Avocat , tiré du nombre des Juges.* Telle a été la fin de cette grande cause. Les uns ont été absous ; la plupart condamnés , & bannis ; ou à temps , ou à perpétuité. Le décret du Sénat loue en termes fort honorables notre fidélité , notre application , notre fermeté ; & cela seul pouvoit dignement récompenser de si grands travaux. Vous comprenez aisément à quel point m'ont fatigué tant de plaidoiries différentes , tant d'opiniâtres disputes , tant de témoins à interroger , à raffermir , à réfuter. Représentez-vous quel embarras , quel chagrin , de se montrer toujours inexorable aux sollicitations secrètes , & de résister en face aux protecteurs déclarés d'un si grand nombre de coupables. En voici un exemple. Quelques-uns des Juges même , au gré de qui je pressois trop un accusé des plus accrédités , ne purent s'empêcher de s'écrier hautement , & de m'interrompre. *Eh ! laissez - moi continuer , leur dis-je ; cet homme n'en sera pas moins innocent , quand j'aurai tout dit.* Imaginez-vous par-là quelles contradic-

214 *LES LETTRES DE PLINE,*
tions il m'a fallu effuyer, quelles inimitiés je me suis attirées. Il est vrai qu'elles ne dureront pas; car l'intégrité, qui dans le moment blesse ceux à qui elle résiste, devient bien-tôt l'objet de leur admiration & de leurs louanges. Je ne pouvois pas vous exposer plus clairement toute cette affaire. Vous allez me dire: Elle n'en valoit pas la peine; je me serois bien passé d'une si longue Lettre. Cessez donc de me demander de temps en temps, ce que l'on fait à Rome; & souvenez-vous qu'une Lettre ne peut être longue, lorsqu'elle comprend l'instruction & le détail d'un grand procès, les chefs d'accusation, le nombre & la qualité des accusés, la diversité des condamnations. Il me semble qu'il n'étoit pas possible de vous le mander, ni en moins de mots, ni plus exactement. Je me vante à tort d'exactitude: il me revient un peu tard une circonstance qui m'étoit échapée. Je vais la mettre ici, quoique hors de sa place. Homere, & tant d'habiles gens après lui, n'en usent-ils pas de même? & après tout, cela n'a-t-il pas son agrément? Moi, je n'y entends pas finesse. L'un des témoins, ou chagrin de se voir cité malgré lui, ou corrompu par quelqu'un des complices qui vouloit déconcerter les accusateurs, accusa Norbanus Licianus, l'un des dé-

putés & des Commissaires, de prévariquer en ce qui regardoit Casta femme de Clasticus. Les Loix veulent, que l'on juge l'accusation principale, avant que d'entrer en connoissance de la prévarication; parce que rien n'est plus propre à faire bien juger de la prévarication, que la maniere dont l'accusation paroît avoir été instruite. Cependant, ni la disposition des Loix, ni la qualité de Député, ni la fonction de Commissaire, ne purent garantir Norbanus, tant on avoit de haine & d'indignation contre cet homme. C'étoit un scélérat, qui, du temps de Domitien, avoit usé de sa faveur, comme la plupart des autres, & que la Province avoit choisi pour Commissaire; en vûe, non de sa droiture & de son intégrité, mais de son inimitié déclarée contre Clasticus, par qui il avoit été banni. Norbanus demanda un jour au moins pour préparer sa défense. On n'eut pas plus d'égard à cette seconde remontrance, qu'à la première. Il fallut répondre dans le moment. Il le fit. Son caractère fourbe & méchant ne me permet pas de décider, si ce fut avec audace ou avec fermeté: mais il est certain, que ce fut avec toute la présence d'esprit imaginable. On le chargea de beaucoup de faits particuliers, qui lui firent plus de tort que la prévarication.

Pomponius Rufus & Libo Frugi, tous deux Consulaires, déposèrent contre lui, que du temps de Domitien, il avoit plaidé pour les accusateurs de Salvius Liberalis. Norbanus fut condamné & relégué. Ainsi lorsque j'accusai Casta, j'appuyai principalement sur le jugement de prévarication prononcé contre son accusateur. Mais j'appuyai inutilement : car il arriva une chose toute nouvelle, & qui paroît renfermer contradiction. Les mêmes Juges qui avoient déclaré l'accusateur convaincu de prévarication, prononcèrent l'absolution de l'accusée. Vous êtes curieux de sçavoir, quel parti nous prîmes dans cette conjoncture. Ce fut de remonter au Sénat, que nous tenions de Norbanus seul toutes nos instructions; & de soutenir, que s'il étoit jugé prévaricateur, il falloit nous donner le temps de chercher & de rassembler de nouveaux mémoires. Après cela, pendant toute l'instruction de son procès, nous demeurâmes spectateurs. Pour lui, il continua d'être présent à tout; & montra jusqu'à la fin, ou la même fermeté, ou la même audace. J'examine si je n'ometts rien encore. Oüi : j'allois oublier, que le dernier jour Salvius Liberalis parla fortement contre tous les autres Députés, comme s'ils avoient trahi la Province, & qu'ils eussent

LIVRE TROISIÈME. 217
eussent épargné plusieurs personnes qu'ils
avoient ordre d'accuser. Son esprit, son
feu, son éloquence, firent grand peur
aux pauvres gens. Persuadé de leur vertu
& de leur reconnoissance, je les défendis.
Ils publient que je les ai sauvés d'une ter-
rible tempête. Ce sera ici la fin de ma
Lettre. Je n'y ajouterai pas une syllabe,
quand même je m'appercevrais que j'ai
oublié quelque chose. Adieu.

L E T T R E X.

A Spurrinna & à Coccia.

SI les derniers jours que je passai chez
vous, je ne vous dis point que j'avois
composé un ouvrage à la louange de vo-
tre fils, deux raisons m'en ont empêché.
L'une, que je ne l'avois pas composé
pour vous le dire; mais pour satisfaire à
ma tendresse, & pour soulager ma dou-
leur. L'autre, que les mêmes personnes
qui vous avoient parlé de mon Ouvrage,
& qui en avoient ouï la lecture (comme
vous-même, Spurrinna, me l'avez dit),
avoient du, ce me semble, vous en ap-
prendre le sujet. Je craignois d'ailleurs de
prendre mal mon temps, si dans des jours

218 *LES LETTRES DE PLINÉ,*
destinés à la joye , j'eusse rappelé de si
tristes idées. J'ai même encore un peu
hésité aujourd'hui , si je me contenterois
de vous envoyer la pièce que j'ai pro-
noncée , & que vous exigez de moi ; ou
si je n'y ajouterois point d'autres écrits ,
que je réserve pour un recueil séparé.
Car il ne suffit pas à un cœur aussi touché
que le mien , de renfermer dans un petit
livre la mémoire d'une personne si chère
& si précieuse. Il faut donner plus d'éten-
due à sa gloire. Elle l'aura , si divers ou-
vrages la répandent & la publient. Mais
dans le doute si je vous enverrois tout ce
que j'ai composé sur ce sujet , ou si j'en re-
tiendrois une partie : j'ai trouvé qu'il con-
venoît mieux à ma franchise , & à notre
amitié , de vous envoyer tout , principa-
lement après la promesse que vous me fai-
tes, d'en garder le secret entre nous deux ,
jusqu'à ce que l'envie me prenne de pu-
blier ces ouvrages. Il ne me reste plus
qu'à vous demander une grace : c'est de
vouloir bien me dire avec la même fran-
chise , ce que je dois ajouter , changer ,
supprimer. Je sçai bien que dans la dou-
leur il est difficile de conserver un esprit
assez libre pour cela : mais , tout difficile
qu'il est , usez-en avec moi , comme avec
un Sculpteur , avec un Peintre , qui tra-
vailleroit à la statue , au portrait de votre

LIVRE TROISIÈME. 219
fils. Vous l'avertiriez , qu'il n'a pas bien exprimé un trait ; qu'il doit retoucher l'autre. Ayez pour moi la même attention. Soutenez , conduisez ma plume. Elle travaille , si l'on vous en croit , à une image que le temps ne doit jamais effacer. Plus cette image sera naturelle , ressemblante , parfaite , plus elle sera durable. Adieu.

LETTRE XI.

A Genitor.

C'EST le caractère de notre ami Artemidore , d'exagérer toujours les services qu'on lui rend. Il est vrai qu'il a reçu de moi celui dont il vous a parlé : mais il est encore plus vrai , qu'il l'estime beaucoup plus qu'il ne vaut. Les Philosophes avoient été chassés de Rome. J'allai le trouver dans une maison qu'il avoit aux portes de la Ville ; & j'y allai dans une conjoncture , où ma visite étoit plus remarquable & plus dangereuse. J'étois Préteur. Il ne pouvoit qu'avec une grosse somme acquitter les dettes qu'il avoit contractées pour des sujets très - louables. Quelques - uns de ses amis les plus puis-

220 *LES LETTRES DE PLINE,*
sans & les plus riches, ne voulurent pas
s'appercevoir de son embarras. Moi,
j'empruntai la somme, & je lui en fis don.
J'avois lieu pourtant de trembler alors
pour moi-même. On venoit de faire
mourir, ou d'envoyer en exil sept de
mes amis. Les morts étoient Senecion,
Rusticus, Helvidius. Les exilés, Mauri-
cus, Gratilla, Arria, Fannia. La fou-
dre tombée autour de moi tant de fois,
qu'elle m'avoit comme brûlé, sembloit
me présager évidemment un semblable
sort. Mais il s'en faut bien, que je croye
avoir pour cela mérité toute la gloire qu'il
me donne. Je n'ai fait qu'éviter l'infamie.
J'ai eu, autant que la différence de nos
âges le pouvoit permettre, une amitié
pleine de tendresse & d'admiration pour
Caius Musonius son beau-pere. Artemi-
dore lui-même étoit de mes plus intimes
amis, dès le temps que j'étois Tribun
dans l'armée de Syrie. C'est la première
marque que j'ai donné d'un naturel heu-
reux, de montrer du goût pour un Sa-
ge, ou du moins pour un homme qui res-
semble si fort à ceux que l'on honore de
ce nom. Car en vérité, entre tous ceux
que l'on appelle Philosophes, vous en
trouverez difficilement un ou deux aussi
sinceres, aussi vrais que lui. Je ne vous
parle point de son courage à supporter la

LIVRE TROISIÈME. 221
rigueur des saisons. Je ne vous dis point qu'il est infatigable dans les plus rudes travaux; que les plaisirs de la table lui sont inconnus; & qu'il donne aussi peu de licence à ses désirs, qu'à ses yeux. Ces qualités pourroient briller dans un autre. Chez lui, elles sont obscurcies par ses autres vertus. Il leur doit la préférence que Musonius lui donna sur des rivaux de tous états, lorsqu'il le choisit pour gendre. Je ne puis faire ces réflexions, sans être sensible au plaisir d'apprendre, qu'il me vante si fort, & principalement auprès de vous. Je finis cependant par où j'ai commencé. J'appréhende bien qu'il ne sorte des bornes, où son inclination bienfaisante ne lui permet guères de se contenir. C'est son défaut, beau à la vérité; mais défaut important, & le seul que je connoisse à cet homme si sage d'ailleurs. Il voit toujours dans ses amis plus de mérite qu'ils n'en ont. Adieu.

LETTRE XII.

A Catilius.

J'IRAI souper chez vous, mais je veux faire mon marché. Je prétends que

222 *LES LETTRES DE PLINE,*
le repas soit court & frugal. Seulement beaucoup de morale enjouée; & de cela même, point d'excès. Demain avant le jour, différens devoirs éveilleront des gens, que Caton même ne rencontra pas impunément. Cesar à ce propos le blâme d'une manière qui le loue. Il dépeint dans un si grand embarras, ceux qui rencontrèrent Caton yvre, qu'ils rougirent aussi-tôt qu'ils lui eurent découvert le visage. *On eut dit (ajoute-t-il) que Caton venoit de les prendre sur le fait; & non pas qu'ils venoient d'y prendre Caton.* Quelle plus haute idée peut-on donner de l'autorité que Caton avoit acquise, que de le représenter si respectable, tout enseveli qu'il étoit dans le vin? Ce n'est donc pas assez de régler l'ordre & la dépense de notre repas, si nous n'en fixons la durée. Car après tout, nous ne sommes pas arrivés à ce degré de réputation, où la médisance dans la bouche même de nos ennemis, soit notre éloge. Adieu.



L E T T R E X I I I .

A Romanus.

JE vous ai envoyé , comme vous le désirez , le remerciement que j'ai fait à l'Empereur au commencement de mon Consulat : vous l'auriez reçu , quand même vous ne me l'eussiez pas demandé. Ne faites pas moins d'attention , je vous prie , sur la difficulté , que sur la beauté du sujet. Dans la plupart des ouvrages , la seule nouveauté suffit pour réveiller le Lecteur : ici , le sujet , tant de fois rebattu , semble épuisé. Il arrive de-là , que chacun , indifférent sur tout le reste , ne s'attache qu'aux tours & à l'expression , qui , dans un examen ainsi détaché , se soutiennent difficilement. Et plût à Dieu , que l'on s'arrêtât du moins au plan , aux liaisons , aux figures du discours ! Car enfin , les plus grossiers peuvent quelquefois inventer heureusement , & s'exprimer en termes pompeux : mais ordonner avec art , répandre une agréable variété , placer à propos les figures ; c'est ce qui n'appartient qu'aux plus délicats. Il ne faut pas même affecter toujours des pensées

224 LES LETTRES DE PLINE,
sublimes & brillantes. Comme dans un
Tableau, rien ne fait tant paroître la lu-
mière, que le mélange des ombres; aussi,
dans une harangue, rien ne fait tant va-
loir le merveilleux, que le contraste du
simple. Mais j'oublie que je parle à un
Maître. Je ne dois l'avertir, que de ne
me pas épargner. C'est par la sévérité de
votre critique sur les endroits foibles, que
je jugerai de la sincérité de votre appro-
bation pour tout le reste. Adieu.

L E T T R E X I V.

A Acilius.

LES Esclaves de Largius Macedo,
qui a été Préteur, viennent d'exercer sur
lui les dernières cruautés. L'avanture est
des plus tragiques, & telle qu'une simple
Lettre ne suffit pas, pour en faire sentir
toute l'horreur. Il étoit maître dur, inhu-
main; & qui se souvenoit peu, ou plutôt
ne se souvenoit point que son pere avoit
été lui-même dans l'esclavage. Il prenoit
le bain dans sa maison de Formies, lors-
que tout à coup ses Esclaves l'environ-
nent. L'un le prend à la gorge, l'autre le
frappe au visage; celui-ci lui donne mille

coups dans le ventre & dans l'estomac ; celui-là dans des endroits que la pudeur ne permet pas de nommer ; & lorsqu'ils crurent l'avoir tué , ils le jetterent sur un plancher fort chaud , pour voir s'il ne vivoit point encore. Lui , soit qu'en effet il eût perdu le sentiment , soit qu'il feignît de ne rien sentir , demeure étendu & immobile , & les confirme dans la pensée qu'il étoit mort. Aussi-tôt ils l'emportèrent , comme si la chaleur du bain l'eût fait évanouir. Ceux de ses Esclaves qui n'étoient point complices , & ses concubines , accourent avec de grands cris & avec de grands gémissemens. Largius , réveillé par le bruit & ranimé par la fraîcheur du lieu , entre-ouvre les yeux ; & par un petit mouvement , donne quelques signes de vie : il le pouvoit alors sans danger. Les Esclaves prennent la fuite. On arrête les uns , on court après les autres. Le maître , avec beaucoup de peine , n'a survécu que peu de jours. Avant que de mourir , il a eu la consolation de se voir vengé , comme l'on vange les morts. Voyez , je vous prie , à quel danger , à quelle insolence & à quel outrage nous sommes exposés. Il ne faut pas que personne se croie en sûreté , parce qu'il est doux & humain ; car les Esclaves n'égorgent point leurs Maîtres , par raison , mais

226 *LES LETTRES DE PLINE,*
par fureur. C'en est assez sur ce sujet. N'y
a-t-il plus rien de nouveau ? Rien. Je ne
manquerois pas de vous l'écrire. J'ai du
papier de reste ; j'ai du loisir ; il est fête.
J'ajouterai pourtant ce qui me revient
fort à propos du même Macedo. Un jour
qu'il se baignoit à Rome dans un bain pu-
blic, il lui arriva une aventure remarqua-
ble, & de très-mauvais augure, comme
la suite l'a fait voir. Un Chevalier Ro-
main, poussé doucement par un Esclave
de Macedo, & averti de faire place, se
tourna brusquement, & porta un si rude
coup, non à l'esclave, mais au Maître,
qu'il pensa le renverser. Ainsi le bain a
été funeste à Macedo, comme par degrés.
La première fois, il y reçut un affront.
La seconde fois, il y perdit la vie.
Adieu.

L E T T R E . X V .

A Proculus.

VOUS me priez de lire vos ouvrages
dans ma retraite, & de vous dire s'ils sont
dignes d'être publiés. Vous m'en pressez ;
vous autorisez vos prieres par des exem-
ples ; vous me conjurez même de pren-

dre sur mes études une partie du loisir que je leur destine, & de la donner aux vôtres. Enfin, vous me citez Cicéron, qui se faisoit un plaisir de favoriser & d'animer les Poètes. Vous me faites tort. Il ne faut ni me prier, ni me presser. Je suis adorateur de la Poésie; & j'ai pour vous une tendresse que rien n'égale. Ne doutez donc pas, que je ne fasse avec autant d'exactitude que de joye, ce que vous désirez. Je pourrois déjà vous mander que rien n'est plus beau, & ne mérite mieux de paroître; du moins autant que j'en puis juger, par les endroits que vous m'avez fait voir: si pourtant votre prononciation ne m'a point imposé; car vous lisez d'un ton fort imposteur. Mais j'ai assez bonne opinion de moi, pour croire que le charme de l'harmonie ne va point jusqu'à m'ôter le jugement. Elle peut bien le surprendre, mais non pas le corrompre, ni l'altérer. Je crois donc déjà pouvoir hazarder mon avis, sur le corps de l'ouvrage. La Lecture m'apprendra ce que je dois penser de chaque partie. Adieu.



LETTRE XVI.

A Nepos.

J'AVOIS toujours cru , qu'entre les actions & les paroles des hommes & des femmes illustres , quelques-unes avoient plus d'éclat , d'autres plus de grandeur. L'entretien que j'eus hier avec Fannia , m'a confirmé dans cette opinion. C'est la petite fille de cette célèbre Arria , qui , par son exemple , apprit à son mari à mourir sans regret. Fannia me contoit plusieurs autres traits d'Arria , non moins héroïques , quoique moins connus. Vous aurez , je m'imagine , autant de plaisir à les lire , que j'en ai eu à les entendre. Son mari , & son fils , étoient en même-temps attaqués d'une maladie , qui paroissoit mortelle. Le fils mourut. C'étoit un jeune homme d'une beauté , d'une modestie , qui charmoient ; & plus cher encore à son pere & à sa mere par de rares vertus , que par le nom de Fils. Arria donna de si bons ordres pour les obsèques , que le pere n'en scût rien. Toutes les fois même qu'elle entroit dans la chambre de son mari , elle lui faisoit entendre , que leur fils se por-

toit mieux. Souvent pressée de dire comment il étoit, elle répondoit, qu'il n'avoit pas mal dormi; qu'il avoit mangé avec assez d'appétit. Enfin, lorsqu'elle sentoit qu'elle ne pouvoit plus retenir ses larmes, elle sortoit; elle s'abandonnoit à sa douleur; & après l'avoir soulagée, elle rentroit les yeux secs, le visage serein, comme si elle eût laissé son deuil à la porte. Rien n'est plus beau, je l'avoue, que ce qu'elle fit en mourant. Quoi de plus glorieux, que de prendre un poignard, que de l'enfoncer dans son sein, que de l'en tirer tout sanglant; & de la même main le présenter à son mari, avec ces paroles immortelles & presque divines: *Mon cher Pétus, cela ne fait point de mal!* Mais après tout, la gloire & l'immortalité présentes dans ce moment à ses yeux, la soutenoient. Combien faut-il plus de force & de courage, lorsque dénuée d'un si puissant secours, elle fait rentrer ses pleurs, disparoître son désespoir, & qu'elle montre un visage de mere contente, quand elle n'a plus de fils? Scribonien avoit soulevé l'Illyrie contre l'Empereur Claude. Scribonien est défait & tué. Pétus, qui s'étoit attaché à lui, est pris & mené à Rome. On l'embarque. Arria conjure les Soldats qui l'escortent de la recevoir dans leur bord. *Vous ne pouvez,*

230 LES LETTRES DE PLINE,
leur disoit-elle, refuser à un homme Con-
sulaire quelques esclaves, qui lui servent
à manger, qui l'habillent, qui le chaussent.
Seule, je lui rendrai tous ces services. Les
Soldats furent inexorables : Arria loue
une barque de Pêcheurs ; & dans un si pe-
tit bâtiment, se met à la suite d'un gros
Vaisseau. Arrivée à Rome, elle rencon-
tre dans le Palais de l'Empereur, la fem-
me de Scribonien, qui dévoiloit les compli-
ces, & qui voulut lui parler. *Que je t'é-
coute* (dit-elle), *toi qui as vû tuer ton
mari entre tes bras, & qui vis encore ?*
Vous pouvez juger de-là, que ce ne fut pas
sans réflexion, & par une aveugle impétuo-
sité, qu'elle choisit une si glorieuse mort.
Un jour, Thraseas son gendre, qui la
conjuroit de quitter la résolution où elle
étoit de mourir, lui dit : Vous voulez
donc si l'on me force à quitter la vie, que
votre fille la quitte avec moi ? Elle lui ré-
pondit, sans s'émouvoir : *Oui, je le veux,*
quand elle aura vécu avec vous aussi long-
temps, & dans une aussi parfaite union
que j'ai vécu avec Pétus. Ce discours avoit
redoublé l'inquiétude & l'attention de
toute sa famille. On l'observoit de beau-
coup plus près. Elle s'en apperçut. *Vous*
perdrez votre temps, dit-elle. *Vous pou-*
vez bien faire que je meure d'une mort plus
douloureuse : mais il n'est pas en votre

LIVRE TROISIÈME. 231
pouvoir , de m'empêcher de mourir. A peine a-t-elle achevé ces paroles , qu'elle se leve précipitamment de sa chaise , va se heurter la tête avec violence contre le mur , & tombe comme morte. Revenue à elle-même , *Je vous avois bien promis , dit-elle , que je scaurois m'ouvrir les passages les plus difficiles à la mort , si vous me fermiez ceux qui sont aisés.* Ces traits ne vous paroissent-ils point plus héroïques encore , que celui-ci naturellement préparé par les autres : *Mon cher Pétus , cela ne fait point de mal ?* Cependant toute la terre parle de cette action. Celles qui l'ont préparée sont inconnues. Concluez donc avec moi , qu'entre les actions des hommes illustres , les unes ont plus d'éclat , les autres plus de grandeur. Adieu.

LETTRE XVII.

A Severien.

A QUOI tient-il donc , que je ne reçoive de vos nouvelles ? Tout va-t-il bien ? ou quelque chose iroit-il mal ? Etes-vous accablé d'affaires ? ou jouissez-vous d'un doux loisir ? Les commodités pour écrire sont-elles rares ? ou vous man-

232 LES LETTRES DE PLINE ;
quent-elles ? Tirez-moi de cette inquiétude que je ne puis plus supporter ; & n'épargnez pas un courier exprès. J'offre d'en faire la dépense. Je le payerai bien , s'il m'apprend ce que je désire. Pour moi , je me porte bien , si c'est se bien porter , que de vivre dans une cruelle incertitude ; que d'attendre de moment à autre des nouvelles qui ne viennent point ; que de craindre pour ce que j'ai de plus cher , tous les malheurs attachés à la condition humaine. Adieu.

LETTR E X V I I I .

A Severe.

LES devoirs du Consulat m'ont engagé à remercier le Prince au nom de la République. Après m'en être acquitté dans le Sénat , d'une manière convenable au lieu , au temps , à la coutume ; j'ai cru qu'en bon citoyen , je devois jeter sur le papier , les choses que j'avois dites , & leur y donner plus d'étendue. Ma première vûe a été de faire aimer encore davantage à l'Empereur ses vertus , par les charmes d'une louange naïve. J'ai voulu en même-temps tracer à ses successeurs ,

par son exemple mieux que par aucun précepte, la route de la solide gloire. S'il y a beaucoup d'honneur à former les Princes par de nobles leçons, il y a bien autant d'embarras dans cette entreprise, & peut-être encore plus de présomption. Mais laisser à la postérité l'éloge d'un Prince accompli, montrer comme d'un phare aux Empereurs qui viendront après lui une lumière qui les guide; c'est tout-à-la-fois être aussi utile que modeste. Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est que dans le dessein de lire cet ouvrage à mes amis, je ne les invitai point par des billets de cérémonie, selon l'usage. Je les fis seulement avertir, que je leur lirois ma pièce un certain jour, s'ils avoient du loisir de reste pour venir l'entendre. Vous sçavez qu'à Rome jamais on ne trouve de loisir pour ces sortes de choses. Cependant ils y sont tous accourus deux jours de suite, & par le plus mauvais temps du monde. Non contents de cela, lorsque par discrétion je voulus cesser, ils exigèrent absolument de moi, que le lendemain je leur donnasse la lecture du reste. A qui dois-je croire que cet honneur a été rendu? Est-ce à ma personne? est-ce à l'amour des Lettres? J'incline bien plus à penser que c'est au dessein de rallumer l'amour des Lettres presque éteint. Mais

songez , je vous prie , quel est le sujet qui semble avoir si fort piqué leur curiosité. Comment se peut-il , que ce qui , sous d'autres Empereurs , nous ennuyoit dans le Sénat même , lorsque la politique ne nous y demandoit qu'un moment d'attention , se fasse écouter avec empressement pendant trois jours ? Ce n'est point qu'il entre aujourd'hui plus d'éloquence ; c'est qu'il entre plus de liberté dans ces discours. Rien ne sera donc plus glorieux pour notre auguste Empereur , que lorsqu'on verra ces sortes de harangues , aussi odieuses que fausses sous d'autres regnes , devenues sous le sien , aussi aimables que sincères. Moi , je n'ai pas été moins charmé du goût de mes Auditeurs , que de leur empressement. Je me suis apperçû , que les endroits les moins fleuris , plaisoient du moins autant que les autres. Il est vrai que je n'ai lu qu'à peu de personnes cet ouvrage fait pour tout le monde. Je ne puis m'empêcher cependant d'être flatté de ces suffrages particuliers. Ils me semble qu'ils me répondent de ceux du Public. Je veux espérer , que comme la flatterie qui regnoit jusques sur les Théâtres , avoit fait de très-mauvais Musiciens il n'y a pas long-temps , la liberté qui regne aujourd'hui par-tout , en peut faire d'ex-

LIVRE TROISIÈME. 235
cellens. * Tous ceux qui n'écrivent que pour plaire, se régleront toujours sur le goût général. J'ai cru, qu'il m'étoit permis de traiter mon sujet, avec un peu d'étendue & de liberté. J'ose dire même, que ce qu'il y a de sérieux & de serré dans mon ouvrage, paroîtra recherché & amené avec art, plutôt que ce qu'il y a de vif & d'égayé. Je ne souhaite pas cependant avec moins d'ardeur que ce jour vienne, & fût-il déjà venu ! où le stile mâle & nerveux bannira pour jamais le stile mou & efféminé, qui s'est établi parmi nous. Voilà ce que j'ai dit & ce que j'ai fait pendant trois jours. Je ne veux pas que votre absence vous dérobe rien des plaisirs que votre amitié pour moi & votre inclination pour les Belles-lettres vous eussent donné, si vous aviez été présent. Adieu.

LETTRE XIX.

A Calvisius.

J'AI, selon ma coutume, recours à vous, comme au chef de mon conseil.

* C'est une allusion au regne de Neron, qui se piquoit de chanter, & qui chantoit mal. Il falloit former son chant sur le sien, & l'approuver.

Une terre voisine des miennes , & qui s'y trouve en quelque sorte enclavée , est à vendre. Plus d'une raison m'invite à l'acheter ; plus d'une raison m'en dégoûte. L'agrément d'unir cette terre à celle que je possède ; première amorce. Seconde tentation , le plaisir , & tout-à-la-fois la commodité d'aller de l'une à l'autre tout d'une traite , & sans être obligé à double dépense ; de les régir par un même Intendant , & presque par les mêmes Fermiers ; d'embellir l'une , & de me contenter d'entretenir l'autre. Je compte encore que je m'épargne de nouveaux meubles , des portiers , des jardiniers , d'autres semblables gens , & des équipages de chasse. Il n'est pas indifférent d'avoir à faire cette dépense en deux lieux ou en un seul. D'un autre côté , voici ce qui me tient en balance. Je crains qu'il n'y ait quelque imprudence à mettre tant de biens sous un même climat , à les exposer aux mêmes accidens. Il me paroît plus sûr de se précautionner contre les caprices de la fortune , par la différente situation de nos terres. Ne vous semble-t-il pas même , qu'il est agréable de changer quelquefois de terrain & d'air ; & que le voyage d'une maison à l'autre a ses charmes ? Mais venons au principal sujet de nos délibérations. Le terroir est gras , fertile , arrosé :

on y trouve des terres labourables, des vignes & des bois dont la coupe est d'un revenu modique à la vérité, mais certain. Malgré tous ces avantages, cette terre est en désordre par l'indigence de ceux qui la devoient cultiver. Son dernier maître a vendu plus d'une fois tout ce qui seroit à la faire valoir; & pendant que par cette vente il diminue dans le temps présent les arrérages dont les Fermiers étoient redevables, il leur ôte tous les moyens de se rétablir à l'avenir, & les surcharge de nouvelles dettes. * Il faut donc faire provision de plusieurs bons Fermiers. Parmi mes esclaves, je n'en ai point de propres à cela; & il n'en reste aucun dans la maison dont il s'agit. Pour vous instruire du prix, il est de trois millions de sesterces. ** Il a été autrefois jusqu'à cinq. * Mais la diminution du revenu causée, soit faute de bons Fermiers, soit par la misère des temps, a produit par une suite naturelle la diminution du fonds. Vous

* Le texte me paroît ici corrompu; & j'ai cru le rétablir, en changeant le mot de *rubus* en celui de *rursus*, comme il est dans l'édition d'Elzévir de 1659.

** Environ trois cens mille livres de notre monnoye.

* Environ cinq cens mille livres de notre monnoye,

238 *LES LETTRES DE PLINE,*
me demandez si j'ai trois millions de sesterces bien comptés. Il est vrai que la plus grande partie de mon bien est en terres. J'ai pourtant quelque argent qui roule dans le commerce ; & d'ailleurs je ne me ferai pas une peine d'emprunter. J'ai toujours une ressource prête dans la bourse de ma belle-mère, où je prends aussi librement que dans la mienne. Ainsi que cela ne vous arrête point, si le reste vous plaît. Apportez-y, je vous en supplie, toute votre attention. Car vous êtes le premier homme du monde en toutes choses, mais sur-tout en œconomie. Adieu.

LETTRE XX.

A Maxime.

VOUS vous souvenez, sans doute d'avoir lû souvent quels troubles excita la Loi qui règle l'élection des Magistrats par scrutin ; quels applaudissemens, quels reproches elle attira d'abord à son auteur. Cependant elle vient de passer tout d'une voix dans le Sénat. Le jour de l'élection, chacun a demandé le scrutin. En vérité, la coutume de donner tout haut son suffrage avoit banni de nos assemblées toute

bienfiance. On ne sçavoit plus ni parler à son rang, ni se taire à propos, ni se tenir en place. On n'entendoit de tous côtés, que de grandes clameurs. Chacun couroit de toute part avec ceux dont il portoit les intérêts. Différentes troupes tumultuairement répandues au milieu du Sénat, n'y laissoient plus voir qu'une confusion indécente; tant nous nous étions éloignés des mœurs de nos peres, chez qui l'ordre, la modestie, la tranquillité répondoient si bien à la majesté du lieu, & au respect qu'il exige. Nous avons des vieillards qui m'ont souvent raconté, que les Magistrats étoient élus de cette manière. Celui qui se présentoit pour une charge, étoit appelé à haute voix. Il se faisoit un profond silence. Le Candidat prenoit la parole. Il rendoit compte de sa conduite, & citoit pour témoins & pour garans, ou celui sous les ordres de qui il avoit porté les armes, ou celui dont il avoit été Questeur, ou, s'il le pouvoit, l'un & l'autre ensemble. Il nommoit quelqu'un de ses Protecteurs. Ceux-ci parloient en sa faveur avec autorité & en peu de mots; & cela valoit mille fois davantage que toutes les sollicitations imaginables. Les concurrens avoient la liberté de relever les défauts de la naissance, de l'âge, des mœurs de son compétiteur. Le Sénat don-

240 *LES LETTRES DE PLINE*,
noit audience avec une gravité austere. Et de la sorte, le mérite presque toujours l'emportoit sur le crédit. Ces louables coutumes, corrompues par la chaleur des brigues, nous ont forcé de chercher un remède dans les suffrages secrets; & certainement il a eu son effet, parce qu'il étoit nouveau & imprévu. Mais je crains que dans la suite le remède même ne nous attire d'autres maux; & qu'à la faveur du scrutin, l'injustice & l'insolence, ne fassent leur coup plus sûrement. Combien se trouve-t-il de personnes, sur qui la probité garde autant d'empire en secret qu'en public? Bien des gens craignent le déshonneur, très-peu leur conscience. Mais je m'allarme trop tôt sur l'avenir. Cependant, graces au Scrutin, nous avons pour Magistrats les plus dignes de l'être. Il est arrivé dans cette élection, comme dans cette espèce de procès, où la nomination des Jugés ne précède le jugement, que du temps qu'il faut pour entendre les Parties. Nous avons été pris au dépourvu, & nous avons été justes. Quand je vous mande tout ce détail, c'est premièrement pour vous apprendre des nouvelles, & encore pour mêler la République dans nos entretiens. Nous devons d'autant plus profiter des occasions qui s'offrent d'en parler, qu'elles sont beaucoup plus
plus

plus rares pour nous, qu'elles ne l'étoient pour les anciens. Franchement je suis dégoûté de ces ennuyeuses phrases, qui reviennent sans cesse. *A quoi passez-vous le temps? Vous portez-vous bien?* Donnons à notre tour un peu plus de liberté à nos Lettres : tirons-les de cette indigne bassesse, & ne les renfermons pas toutes dans nos affaires domestiques. Il est vrai que l'Empire se conduit aujourd'hui par les mouvemens d'un seul homme, qui prend sur lui tous les soins, tous les travaux dont il soulage les autres. Il veut bien cependant quelquefois, par un salutaire tempérament, nous y associer. Il découle jusques à nous des ruisseaux de cette source de toute-puissance : & non-seulement nous pouvons puiser dans ces ruisseaux, mais en faire passer quelque partie à nos amis par nos Lettres. Adieu.

LETTRE XXI.

A Priscus.

J'APPRENDs que Martial est mort ; & j'en ai beaucoup de chagrin. C'étoit un esprit agréable, délié, piquant ; & qui sçavoit parfaitement mêler le sel & l'a-

inertume dans ses écrits , sans qu'il en coûtât rien à la probité. A son départ de Rome , je lui donnai de quoi l'aider à faire son voyage. Je devois ce petit secours à notre amitié ; je le devois aux vers qu'il a faits pour moi. L'ancien usage étoit d'accorder des récompenses utiles, ou honorables , à ceux qui avoient écrit à la gloire des Villes , ou de quelques Particuliers. Aujourd'hui , la mode en est passée , avec tant d'autres , qui n'avoient guères moins de grandeur & de noblesse. Depuis que nous cessons de faire des actions louables , nous méprisons la louange. Vous êtes curieux de sçavoir , quels étoient donc les Vers que je crus dignes de ma reconnoissance. Je vous renverrois au livre même , si je ne me souvenois de quelques-uns. S'ils vous plaisent , vous chercherez les autres , dans le recueil. Le Poëte adresse la parole à sa Muse. Il lui recommande d'aller à ma maison des Esquilies , & de m'aborder avec respect. Voici comment.

Gardes-toi bien dans ton ivresse,

Muse , d'aller à contre-temps

Troubler les Emplois importants,

Où du soir au matin l'occupe sa sagesse.

Respecte les momens qu'il donne à des discours

Qui font les charmes de nos jours ;

Et que tout l'avenir , admirant notre Pline ,

Osera comparer aux Oracles d'Arpine.

Prends l'heure que les doux propos ,

Enfans des verres & des pots ,

Ouvrent tout l'esprit à la joye ;

Qu'il se détend , qu'il se déploie ;

Qu'on traite les Sages de fots ;

Et qu'alors , en humeur de rire ,

Les plus Catons te puissent lire.

Ne croyez - vous pas , que celui qui a écrit de moi dans ces termes , ait bien mérité de recevoir des marques de mon affection à son départ , & de ma douleur à sa mort ? Tout ce qu'il avoit de meilleur , il me l'a donné ; prêt à me donner davantage , s'il avoit pû : quoiqu'à juger sainement , le don le plus précieux qu'on puisse faire , c'est le don de la gloire & de l'immortalité. Mais peut - être que les Poësies de Martial ne seront pas immor-

244 *LES LETTRES DE PLINE*,
telles. Peut-être ; mais au moins les a-
t-il travaillées dans la pensée qu'elles le
seroient. Adieu.





LES
LETTRES
 DE
 PLINE LE JEUNE.

LIVRE QUATRIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

A Fabatius.

Vous souhaitez depuis long-temps, de nous voir ensemble, votre petite fille & moi. Rien ne peut nous faire plus de plaisir à l'un & à l'autre. Nous ne le dési-

L iij

246 *LES LETTRES DE PLINE,*

rons pas avec moins de passion que vous ; & nous préparons tout pour notre départ. Nous hâterons notre marche , autant que les chemins le permettront : nous ne nous détournerons qu'une fois ; mais le détour ne sera pas long. Nous passerons par la Toscane , non pour voir l'état de nos biens en ce pays (car cela se peut remettre à notre retour) , mais pour nous acquitter d'un devoir indispensable. Près de mes Terres est un Bourg , que l'on appelle Tiferne * , sur le Tibre. Je sortois à peine de l'enfance , que ses habitans me choisirent pour leur Avocat. Plus leur affection est aveugle , plus elle est vive. Ils fêtent mon arrivée ; ils s'affligent de mon départ ; ils font des réjouissances publiques toutes les fois que l'on m'éleve à quelque nouvel honneur. Pour leur marquer ma reconnoissance (car il est honteux de se laisser vaincre en amitié) , j'ai fait bâtir en ce lieu un Temple à mes dépens. Comme il est achevé , il semble que l'on ne puisse , sans irrégion , en différer la Dédicace. Nous y séjournons donc le jour destiné à cette cérémonie , que j'ai résolu d'accompagner d'un grand repas. Peut-être demeurerons - nous encore le jour suivant ; mais cela-même redoublera no-

Aujourd'hui Citta di Castello.

LIVRE QUATRIÈME. 247
tfe diligence sur la route. Je souhaite seulement de vous trouver, aussi-bien que votre chere fille, pleins de santé. Je ne dis pas pleins de joye ; car cela ne vous peut manquer, si nous arrivons heureusement. Adieu.

LETTRE II.

A Clemens.

REGULUS vient de perdre son fils ; c'est la seule disgrâce qu'il pouvoit n'avoir pas méritée, parce que je doute qu'il la sente. C'étoit un enfant d'un esprit pénétrant, mais équivoque, & qui pouvoit se promettre d'avancer dans le chemin de la vertu, s'il eût pris soin de ne pas suivre les traces de son pere. Regulus l'émancipa, pour lui faire recueillir la succession de sa mere. * Après l'avoir acheté par ce bienfait (au moins c'est ainsi que le caractère de l'homme en faisoit parler), il briguoit les bonnes graces de son fils par une affectation d'indulgence, aussi rare que honteuse dans un pere. Cela vous paroît incroyable : mais représentez-vous

* Elle avoit institué héritier son fils, au cas qu'il fût émancipé par son pere.

Regulus. Cependant il le pleure immo-
dérément. Cet enfant avoit de petits che-
vaux de main , & plusieurs attelages , des
chiens de toutes tailles , des rossignols ,
des perroquets & des Merles. *Regulus* a
tout fait égorger sur le bucher ; & ce n'é-
toit pas douleur , mais comédie. On court
chez lui de tous les endroits de la Ville.
Tout le monde le hait ; tout le monde le
déteste ; & chacun s'empresse de lui rendre
visite , comme s'il étoit l'admiration &
les délices du genre humain : & pour vous
dire en un mot tout ce que je pense , cha-
cun à l'envie , en faisant sa cour à *Regu-
lus* , l'imité. Il s'est retiré dans ses jardins
au-de-là du Tibre. Là , il remplit de gran-
des galeries , une vaste étendue de ter-
rain , & borde tout le rivage de statues. Il
est le premier homme du monde pour lo-
ger ensemble la magnificence & l'avarice ,
l'infamie & la vanité. Il incommode
toute la Ville , qu'il met en grand mou-
vement dans une très-fâcheuse saison ; &
c'est pour lui une consolation , que d'in-
commoder. Il dit , qu'il veut se marier ;
& il le dit artificieusement , comme mille
autres choses. Préparez-vous à apprendre
au premier jour les noces d'un homme
en deuil ; les noces d'un vieillard ; les
unes trop tôt , les autres trop tard célé-
brées. Demandez-vous ce qui me le per-

LIVRE QUATRIÈME. 249
suade. Ce n'est point sur ce qu'il l'assure
très-affirmativement que j'en juge ; car
personne ne sçait mieux mentir : mais
c'est parce qu'il est infallible , que Regu-
lus fera toujours ce que l'on ne doit pas
faire. Adieu.

LETTRE III.

A Antonin

JE ne suis point surpris , ni que vous
ayez plusieurs fois rempli le Consulat avec
autant de gloire , que les Consuls de l'an-
cienne Rome ; ni que vous vous soyez
conduit dans le Gouvernement d'Asie ,
d'une manière qui n'a guères d'exemples ;
je dirois qui n'en a point , si votre modestie
pouvoit me le pardonner : Je ne m'é-
tonne point enfin , de ce que vous n'êtes
pas moins le premier de Rome par votre
intégrité , & par votre autorité , que par
votre âge. Non que de si glorieux avanta-
ges ne méritent notre vénération. Mais
je vous admire bien plus dans la vie pri-
vée. Car il est aussi beau que difficile d'af-
faisonner tant de sévérité avec tant d'a-
grément ; de mêler tant de politesse avec
tant de gravité. C'est ce que vous faites

250 *LES LETTRES DE PLINE,*
admirablement, & dans vos entretiens &
dans vos ouvrages. On ne peut vous
entendre, sans se représenter ce vieil-
lard d'Homere, dont les discours
Avoient je ne sçai quoi de plus doux que le miel ;
ni lire ce que vous écrivez, sans s'imagi-
ner que les abeilles y répandent le suc le
plus pur des fleurs, & qu'elles en font le
tissu. C'est ce qui m'est arrivé, quand j'ai
lû vos Epigrammes Grecques & vos Vers
iambes. Quelle naïveté ! quelle élégance
n'y ai-je pas trouvé ? Que ces Poësies sont
tendres ! qu'elles sont galantes ! Quel
goût de l'antiquité ! quelle finesse ! quelle
justesse ! Je croyois lire Callimaque, He-
rode, ou d'autres Auteurs plus délicats
encore, s'il y en a : car certainement ces
deux Poëtes n'ont pas excellé dans ces
deux sortes de Poësies ; & l'un même n'a
composé qu'en un de ces genres. Est-il
possible qu'un homme né à Rome parle si
bien Grec ? En vérité, je ne crois pas que
l'on parle si bien la langue Attique dans
Athènes. Vous dirai-je tout ce que je
pense ? Je ne pardonne point aux Grecs
le choix que vous avez fait de leur langue
préférentiellement à la nôtre. Car il ne faut
pas être devin, pour sçavoir quelles beau-
tés vos ouvrages eussent eu dans votre
langue naturelle, si vous avez sçu leur

LIVRE QUATRIÈME. 251
en donner tant dans une langue étrangère.
Adieu.

LETTRE IV.

A Sossius.

J'AI toute la tendresse imaginable pour Calvisius Nepos. Il a de l'habileté, de la droiture, de l'éloquence : qualités principales, selon moi. Il est proche parent de C. Calvisius, qui demeure en même maison que moi, & qui est votre intime ami. C'est le fils de sa sœur. Donnez-lui, je vous supplie, une Charge de Tribun Semestre, qui le relève à ses propres yeux & à ceux de son oncle. Vous obligerez notre ami Calvisius, vous obligerez Nepos lui-même, qui certainement n'est pas un débiteur moins solvable, que nous pouvons vous le paroître. Vous avez souvent fait des graces : mais j'ose vous assurer que vous n'en avez jamais mieux placé aucune, & à peine une ou deux aussi bien. Adieu.



L E T T R E V.

A Sparsus.

ON DIT, qu'un jour Eschine lut sa harangue & celle de Demosthene aux Rhodiens, qui l'en prioient ; & que l'une & l'autre excita de grandes acclamations. Les applaudissemens que les pièces de ces excellens hommes ont reçu , ne m'étonnent plus ; depuis que dernièrement à la lecture d'une des miennes , dans une assemblée de Sçavans , j'ai trouvé la même attention , les mêmes empressemens deux jours entiers. Cependant , pour réveiller leur curiosité , je n'avois pas le charme secret , qui se rencontre dans la comparaison de deux pièces , & dans cette espèce de combat qu'elles forment entre-elles , & qui attache l'auditeur. Outre les beautés qu'avoient les deux discours , les Rhodiens étoient piqués par le plaisir de les comparer. Le mien , quoique destitué de ce dernier attrait , a sçu plaire. Est-ce avec justice ? Vous en jugerez , quand vous aurez lu cet ouvrage , dont la longueur ne souffre pas une plus longue Préface. Il faut au moins une courte Lettre ,

LIVRE QUATRIÈME. 253
pour faire mieux recevoir mon excuse
d'avoir composé un si gros livre. Je ne
crois pourtant pas avoir passé les bornes
de mon sujet. Adieu.

LETTRE VI.

A Nason.

MES terres de Toscane ont été grê-
lées. Celles d'au-de-là du Pô ont été plus
heureuses. Tout y abonde ; mais aussi
rien ne s'y vend. Je ne puis compter que
sur le revenu de ma terre de Laurentin. Il
est vrai que je n'y possède qu'une maison
& un jardin : le reste n'est que sable. Le
terrain n'est pourtant pas ingrat pour moi.
J'y compose sans distraction ; & si je ne
puis y cultiver des terres que je n'ai pas,
j'y cultive au moins mon esprit. Ailleurs,
je vous ferai voir des granges pleines : ici,
des portes-feuilles bien remplis. Si donc
un revenu solide & certain vous tente,
venez faire des acquisitions sur ce rivage.
Adieu.



LETTRE VII.

A Lepidus.

JE le répète souvent : Regulus a plus de constance que l'on ne s'imagine. C'est une chose étonnante, que son ardeur pour tout ce qu'il entreprend. Il s'est mis en tête de pleurer son fils. Il le pleure mieux qu'homme du monde. Il lui a pris en gré d'en avoir des statues & des portraits : vous ne voyez plus les Sculpteurs & les Peintres occupés d'autre chose. Couleur, cire, cuivre, argent, or, yvoire, marbre; on met tout en œuvre pour nous représenter le fils de Regulus. Ces jours passés dans une nombreuse assemblée, il lut la vie de son fils. Peu content d'en avoir répandu mille copies dans l'Italie, & dans toutes les Provinces de l'Empire; il a, par une espèce de Lettre circulaire, convié la plupart des Villes, de choisir entre leurs Décurions le meilleur déclamateur, pour la lire au peuple. On l'a lûe. Que ne pouvoit-on pas attendre de cet homme, s'il eut tourné vers de dignes objets cette constante ardeur, ou si vous voulez, cet attachement opiniâtre.

pour tout ce qu'il désire ? Ce n'est pas que les méchans n'aient toujours plus de fermeté que les bons. Comme l'ignorance inspire de la hardiesse, & que le sçavoir donne de la timidité; la modestie semble amollir l'honnête-homme, pendant que l'audace affermit le scélerat. Regulus en est un exemple. Il a la poitrine foible, l'air embarrassé, la langue épaisse, l'imagination paresseuse; il n'a point de mémoire; enfin il n'a pour tous talens qu'un esprit extravagant. Cependant, sans autre secours que son extravagance & son effronterie, il s'est acquis auprès de bien des gens la réputation d'Orateur. C'est donc admirablement qu'Herennius Senecion, renversant la définition faite par Caton au livre de l'Orateur, & l'appliquant à Regulus, dit que *l'Orateur est un méchant homme, qui ignore l'art de parler*. En vérité Caton n'a pas mieux défini son Orateur, que Senecion a caractérisé Regulus. Avez-vous de quoi payer cette lettre en même monnoye ? Votre paiement est tout prêt, si vous me pouvez mander, que cet ouvrage lamentable a été lû dans notre Ville, par quelqu'un de mes amis, ou par vous-même, monté comme un charlatan sur deux tréteaux dans la place publique; que vous avez fait à haute voix cette lecture, &

256 LES LETTRES DE PLINE ,
l'avez soutenue par un ton de confiance
& d'autorité , pour parler le langage de
Demosthene. Cette pièce est d'une im-
pertinence à vous faire plus rire que pleu-
rer. Elle vous paroîtra plutôt faite par un
enfant , que pour un enfant. Adieu.

LETTRE VIII.

A Arrien.

VOUS vous réjouissez avec moi de
ma promotion à la dignité d'Augure ; &
vous avez raison. Il est toujours glorieux
d'obtenir , même dans les plus petites oc-
casions , l'approbation d'un Prince aussi
sage que le nôtre. D'ailleurs , ce sacerdo-
ce est non-seulement vénérable par son
antiquité ; mais il a cet avantage sur les
autres , qu'il ne se perd qu'avec la vie.
Tous les sacerdoces , à peu près égaux dans
leurs prérogatives , se peuvent ôter com-
me ils se donnent ; mais l'empire de la
fortune sur celui-ci se borne à le donner.
Ce qui me le rend encore plus agréable ,
c'est d'avoir succédé à Julius Frontinus ,
homme d'un rare mérite. Sa constance
depuis plusieurs années à m'honorer de
son suffrage pour cette place , le jour que

l'on déclaroit ceux qu'on en jugeoit les plus dignes , sembloit me désigner son successeur. L'événement a été si bien d'accord avec ses vœux , qu'il ne paroît pas que le hazard s'en soit mêlé. Mais ce qui vous plaît davantage , si j'en crois votre lettre , c'est que Cicéron fut Augure. Vous me voyez avec joye marcher dans la carrière des honneurs , sur les traces d'un homme que je voudrois suivre dans celle des Sciences. Et plût au ciel , qu'après être parvenu , beaucoup plus jeune que lui au Consulat & au Sacerdoce , je pusse , au moins dans ma vieillesse , posséder une partie de ses talens ! Mais les graces dont les hommes disposent , peuvent bien venir jusqu'à moi & jusqu'à d'autres ; celles qui dépendent des Dieux , il y auroit trop de peine à les acquérir , & trop de présomption à se les promettre. Adieu.

L E T T R E I X.

A Ursus.

CES jours passés , on a plaidé la cause de Junius Bassus , homme illustre par les traverses , & par les disgraces qu'il a souffertes. Il fut accusé par deux particu-

258 *LES LETTRES DE PLINE,*
liers du temps de Vespasien. Renvoyé au Sénat pour se justifier, il y vit son sort long-temps incertain : enfin il se justifia pleinement & fut absous. Il craignit Titus, parce qu'il étoit ami de Domitien ; & Domitien lui-même le relegua. Rappelé par Nerva, il obtint le Gouvernement de Bithynie. A son retour, il fut accusé de malversation. Vivement pressé, fidèlement défendu, il n'eut pas tous les Juges favorables. Le plus grand nombre pourtant fut de l'avis le plus doux. Rufus, qui parle aisément & avec véhémence, l'accusa le premier ; & il fut secondé par Théophanes, l'un des députés, le chef & l'auteur de l'accusation. Je commençai la défense de Bassus. Il m'avoit chargé de jeter les fondemens de son Apologie ; de faire valoir toute la considération que lui donnoient sa naissance & ses malheurs ; d'exagérer la conspiration des délateurs, qui vivoient de cet indigne métier ; de mettre au jour ce qui le rendoit un objet de haine aux factieux, & particulièrement à Théophanes. Mais il ne m'avoit rien tant recommandé, que de m'attacher à la réfutation du crime, dont il paroissoit que les accusateurs faisoient leur capital. Car sur tous les autres chefs de l'accusation, c'étoit peu d'absoudre Bassus ; il méritoit des éloges. Ce qui le

chargeoit donc davantage, c'est que cet homme, d'une franchise ennemie de toute précaution, avoit reçu, comme une marque d'amitié, ce qu'il avoit plû aux gens de la Province de lui envoyer. Il n'étoit pas extraordinaire qu'il y eût fait des amis. Il y avoit été Questeur. Ses accusateurs appelloient cela des vols & des concussions; lui l'appelloit des présens. Mais le point de la difficulté, c'est que la Loi défend de recevoir même des présens. Que faire dans cet embarras? Nier le fait? C'étoit reconnoître tacitement pour vol, ce que l'on n'osoit avouer. Contester ce qui se trouvoit manifestement prouvé? C'étoit aggraver le crime, loin de le détruire. D'ailleurs, Bassus n'en avoit pas laissé la liberté aux Avocats. Il avoit dit à plusieurs personnes, & même au Prince, qu'il avoit reçu, & envoyé quelques bagatelles le jour de sa naissance & aux Saturnales. Devois-je donc recourir à la clémence? Je mettois le poignard à la gorge de l'accusé. On est criminel, dès que l'on a besoin de grace. Falloit-il soutenir que son action étoit innocente? Sans le justifier, je me déshonorois. Je crus qu'il étoit nécessaire de prendre je ne sçai quel milieu; & je m'imagine l'avoir trouvé. La nuit, qui d'ordinaire finit les combats, finit aussi mon discours. J'avois

parlé pendant trois heures & demie. Il me restoit encore une heure & demie à remplir. Car, suivant la Loi, l'accusateur avoit six heures, & l'accusé neuf. Celui-ci avoit partagé son temps de manière, qu'il m'en avoit donné cinq heures, & quatre à celui qui devoit me relever. Le succès de mon discours m'invitoit au silence. Car il y a de la témérité à ne se pas contenter de ce qui nous a réussi. J'avois encore à craindre, que si je recommençois le jour suivant, les forces ne me manquaissent. Il est plus difficile de se remettre au travail, que de le continuer pendant que l'on est en haleine. Je courois même un autre risque. L'interruption pouvoit rendre, ou languissant ce qui me restoit à dire, ou ennuyeux ce qu'il falloit répéter. Comme un flambeau conserve tout son feu dans l'agitation continuelle, & se rallume difficilement quand une fois il est éteint; l'action aussi lorsqu'elle est continuée, entretient à la fois & la vivacité de l'Orateur & l'attention des Auditeurs: mais si quelqu'intervale coupe le discours, celui qui parle se refroidit, & refroidit ceux qui l'écoutent. Bassus cependant s'obstinoit à me presser avec instance, & presque les larmes aux yeux, d'employer en sa faveur ce qui me restoit de temps. J'obéis; & je préférâi

son intérêt au mien. Je fus agréablement trompé. Je trouvai dans les esprits une attention si neuve & si vive, qu'ils paroissent bien plutôt mis en goût, que rassasiés par le discours précédent. Lucius Albinus prit la parole après moi; & entra si bien dans ce que j'avois dit, que nos plaidoyers eurent les agrémens de deux pièces différentes, & semblèrent n'en former qu'une. Herennius Pollio répliqua avec autant de force que de gravité; & après lui, Théopane pour la seconde fois. Car pour comble de présomption, il voulut encore étaler son éloquence, après deux hommes Consulaires très-éloquens, & consumer la plus grande partie de l'audience. Il plaida non-seulement jusqu'à la nuit, mais bien avant dans la nuit. Le lendemain, Titius Homulus & Fronton parlerent pour Bassus, & firent des prodiges. Le quatrième jour, les témoins furent examinés; & on opina. Bébius Macer Consul déclara Bassus convaincu de péculat. Cépion fut d'avis, que sans toucher à l'honneur de Bassus, on civilisât l'affaire, & qu'on la renvoyât devant des Juges ordinaires. On ne peut douter qu'ils n'eussent tous deux raison. Comment cela se peut-il, dites-vous? C'est que Macer s'en tenoit à la lettre de la Loi; & que, suivant la rigueur de la Loi, qui dé-

fend de recevoir des présens , on ne pouvoit se dispenser de condamner celui qui en avoit reçu. Cépion , au contraire , persuadé que le Sénat peut étendre ou modérer la rigueur des Loix , comme effectivement il le peut , croyoit avoir droit de pardonner une prévarication autorisée par l'usage. L'avis de Cépion l'emporta. Il fut même prévenu dès qu'il se leva pour opiner , par ces acclamations qui ne se donnent qu'à ceux qui , après avoir opiné , reprennent leur place. Jugez des applaudissemens qui suivirent son discours , par ceux qui le précédèrent. Cependant sur cette affaire , Rome n'est pas moins partagée que le Sénat. Les uns accusent Macer d'une sévérité mal entendue ; les autres reprochent à Cépion un relâchement , qui choque toutes les bienséances. Comment comprendre , disent-ils , que l'on renvoie un homme à des Juges ordinaires pour lui faire son procès , & qu'en même-temps on lui conserve sa place dans le Sénat ? Valerius Paulinus ouvrit un troisième avis. Ce fut d'ajouter à celui de Cépion , que l'on informeroit contre Théophile , après qu'il auroit achevé sa commission. Paulinus soutenoit , que cet homme , dans le cours de l'accusation , avoit lui-même en plusieurs ch fs contrevenu à la Loi , sur laquelle il vouloit

faire condamner Bassus. Mais quoique ce dernier avis plût fort à la plus grande partie du Sénat, les Consuls le laisserent tomber. Il fit pourtant à Paulinus tout l'honneur qu'il pouvoit attendre de sa fermeté. Le Sénat s'étant séparé, Bassus se vit de toutes parts abordé, environné avec de grands cris, & avec toutes les démonstrations d'une joye extrême. Un nom fameux par ses malheurs, le souvenir de ses périls passés rappellé par le nouveau danger qu'il venoit de courir, une vieillesse abbatue & comme accablée, & en même-temps un air noble & grand, lui avoient attiré les vœux de tout le monde. Cette Lettre vous tiendra lieu de Préface. Quant à la pièce entière, vous attendrez, s'il vous plaît; & vous ne vous lasserez pas d'attendre. Vous comprenez bien par l'importance du sujet, qu'il ne suffit pas d'y retoucher légèrement & de la repasser en courant. Adieu.



L E T T R E X.

A Sabinus

VOUS me marquez que Sabine, qui nous a fait ses héritiers, ne paroît par aucune disposition de son testament avoir affranchi Modestus son esclave, & que cependant elle lui laisse un legs en ces termes : *Je legue à Modestus, à qui j'ai déjà donné la liberté.* Vous me demandez mon avis. J'ai consulté nos maîtres. Tous prétendent que nous ne devons à cet esclave, ni la liberté qui ne lui a point été donnée, ni le legs dont l'esclave du testateur, & qui reste son esclave, est incapable. Mais moi, je ne doute pas que Sabine ne se soit trompée ; & je suis persuadé, que nous ne devons pas hésiter à faire ce que nous ferions, si elle avoit écrit ce qu'elle croyoit écrire. Je m'assure que vous serez de mon sentiment, vous qui faites profession d'être religieux observateur de la volonté des morts. Elle tient lieu de toutes les loix du monde à de dignes héritiers, dès qu'ils la peuvent entrevoir. La bien-séance n'a pas moins de pouvoir

LIVRE QUATRIÈME. 265
pouvoir sur des personnes comme nous ,
que la nécessité sur les autres. Laissons
donc Modestus jouir de la liberté ; lais-
sons-le jouir de son legs , comme si la
testatrice avoit pris les précautions que la
Loi exige. C'est les prendre toutes , que
de bien choisir ses héritiers. Adieu.

LETTRE XI.

A Minutien,

AVEZ - V O U S ouï dire , que Lici-
nien enseigne la Rhétorique en Sicile ?
J'ai peine à croire que vous le sçachiez :
car la nouvelle vient d'arriver. Il n'y a
pas long - temps que cet homme , après
avoir été Préteur , paroissoit dans le pre-
mier rang au Barreau. Quelle chute !
Le voilà , de Sénateur , devenu Banni !
d'Orateur , devenu Rhéteur ! Lui-même ,
dans le discours qu'il fit à l'ouverture de
son école , en prit occasion de s'écrier ,
d'un ton aussi grave que lamentable : *For-
tune ! ce sont-là de tes jeux ! Tu tires de
l'école un Pédant , pour en faire un Séna-
teur ; & tu chasses du Sénat un Sénateur ,
pour en faire un Pédant !* Je trouve tant

de bile , tant d'aigreur dans cette pensée , que j'ai bien du penchant à croire , qu'il n'a pris ce parti , que pour la débiter. Lorsqu'il se mit en possession de sa chaire , il parut vêtu à la Grecque avec un manteau (car les Bannis perdent le droit de porter la robe). Après s'être composé , après avoir jetté les yeux sur son habit : *Messieurs* , dit-il , *je vais parler Latin* ; & mêla dans la suite de son discours , les réflexions du monde les plus tristes & les plus touchantes. Doit-on croire qu'il ait déshonoré tant d'érudition par un inceste ? Il est vrai qu'il a avoué ce crime ; mais on ne sçait encore si c'est la crainte , ou la vérité , qui lui arracha cet aveu. Domitien au désespoir , haï , détesté de tout le monde , ne sçavoit à qui recourir. Il s'étoit mis en tête de faire enterrer vive Cornélie Maximille Vestale ; & cela , dans l'extravagante pensée d'illustrer son siècle par un tel exemple. Il joint toute la fureur d'un Tyrان à l'autorité d'un Souverain Pontife , pour convoquer les autres Pontifes , non pas dans son Palais , mais dans sa maison d'Albane. * Là , sans aucune formalité , & par un crime plus grand que celui qu'il vouloit punir , il déclare incestueuse cette malheureuse fille , sans la citer , sans l'entendre ; Lui qui , non content d'avoir dé-

* Aujourd'hui Albano.

bauché sa nièce , avoit encore causé sa mort. Elle étoit veuve. Leur commerce eut les suites ordinaires du mariage. Elle voulut les prévenir & les cacher : il lui en coûta la vie. Aussi-tôt après ce barbare arrêt contre Cornélie , les Pontifes furent renvoyés pour le faire exécuter. Elle s'écrie , leve les mains au ciel , invoque tantôt Vesta , tantôt les autres Dieux ; & entre plusieurs exclamations répète souvent celle-ci : *Quoi ! César me déclare incestueuse , moi dont les sacrifices l'ont fait vaincre , l'ont fait triompher ?* On ne sçait pas trop bien , si par ces paroles elle voulut flatter , ou insulter le Prince ; si le témoignage de sa conscience , ou son mépris pour l'Empereur , les lui suggéroient. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle ne cessa de les répéter jusqu'au lieu du supplice. Elle y arriva. Innocente ? je n'en sçai rien : mais du moins conduite en criminelle. Comme il fallut l'enfermer dans le caveau , & qu'en y descendant , sa robe se fût accrochée , elle se retourna , & la débarrassa. Le bourreau voulut alors lui présenter la main : elle en eut horreur , & rejetta l'offre , comme si elle n'eût pû l'accepter , sans ternir la pureté dont elle faisoit profession. Elle se souvint jusqu'à la fin , de ce qu'exigeoit d'elle la plus sévère bienfaisance.

*Elle eut grand soin de faire une chute modeste. **

D'ailleurs , lorsque Celer , Chevalier Romain , que l'on donnoit pour galant à Cornélie , fut battu de verges , dans la place publique où se font les Assemblées , on ne lui put jamais faire dire autre chose , sinon : *Qu'ai-je fait ? Je n'ai rien fait.* L'on reprochoit donc hautement à Domitien l'injustice & la cruauté de son arrêt. Il se rabat sur Licinien , & le fait poursuivre , sous prétexte que dans une de ses terres , il avoit caché une affranchie de Cornélie. Des émissaires secrets prirent soin de l'avertir , qu'il n'y avoit qu'un aveu qui le pût garantir & lui obtenir sa grace. Il le fit. Senecion porta la parole en son absence pour lui , à peu près dans ces termes d'Homere : *Patrocle est mort.* Car il ne dit autre chose , sinon : *D'Avocat , je suis devenu Courier. Licinien s'est retiré.* Cela causa tant de plaisir à Domitien , que sa joye le trahit , & lui fit dire dans ses transports : *Licinien nous a pleinement absous.* Il ne faut pas , ajouta-t-il , pousser à bout sa discrétion. Il lui permit d'emporter tout ce qu'il pourroit de ses biens , avant qu'ils fussent vendus à l'encan , & lui assigna pour son exil un lieu des plus commodes , comme le prix

* Vers d'Euripide,

LIVRE QUATRIÈME. 269
de sa complaisance. La bonté de Nerva
l'a depuis transféré en Sicile. Là, il tient
école aujourd'hui, & se venge de la for-
tune dans les discours qui précèdent ses
leçons. Vous voyez quelle est ma sou-
mission à vos ordres. Je ne me contente
pas de vous informer de ce qui se passe à
Rome, mais encore des nouvelles étran-
gères, avec tant d'exactitude, que je les
repréends dès leur origine. Comme vous
étiez absent dans le temps que cette af-
faire s'est passée, je me suis imaginé que
vous auriez seulement appris, qu'on avoit
banni Licinien pour inceste. La renom-
mée rapporte bien les faits en gros; ra-
rement elle se charge du détail. Je mé-
rite bien, ce me semble, qu'à votre tour
vous preniez la peine de m'écrire ce qui
se passe, soit dans votre ville, soit aux
environs; car il ne laisse pas d'y arriver
quelquefois des événemens remarquables.
Enfin écrivez tout ce qu'il vous plaira,
pourvû que votre Lettre soit aussi longue
que la mienne. Je vous en avertis, je ne
compterai pas seulement les pages, mais
jusqu'aux syllabes. Adieu.



LETTRE XII.

A Arrien.

VOUS aimez Egnace Marcellin, & vous me le recommandez souvent : vous l'aimerez & vous me le recommanderez encore davantage, quand vous sçaurez ce qu'il vient de faire. Il étoit allé exercer la charge de Questeur dans une Province. Son commis mourut, avant que ses appointemens fussent échus. Marcellin aussi-tôt se résolut à rendre ses appointemens, qui lui avoient été payés d'avance pour ce commis. A son retour, il supplie l'Empereur, & ensuite, par ordre de l'Empereur, le Sénat, de lui marquer l'usage qu'il devoit faire de ce fonds. La question étoit peu importante, mais c'étoit toujours une question. Les héritiers d'un côté, de l'autre les trésoriers publics, le réclamoient. La cause a été fort bien plaidée de part & d'autre. Strabon a opiné pour le Fisc. Bébius Macer pour les héritiers. L'avis de Strabon a été suivi. Il ne vous reste qu'à donner à Marcellin les louanges qu'il mérite. Moi, je l'ai payé

LIVRE QUATRIÈME. 271
comptant. Quoique l'approbation publique du Prince & du Sénat ne lui laissent rien à désirer, je m'affure que la vôtre lui fera plaisir. C'est le caractère de tous ceux que possède l'amour de la véritable gloire : l'applaudissement, de quelque part qu'il vienne, a pour eux des charmes. Jugez de l'impression que vos éloges feront sur Marcellin, qui n'a pas moins de vénération pour votre personne, que de confiance en votre discernement. Il ne pourra jamais apprendre, que le bruit de son action ait pénétré jusques dans le pays où vous êtes, sans être ravi du chemin que sa réputation aura faite. Car je ne sçai pourquoi les hommes sont plus touchés d'une gloire étendue, que d'une grande gloire. Adieu.

LETTRE XIII.

A Corneille Tacite.

JE me réjouis que vous soyez de retour à Rome en bonne santé. Vous ne pouviez jamais arriver pour moi plus à propos. Je ne resterai que fort peu de jours

dans ma maison de Tusculum * , pour achever un petit ouvrage que j'y ai commencé. Je crains que si je l'interromps , je n'aye beaucoup de peine à le reprendre. Cependant , afin que mon impatience n'y perde rien , je vous demande d'avance par cette Lettre une grace , que je me promets de vous demander bien - tôt de vive voix. Mais avant que de vous exposer le sujet de ma priere , il faut vous dire ce qui m'engage à vous prier. Ces jours passés , comme j'étois à Côme , lieu de ma naissance , un jeune enfant , fils d'un de mes compatriotes , vint me saluer. Vous étudiez , lui dis-je ? Il me répond , qu'oui. En quel lieu ? A Milan. Pourquoi n'est-ce pas dans ce lieu-ci ? Son pere , qui l'accompagnoit & qui me l'avoit présenté , prend la parole. Nous n'avons point (dit-il) ici des maitres. Et pourquoi n'en avez-vous point ? Il vous étoit fort important à vous autres peres (cela venoit à propos ; grand nombre de peres m'écoutoient) de faire instruire ici vos enfans. Où leur trouver un séjour plus agréable que la Patrie ? Où former leurs mœurs plus sûrement que sous les yeux de leurs peres ? Où les entretenir à moins de frais que chez vous ? A combien croyez-vous

* Aujourd'hui Frescati.

que vous reviendrait le fonds nécessaire pour avoir ici des Professeurs ? Combien, pour établir ce fonds, vous faudroit - il ajouter, à ce que vos enfans vous coûtent ailleurs, où il faut payer voyage, nourriture, logemens, acheter toutes choses, car tout s'achete lorsqu'on n'est pas chez soi ? Moi qui n'ai point encore d'enfans, je suis tout prêt en faveur de ma patrie, pour qui j'ai un cœur de fils & de pere, à donner le tiers de la somme que vous voudrez mettre à cet établissement. J'offrierois le tout : mais je craindrois, que cette dépense qui ne seroit à charge à personne, ne rendit tout le monde moins circonspect dans le choix des maîtres ; que la brigue seule ne disposât de ces places ; & que chacun de vous ne perdît tout le fruit de ma libéralité. C'est ce que je vois en divers lieux où il y a des Chaires de Professeurs fondées. Je ne sçai qu'un moyen de prévenir ce désordre. C'est de ne confier qu'aux peres le soin du choix ; & de les obliger à bien choisir, par la nécessité de la contribution, & par l'intérêt de placer utilement leur dépense. Car ceux qui peut-être ne seroient pas fort attentifs au bon usage du bien d'autrui, le seront certainement à ne pas mal employer le leur ; & n'oublieront rien pour mettre en bonnes mains le fonds que

274 *LES LETTRES DE PLINE,*
j'aurai fait, si le leur l'accompagne. Prenez donc une sage résolution à l'envi l'un de l'autre, & reglez vos efforts sur les miens. Je souhaite sincèrement que mon contingent soit considérable. Vous ne pouvez rien faire de plus avantageux à vos enfans, rien de plus agréable à votre patrie. Que vos enfans reçoivent l'éducation dans le même lieu où ils ont reçu la naissance. Accoutumez-les dès l'enfance à se plaire, à se fixer dans leur pays natal. Puissiez-vous choisir de si excellens maîtres, que leur réputation peuple vos écoles; & que par une heureuse vicissitude, ceux qui voyent venir vos enfans étudier chez eux, envoient à l'avenir les leurs étudier chez vous! Voilà ce que je leur dis; & j'ai cru que je ne pouvois mieux vous faire entendre combien je serois sensible au bon office que je vous demande, qu'en reprenant dès la source les raisons que j'ai de le désirer. Je vous supplie donc; dans cette foule de Sçavans, que la réputation de votre esprit attire de toutes parts auprès de vous, jettez les yeux sur ceux qui peuvent être les plus propres à l'emploi que je vous propose: mais ne m'engagez point. Mon intention est de laisser les peres maîtres absolus du choix. Je leur abandonne l'examen & la décision; je ne me réserve que la dépense & le soin

LIVRE QUATRIÈME. 275
de leur chercher des sujets. S'il s'en trouve donc quelqu'un, qui se fie à ses talens jusqu'au point de s'embarquer dans ce voyage sans autre garantie, il peut l'entreprendre, & compter uniquement sur son mérite. Adieu.

L E T T R E X I V.

A Paternus.

VOUS avez bien l'air de me demander à votre ordinaire quelque plaidoyer, & de vous attendre à le recevoir; mais moi je vous présente mes amusemens, comme des curiosités étrangères. Vous recevrez dans ce paquet de petits vers, que j'ai faits en chaise, dans le bain, à table. Ces enfans de mon loisir me feront paroître tour à tour plaisant, badin, amant, chagrin, plaintif, colere. Tantôt mes descriptions sont plus simples, tantôt plus nobles. J'essaye de satisfaire, par cette variété, les différens goûts; & même de répandre dans mon ouvrage quelques beautés, qui puissent plaire à tout le monde. Si par hazard vous trouvez des endroits un peu libres; il sera du

Mvj

276 *LES LETTRES DE PLINE ;*
devoir de votre érudition , de vous rap-
peller , que non - seulement les grands
hommes & les plus austeres qui ont écrit
dans ce genre , n'ont pas choisi leurs su-
jets au gré d'une Lucrece ; mais qu'ils ont
même , sans scrupule , appelé chaque
chose par son nom. C'est une liberté que
je ne me donne pas : non que je me pic-
que d'être plus sage (car de quel droit ?) ,
mais parce que je suis plus timide. Il me
semble d'ailleurs , que la véritable règle
pour cette espèce de poésie est renfermée
dans ces petits vers de Catulle ;

Le Poëte doit être sage :

Pour ses vers , il importe peu :

Ils n'auroient ni grace , ni feu ;

Sans un air de libertinage.

Le parti que je prends , d'exposer l'ou-
vrage entier à votre censure , plutôt que
de mendier vos louanges par des endroits
détachés & choisis , doit vous apprendre
l'opinion que j'ai de votre discernement.
En effet , les morceaux d'une pièce , qui
séparés peuvent plaire , perdent souvent
cet avantage , quand on les trouve en
compagnie de plusieurs autres , qui leur

resemblent trop. Le Lecteur, pour peu qu'il soit habile & délicat, sçait qu'il ne doit pas comparer ensemble des Poësies de différens genres ; mais les examiner chacune, par rapport aux règles particulières à son espèce. Selon cette méthode, il se gardera bien de censurer comme plus mauvais, ce qui a le point de perfection qui lui convient. Mais pourquoi tant discourir ? Prétendre, par une longue préface, justifier, ou faire valoir des badineries, c'est, de toutes les badineries, la plus ridicule. Je crois seulement vous devoir avertir, que je me propose d'intituler ces bagatelles, *Hendecasyllabes*, titre qui n'a de rapport qu'à la mesure des vers. Vous les pouvez donc appeller Epigrammes, Idylles, Eclogues ; ou, comme plusieurs ont fait, Poësies : enfin, de tel autre nom qu'il vous plaira. Je ne m'engage, moi, qu'à vous donner des hendecasyllabes. J'exige seulement de votre sincérité, que vous me disiez de mon livre, tout ce que vous en direz aux autres. Ce que je vous demande, ne vous doit rien coûter. Si ce petit ouvrage étoit le seul qui fut sorti de mes mains, ou qu'il fut le plus considérable, il y auroit peut-être de la dureté à me dire : Cherchez d'autres occupations. Mais vous pouvez, sans blesser la politesse, me dire : Eh !

278 *LES LETTRES DE PLINE,*
vous avez tant d'autres occupations !
Adieu.

LETTRE XV.

A Fundanus.

SI mon discernement paroît en quelque chose, il se montre sur-tout dans mon amitié particulière pour Asinius Rufus. C'est un homme rare, qui aime passionnément les gens de bien comme nous. Eh ! Pourquoi ne me mettrois-je pas du nombre ? Il est aussi ami de Corneille Tacite. Quel homme ! vous le sçavez. Si vous avez donc quelque estime pour lui & pour moi, vous ne pouvez en refuser à Rufus, puisque rien n'est plus propre à faire naître l'amitié que la ressemblance des mœurs. Il a plusieurs enfans ; car il a compté entre les autres obligations d'un bon citoyen, celle de donner des sujets à l'Etat ; & cela dans un siècle, où les soins que l'on rend à ceux qui n'ont point d'enfans, dégoûtent même d'un fils unique. Ces honteuses amorces l'ont si peu tenté, qu'il n'a pas craint d'être ayeul. Il a des petits-fils de Saturius Firmus son gendre,

homme que vous aimerez autant que je
 l'aime, quand vous le connoîtrez autant
 que je le connois. Voyez, je vous prie,
 quelle nombreuse famille vous obligerez
 à la fois par une seule grace. Nous vous
 la demandons, parce que nos désirs, &
 d'heureux présages, nous persuadent que
 vous serez bien-tôt en état de l'accorder.
 Nous vous souhaitons le Consulat; &
 nous prévoyons, que l'année prochaine
 il ne vous peut manquer. Nos augures,
 nos garans sont vos vertus, & le dis-
 cernement du Prince. Les mêmes raisons
 vous donnent pour Questeur Asinius
 Bassus, l'aîné des fils de Rufus. C'est un
 jeune homme je ne sçai ce que je
 dois dire. Le pere veut que je dise & que
 je pense que son fils vaut mieux que lui;
 la modestie du fils me le défend. Vous
 qui n'hésitez jamais à me croire, lui
 croirez difficilement sans le voir, l'habi-
 leté, la probité, l'érudition, l'esprit,
 l'application, la mémoire que l'expé-
 rience vous fera découvrir en lui. Je vou-
 drois que notre siècle fut assez fécond en
 bons sujets pour vous en donner un, di-
 gne d'être préféré à Bassus. Je serois le
 premier à vous avertir, à vous presser d'y
 regarder plus d'une fois, & de peser long-
 temps avant que de faire pancher la ba-
 lance. Par malheur aujourd'hui . . . Mais

je ne veux pas vous vanter trop mon ami. Je vous dirai seulement qu'il mériterait, que, selon la coutume de nos ancêtres, vous l'adoptassiez pour votre fils. Ceux qui comme vous se distinguent par une haute sagesse, devraient prendre dans le sein de la République leurs enfans, tels qu'ils voudroient les avoir reçus de la nature. Ne vous sera-t-il pas honorable lorsque vous serez Consul, d'avoir pour Questeur le fils d'un homme qui a exercé la Préture, & le proche parent de plusieurs Consulaires, à qui, tout jeune qu'il est, il donne de leur propre aveu autant d'éclat qu'il en reçoit d'eux. Ayez donc quelque égard à mes prieres, ne négligez pas mes avis, & sur-tout pardonnez à une sollicitation prématurée. L'amitié ne sçait point attendre. Elle anticipe les temps par ses desirs. D'ailleurs, dans une ville où il semble que tout soit fait pour celui qui le premier s'en empare, on trouve que le temps d'agir est passé, si l'on attend qu'il soit venu. Enfin il est doux de goûter par avance le plaisir des succès que l'on desire. Que déjà Bassus vous respecte comme son Consul. Vous, aimez - le comme votre Questeur. Pour moi qui vous aime également l'un & l'autre, je commence à sentir une double joye. Car dans la tendre amitié qui m'attache à

LIVRE QUATRIÈME. 281
vous, & à Bassus, je suis prêt à mettre
tout en œuvre, soins, amis, crédit, pour
élever aux charges, ou Bassus, quel que
soit le Consul dont il sera Questeur; ou
le Questeur que vous aurez choisi, quel
qu'il puisse être. J'aurai un sensible plaisir
si mon attachement aux intérêts de votre
Consulat, & mon amitié pour Bassus,
rassemblent tous mes vœux en une même
personne: si enfin je vous ai pour second
dans mes sollicitations; vous dont les avis
sont d'une si grande autorité, & le témoi-
gnage d'un si grand poids dans le Sénat.
Adieu.

LETTRE XVI.

A Valerius Paulinus.

REJOUISSÉZ-VOUS pour vous,
pour moi, pour notre siècle. On aime
encore les sciences. Ces jours passés je
devois plaider devant les Centumvirs. Je
me présentai. Mais la foule étoit si gran-
de, qu'il me fut impossible de me faire
d'autre passage pour aller au Barreau,
qu'au travers du Tribunal même où les
Juges sont assis. Il se trouva un jeune

282 LES LETTRES DE PLINE ,
homme de qualité dont une partie des habits fut déchirée , comme il arrive souvent dans la presse ; il demeura pourtant couvert de sa seule veste sept heures entières : car je parlai pendant tout ce temps avec beaucoup de fatigue , & avec plus de succès encore. Courage donc ; appliquons-nous à l'étude : & n'excusons plus notre paresse , sur celle des Auditeurs ni des Lecteurs : L'on n'en manque point. Ayons soin seulement que l'on ne manque ni de bons discours , ni de bons livres. Adieu.

LETTRE XVII.

A Gallus.

VOUS m'avertissez que C. Cécilius, Consul désigné , poursuit un jugement contre Corellie , qui n'est pas en cette Ville ; & vous me priez de la défendre. Je vous remercie de l'avis ; mais je me plains de la priere. Je dois être averti pour sçavoir ce qui se passe ; mais on ne doit pas me prier de faire ce qu'il me seroit très-honteux de ne faire pas. Balance-rois-je à me déclarer pour la fille de Co-

rellius ? Il est vrai que je suis dans des liaisons , non pas d'intime confiance , mais d'amitié ordinaire , avec celui contre qui vous voulez que je plaide. Il est vrai qu'on a pour lui une grande considération ; & que la place où il est destiné , me demande d'autant plus d'égard , que j'ai eu l'honneur de la remplir. Car il est naturel d'augmenter autant qu'on le peut , l'idée des dignités que l'on a possédées. Mais toutes ces raisons s'évanouissent , dès que je fais réflexion , qu'il s'agit de la fille de Corellius. J'ai sans cesse devant les yeux ce grand homme , qui n'a cédé à personne de son siècle en autorité , en droiture , & en esprit. L'admiration que son mérite m'avoit inspirée , fit naître mon attachement pour lui ; & il arriva , contre l'ordinaire , que je ne l'admirai jamais tant , que lorsque je le connus plus à fonds ; & on ne pouvoit plus à fonds le connoître. Il n'avoit point de secret pour moi. Il partageoit avec moi ses amusemens , ses affaires , sa joye , ses peines. J'étois encore tout jeune , & non-seulement il avoit pour moi de l'honnêteté , mais (j'ose le dire) la même considération que pour un homme de son âge. Je n'ai point demandé de charge , qu'il n'ait été mon solliciteur , & ma caution. Je n'ai pris possession d'aucune

qu'il ne m'ait conduit , qu'il ne m'ait accompagné ; je n'en ai point exercé , que par ses avis & avec son secours. En un mot , toutes les fois qu'il a été question de mes intérêts , il a paru toujours à la tête de mes amis , tout cassé , tout infirme qu'il étoit. Quel soin ne prenoit-il pas de me faire une réputation , soit en particulier , soit en public , soit à la Cour ? Un jour , chez l'Empereur Nerva , la conversation tomba sur les jeunes gens de grande espérance. La plupart dirent mille biens de moi. Corellius , après avoir quelque temps gardé le silence , qui donnoit un nouveau poids à ses paroles : *Pour moi* , dit-il de ce ton grave que vous lui connoissiez , *je suis obligé de louer Pline plus sobrement ; car il ne fait rien que par mes conseils.* Par-là , il me donnoit plus de gloire , que je n'en osois désirer. Il faisoit entendre que toutes mes démarches , sous un aussi bon guide , ne pouvoient manquer d'être sûres. Enfin , mourant , il dit pour dernier adieu à sa fille , qui le répète souvent : *Je vous ai dans le cours d'une longue vie fait grand nombre d'amis ; mais ne comptez sur aucun , tant que sur Pline & sur Cornutus.* Je ne puis m'en souvenir , sans comprendre l'obligation où je suis d'agir de manière , qu'il ne paroisse pas que j'aye en

LIVRE QUATRIÈME. 285
rien trompé la confiance d'un homme, dont le jugement étoit si sûr. Je suis donc prêt d'épouser avec toute l'ardeur imaginable les intérêts de Corellie, & de m'exposer pour son service aux plus vifs ressentimens. Lors même que, pour autoriser ma conduite, ou pour me faire honneur, j'aurai donné à tout ce que je viens de vous dire cette étendue que demande un plaidoyer, & que ne permet pas une Lettre; peut-être Cecilius, qui, selon vous, ne hazarde ce procès, que dans l'espérance de n'avoir affaire qu'à une femme, ne pourra se défendre, non-seulement de me le pardonner, mais encore de m'en louer. Adieu.

LETTRE XVIII,

A Antonin.

J'A I essayé de traduire en Latin quelques-unes de vos Epigrammes Grecques. Puis-je mieux vous prouver à quel point j'en suis charmé? J'ai bien peur de les avoir gâtées, soit par la foiblesse de mon génie, soit par la stérilité, ou, pour parler comme Lucrece, par la pauvreté de

286 LES LETTRES DE PLINE,
notre Langue. Que si vous croyez apper-
cevoir quelque agrément dans la traduc-
tion qui est Latine & de ma façon ; ima-
ginez-vous les graces de l'original, qui
est Grec & de votre main. Adieu.

LETTRE XIX.

A Hispulla.

COMME je suis persuadé que vous
êtes d'un très-bon naturel ; que vous ai-
miez autant votre frere qu'il vous aimoit ;
que sa fille * n'a pas seulement trouvé en
vous une amitié de tante , mais toute
la tendresse du pere quelle a perdu :
je vais vous dire des choses qui vous plai-
ront infiniment. Votre nièce ne dégénere
point. Chaque jour elle se montre digne
de son pere , digne de son ayeul , digne
de vous. Elle a beaucoup d'esprit, beau-
coup de retenue , beaucoup de tendresse
pour moi ; ce qui est un gage bien sûr de
sa vertu. D'ailleurs, elle aime les Let-
tres ; & c'est l'envie de me plaire , qui a
tourné ses inclinations de ce côté-là. Elle
a continuellement mes ouvrages entre les
* C'étoit la femme de Pline,

mains; elle ne cesse de les lire; elle les apprend par cœur. Vous ne pouvez vous imaginer, ni son inquiétude avant que je plaide, ni sa joye après que j'ai plaidé. Elle charge toujours quelqu'un, de venir en diligence lui apprendre quels applaudissemens j'ai reçus, quel succès a eu la cause. S'il m'arrive de lire quelque pièce en public, elle sçait se ménager une place, où, derrière un rideau, elle écoute avidement les louanges que l'on me donne. Elle chante mes vers: & instruite par l'amour seul, le plus excellent de tous les maîtres, elle fait redire à sa Lyre ce qu'exprime sa voix. J'ai donc raison de me promettre que le temps ne fera que cimenter de plus en plus notre union. Car elle n'aime en moi ni la jeunesse, ni la figure, qui dépérissent chaque jour; mais la gloire, qui ne périt jamais. Eh! que pouvois-je attendre autre chose d'une personne élevée sous vos yeux, formée par vos leçons, qui n'a rien pris que de vertueux & d'honnête dans votre commerce, & dont les éloges perpétuels qu'elle vous entendoit faire de moi ont fait naître l'amour? Vos sentimens pour ma mere, que vous respectiez comme la vôtre, & la part que vous preniez à mon éducation, vous ont accoutumé à me vanter dès ma plus tendre enfance, & dès-lors, à pro-

288 LES LETTRES DE PLINE ,
mettre de moi tout ce que ma femme s'en
imagine aujourd'hui. Nous vous remer-
cions à l'envi ; moi , de ce qu'elle est ma
femme ; elle , de ce que je suis son mari :
tous deux , de ce que vous avez uni
deux personnes faites l'une pour l'autre.
Adieu.

LETTRE XX.

A Maxime.

A MESURE que j'ai achevé de lire
chaque partie de votre ouvrage , je vous
ai mandé mon sentiment : Il faut vous dire
aujourd'hui ce que je pense de l'ouvrage
entier. Il m'a paru beau , solide , varié ,
délicat , élégant , poli , sublime , plein de
figures agréables , & d'une étendue qui ne
fait que contribuer à la gloire de l'auteur.
Votre esprit & votre douleur ont ensem-
ble déployé toute leur force , & se sont
réciproquement soutenus. L'esprit y don-
ne de la magnificence & de la majesté à la
douleur ; & la douleur donne de la viva-
cité & de la véhémence à l'esprit. Adieu.

LETTRE

L E T T R E X X I.

A Velius Cerealis.

Q U E le sort des Helvidies est triste & funeste ! Ces deux sœurs sont mortes en couche, toutes deux après avoir mis au monde une fille. Je suis pénétré de douleur ; & je ne puis l'être trop , tant il me paroît cruel de perdre par une malheureuse fécondité ces deux aimables personnes dans la fleur de leur âge. Je plains de pauvres enfans , à qui le même moment donne le jour & ôte leur mere. Je plains les maris. Je me plains moi-même. J'aime le pere des Helvidies , tout mort qu'il est ; & je l'aime avec une constance , dont mes discours & mes livres sont de fidèles témoins. Je ne puis , sans un extrême chagrin , voir qu'il ne lui reste qu'un seul de ses trois enfans ; & que sa maison , auparavant soutenue de tant d'appuis , n'en ait plus qu'un. Ce me sera pourtant une douce consolation , si la fortune nous conserve au moins ce fils , pour nous rendre en sa personne son ayeul & son pere. Sa vie & ses mœurs me donnent

290 *LES LETTRES DE PLINE ;*
d'autant plus d'inquiétude, qu'il est devenu
unique. Vous qui connoissez ma foiblesse
& mes allarmes, vous ne serez pas surpris
de me voir tant craindre, pour un jeune
homme de qui l'on a tant à esperer.
Adieu.

LETTRE XXII.

A Sempronius.

J'A I été appelé au Conseil de l'Empereur, pour dire mon avis sur une question singulière : On célébroit à Vienne des Jeux publics fondés par le testament d'un particulier. Trebonius Rufinus, homme d'un rare mérite, & mon ami, les abolit pendant qu'il étoit Duumvir. L'on soutenoit qu'il n'avoit pû s'attribuer cette autorité. Il plaida lui-même avec autant de succès que d'éloquence. Ce qui donna plus d'éclat à son action, c'est que dans sa propre cause il parla en Romain, en bon Citoyen, avec beaucoup de sagesse & de dignité. Lors qu'on prit les voix, Junius Mauricus, dont la fermeté & la sincérité n'ont rien d'égal, ne se contenta pas de dire, qu'il ne falloit pas rétablir ces spectacles à

Vienne. Il ajouta : *Je voudrois aussi que l'on les supprimât à Rome.* C'est, dites-vous, montrer beaucoup de hardiesse & de force ; mais cela n'est pas surprenant dans Mauricus. Ce qu'il dit à la table de Nerva n'est pas moins hardi. Cet Empereur soupoit avec un petit nombre de ses amis. Vegenton, célèbre Adulateur, étoit le plus près de lui, & penché sur son sein. C'est tout vous dire, que de vous nommer le personnage. La conversation tomba sur Catullus Messalinus, qui, cruel naturellement, avoit en perdant la vûe, achevé de perdre tout sentiment d'humanité. Il ne connoissoit ni l'honneur, ni la honte, ni la pitié. Il étoit entre les mains de Domitien, comme un trait toujours prêt à être emporté par une impétuosité aveugle, & que cet Empereur barbare lançoit souvent contre les plus gens de bien. Chacun, pendant le souper, s'entretenoit de la scélératesse de Messalinus & de ses avis sanguinaires. Alors Nerva prenant la parole : *Que pensez-vous, (dit-il) qu'il lui arrivât, s'il vivoit encore ?* De souper avec nous, répondit hardiment Mauricus. Je me suis trop écarté ; mais non pas sans dessein. On prononça la suppression de ces Jeux, qui n'avoient fait que corrompre les mœurs de Vienne, comme nos jeux corrompent les mœurs de l'univers. Car

292 LES LETTRES DE PLINE ;
les vices des Viennois sont renfermés dans
leurs murailles : les nôtres se répandent
par toute la terre. Et dans le corps politi-
que , comme dans le corps humain , la
plus dangereuse de toutes les maladies ,
c'est celle qui vient de la tête. Adieu.

LETTRE XXIII.

A Pomponius Bassus.

J'APPREND S avec plaisir par nos
amis communs , que dans un séjour déli-
cieux , vous usez de votre loisir en hom-
me sage ; que souvent vous vous prome-
nez sur terre & sur mer ; que vous donnez
beaucoup de temps aux dissertations , aux
conférences , à la lecture ; & qu'il n'est
point de jour , que vous n'ajoutiez quel-
que nouvelle connoissance , à cette gran-
de érudition que vous avez déjà. C'est
ainsi que doit vieillir un homme , non
moins distingué dans les fonctions de la
Magistrature , que dans le commande-
ment des armées , & qui s'est tout dévoué
au service de la République tant que l'hon-
neur l'a voulu. Nous devons à la Patrie
notre premier & notre second âge ; mais

LIVRE QUATRIÈME. 293
nous nous devons le dernier à nous-même. Les Loix semblent nous le conseiller, lorsqu'à soixante ans elles nous rendent au repos. Quand aurai-je la liberté d'en jouir ? Quand l'âge me permettra-t-il d'imiter une retraite si honorable ? Quand la mienne ne pourra-t-elle plus être appelée paresse, mais une glorieuse oisiveté ? Adieu.

LETTRE XXIV.

A Valens.

Ces jours passés, comme je plaidois devant les Centumvirs, les quatre Chambres assemblées, je me souvins que la même chose m'étoit arrivée dans ma jeunesse. Mes réflexions, à l'ordinaire, m'emportèrent plus loin. Je commençai à rappeler dans ma mémoire ceux qui, comme moi, suivoient le Barreau dans le temps de la première cause, & ceux qui le suivoient dans le temps de celle-ci. Je m'apperçus, que j'étois le seul qui se fût trouvé à l'une & à l'autre, tant les loix de la nature, tant les caprices de la fortune, font de révolutions dans le monde.

N iij

Les uns sont morts , les autres bannis. L'âge , ou les infirmités , ont condamné celui-ci au silence : la sagesse ménage à celui-là une heureuse tranquillité. L'un commande une armée ; la faveur du Prince dispense l'autre des emplois pénibles. Moi-même à quelles vicissitudes n'ai-je point été sujet ? Les Belles-lettres m'ont élevé d'abord , abaissé dans la suite , enfin relevé. Mes liaisons avec les gens de bien m'ont été fort utiles , puis très-préjudiciables , à la fin très-avantageuses. Si vous supputez les années , où sont arrivées tant de révolutions , le temps vous paroîtra court ; si vous faites attention sur les événemens , vous croirez parcourir un siècle. Tant de changemens si rapidement amenés , sont bien propres à nous apprendre , qu'on ne doit désespérer de rien , ne compter sur rien. J'ai coutume de vous communiquer toutes mes pensées ; de vous faire les mêmes leçons , de vous proposer les mêmes exemples qu'à moi-même. C'est l'intention que j'ai dans cette Lettre. Adieu.



LETTRE XXV.

A Maxime.

JE vous avois bien dit , qu'il étoit à craindre que le scrutin n'amenât quelque désordre. C'est ce qui vient d'arriver à la dernière élection des Magistrats. Dans plusieurs billets , on a trouvé des plaisanteries ; en quelques-uns , des impertinences grossières ; dans un entr'autres , à la place du nom des Candidats , le nom des Protecteurs. Le Sénat plein d'indignation fit grand bruit , & souhaita que toute la colère de l'Empereur pût tomber sur l'auteur de cette insolence. Mais il a échappé à tous ces ressentimens , & s'est caché ; peut-être étoit-il un de ceux qui crioient le plus haut. Quelle liberté , à votre avis , ne se donne pas chez lui cet homme , qui , dans une affaire sérieuse , en une occasion de cette importance , ose faire ainsi le farceur , & qui bouffonne & turlupine au milieu du Sénat ? Un tel homme se dit à lui-même : *Eh ! qui le sçaura ?* Cette pensée produit seule cette audace dans les ames basses. Demander du papier , prendre la

296 *LES LETTRES DE PLINE,*
plume, baisser la tête pour écrire, ne
craindre point le témoignage des autres,
mépriser le sien propre; voilà quelle est
la source d'où coulent ces bons mots di-
gnes du théâtre & des halles. De quel côté
se tourner? Quelque remède que l'on
employe, le mal surmonte le remède.
Mais ce soin regarde quelqu'autre puissan-
ce, au zèle & aux travaux de qui notre
mollesse & notre licence préparent de jour
en jour de nouveaux sujets de réforme.
Adieu.

LETTRE XXVI.

A Nepos.

VOUS voulez que je charge quel-
qu'un de relire & de corriger avec exacti-
tude l'exemplaire de tous mes ouvrages,
que vous avez acheté. Je le ferai. Quel
soin plus agréable pourrois-je prendre,
principalement à votre prière? Lorsqu'un
homme de votre importance, si sçavant,
si éloquent, par-dessus tout cela si occu-
pé, & qui va gouverner une grande Pro-
vince, a si bonne opinion de mes ouvra-
ges, que de les vouloir emporter avec

lui ; dans quelle obligation ne suis-je pas de mettre ordre que cette partie de son bagage ne l'embarrasse pas comme inutile ? Je ferai donc en sorte , que cette compagnie ne vous soit pas à charge ; & je vous en préparerai une recrue à votre retour. Car rien ne peut tant m'engager à de nouvelles compositions , qu'un Lecteur tel que vous. Adieu.

LETTRE XXVII.

A Falcon.

IL y a trois jours que j'entendis avec beaucoup de plaisir , & même avec admiration , la lecture des ouvrages de Sentius Augurinus. Il les appelle petites Poësies. Il y en a de délicates , de simples , de nobles , de galantes , de tendres , de douces , de piquantes. Si l'amitié que je lui porte , ou les louanges qu'il m'a données , ne m'ont point ébloüi , il ne s'est rien fait de plus achevé dans ce genre depuis quelques années. Le sujet de la pièce qu'il a fait pour moi , roule sur ce que je m'amuse quelquefois à faire des vers badins. Vous allez vous-même juger de mon jugement ,

N v

298 LES LETTRES DE PLINE,
si le second vers de cette pièce me revient ;
car je tiens les autres. Bon ! le voilà re-
venu.

Ma Muse enjouée & badine

Imite Catulle & Calvus ;

Mais je veux n'imiter que Pline :

*Lui seul les vaut tous deux , s'il ne vaut encor
plus.*

Qui sçait mieux dans un tendre ouvrage

Parler un amoureux langage ?

Quoi ! ce Pline si sérieux

*Et si grave Oüi , ce Pline , épris de deux
beaux yeux ,*

Fait quelquefois des vers où regne la tendresse.

Il célèbre l'amour. Caton en fit autant.

Vous qui vous piquez de sagesse ,

Refusez d'aimer maintenant.

Vous voyez quelle finesse quelle justes-

LIVRE QUATRIÈME. 299
se, quelle vivacité. Le livre entier est écrit dans ce goût. Je vous en promets un exemplaire dès qu'il aura vû le jour. Aimez toujours ce jeune homme par avance. Réjouissez - vous pour notre siècle, illustré par un esprit si rare, & à qui les vertus qui l'accompagnent donnent un nouveau prix. Il passe sa vie, tantôt auprès de Spurrina, tantôt auprès d'Antoine, allié de l'un, intime ami de tous les deux. Jugez par-là du mérite d'un jeune homme, que des vieillards si vénérables aiment tant. Car rien n'est plus vrai que cette maxime :

*D'ordinaire, on ressemble à ceux que l'on fréquente. **

Adieu.

* Vers d'Euripide.

LETTRE XXVIII.

A Severe.

HERENNIUS SEVERUS, très-sçavant homme, se fait un grand hon-

N vj

300 *LES LETTRES DE PLINE* ,
neur de placer dans sa Bibliothèque les
portraits de deux de vos compatriotes ;
Cornelius Nepos , & Titus Cassius. Il me
prie de lui en faire faire des copies, s'ils se
trouvent dans le lieu où vous êtes, com-
me il y a apparence qu'ils y sont. Trois
raisons m'engagent à vous charger de ce
soin. L'une, c'est que votre complaisance
& votre amitié ne laissent jamais languir
mes moindres désirs. L'autre , votre pas-
sion pour les Belles - lettres , & votre
amour pour ceux qui les cultivent. Enfin
votre dévouement aux intérêts de votre
Patrie , & de toutes les personnes qui lui
ont fait honneur , & pour qui vous n'avez
guères moins de respect & de tendresse
que pour elle. Je vous supplie donc de
choisir le plus excellent Peintre. Car s'il
est extrêmement difficile d'attraper la res-
semblance dans un original , combien
l'est-il davantage dans une copie ? Faites,
je vous prie , qu'elle ne s'en écarte en
rien , pas même pour faire mieux, Adieu



LETTRE XXIX.

A Romanus.

HOLA, paresseux ; ne manquez pas de vous ranger à votre devoir , & de venir faire votre métier de Juge , à la première audience qui se tiendra. Ne comptez pas que vous puissiez vous en reposer sur moi. On ne s'en dispense pas impunément. Licinius Nepos , Préteur , homme ferme & sévère , vient de condamner à l'amende un Sénateur même. Le Sénateur a plaidé sa cause dans le Sénat ; mais il a plaidé en homme qui demande grace. Il a été déchargé ; mais il a prié ; mais il en a eu la peur ; mais il a eu besoin de pardon. Tous les Préteurs , dites-vous , ne sont pas si méchants. Vous vous trompez. Il faut de la sévérité pour établir , ou pour ramener de tels exemples : mais quand ils sont une fois établis ou ramenés , l'esprit le plus doux peut aisément les suivre. Adieu.



LETTRE XXX.

A Licinius.

JE vous ai rapporté de mon pays pour présent, de quoi exercer cette vaste érudition à qui rien n'échape. Une fontaine prend sa source dans une montagne, coule entre des rochers, passe dans une petite saie à manger faite auprès, s'arrête quelque temps, & enfin tombe dans le Lac de Cosme. Ce qui rend cette fontaine merveilleuse, c'est qu'elle a un flux & un reflux; qu'elle hausse & baisse, réglément trois fois le jour. Ce jeu de la nature est sensible aux yeux; & on ne le peut voir sans un extrême plaisir. Vous pouvez vous asseoir sur les bords de cette fontaine, y manger, boire même de son eau; car elle est très-fraîche: & vous voyez cependant, ou qu'elle monte peu à peu, ou qu'insensiblement elle se retire. Vous mettez un anneau, ou ce qu'il vous plaît, en un endroit de son lit qui est à sec: l'eau, qui revient peu à peu, gagne l'anneau, le mouille & le couvre tout-à-fait. Quelques momens après, l'eau, qui baisse peu

à peu , découvre l'anneau , & à la fin l'abandonne. Si vous observez long-temps ces mouvemens divers , vous verrez la même chose arriver jusqu'à deux & trois fois par jour. Quelque vent renfermé dans le sein de la terre , ouvreroit-il , ou fermeroit-il quelquefois la source de cette fontaine , selon que ce vent ou revient plutôt , ou qu'il a été plus avant poussé ; à peu près comme il arrive dans une bouteille , dont l'ouverture est un peu étroite ? Quoique vous la renversiez , l'eau qui en sort ne coule pas également : mais , comme si l'air qui fait effort pour entrer la retenoit , elle ne tombe que par de fréquens élans , qui ne ressemblent pas mal à des sanglots. La même cause qui fait croître & décroître la mer si régulièrement , feroit-elle le mouvement réglé de cette fontaine ? Ne seroit-ce point aussi , que comme les fleuves emportés par leur pente vers la mer , sont forcés quelquefois de remonter , par des vents , ou par un reflux , qui s'opposent à leurs cours ; de même il se rencontre quelque obstacle interne , qui successivement arrête & renvoye l'eau de cette fontaine ? N'y auroit-il point plutôt une certaine capacité dans les veines qui fournissent cette eau , & qui fait que lorsqu'elles se sont épuisées , & qu'elles en rassemblent de nouvelles , la

304 *LES LETTRES DE PLINE ;*
fontaine qui n'en reçoit plus, diminue,
& coule plus lentement ? qu'au contraire
elle augmente, & coule plus vite, dès
que ces mêmes veines remplies renvoyent
la nouvelle eau qu'elles ont ramassées ?
Enfin se feroit-il quelque balancement
secret dans le lieu qui renferme ces eaux,
en sorte que lorsqu'il est moins rempli, il
en fasse un épanchement plus libre ; &
qu'au contraire, lorsqu'il est plus plein,
il le fasse plus difficilement, & par bouil-
lons ? C'est à vous à découvrir, & à nous
apprendre les véritables causes de ce pro-
dige. Qui le pourroit mieux ? Pour moi,
je suis content, si je vous ai bien exposé
le fait. Adieu.





LES
LETTRES
DE
PLINE LE JEUNE.

LIVRE CINQUIÈME.

LETTRE PREMIÈRE.

A Severe.

ON VIENT de me faire un petit
legs, que j'estime plus qu'un legs confi-
dérable. Vous demandez pourquoi? Le

306 *LES LETTRES DE PLINE*,
voici. Pomponia Gratilla dès-héritait son
fils Assudius Curianus, & m'institua héritier
avec Sertorius Severus, qui a été Préteur,
& avec quelques autres qui sont distingués
dans l'Ordre des Chevaliers Romains. Curianus
me pressa de vouloir bien lui donner ma part
dans la succession, & d'établir par-là un préjugé
en sa faveur contre mes cohéritiers : mais en
même-temps, il m'offrit de me laisser par une
contre-lettre, cette même portion que je lui
donnerois. Je lui répondis, que ce n'étoit pas
mon caractère, de feindre publiquement une
chose, & de faire secrètement l'autre : que
d'ailleurs je ne croyois pas, qu'une donation
faite à un homme riche & sans enfans eût un
bon air ; qu'enfin elle seroit inutile à ses
desseins ; qu'au contraire, un désistement de
mon droit les favoriseroit beaucoup ; & que
j'étois prêt à me désister, s'il me pouvoit
prouver, qu'il eût été dès-hérité injustement.
J'y consens, reprit-il ; & je ne veux point
d'autre juge que vous. Après avoir hésité un
moment, Je le veux bien, lui dis-je ; car je
ne vois pas pourquoi j'aurois de moi moins
bonne opinion que vous ne l'avez : Mais souvenez-
vous, que rien ne m'ébranlera, si la justice
m'engage à décider pour votre mere. Comme
vous voudrez, répondit-il ; car vous ne vou-

irez jamais que ce qui sera le plus juste. Je choisis donc dans Rome , pour juger avec moi , deux hommes de la première considération , Corellius & Frontinus. Avec eux , je donne audience à Curianus dans ma chambre. Il dit tout ce qu'il crut pouvoir établir la justice de ses plaintes. Je répliquai en peu de mots ; car personne n'étoit-là , pour défendre l'honneur de la Testatrice. Après cela je m'éloignai de lui pour délibérer ; & ensuite , de l'avis de mon Conseil , je lui dis : Il me paroît , Curianus , que le chagrin de votre mere contre vous étoit juste. Quelque temps après , il fait assigner mes cohéritiers devant les Centumvirs ; il n'excepte que moi. Le jour que l'affaire se devoit juger , approchoit. Ils souhaitoient tous un accommodement , non qu'ils se défiasent de leur cause , mais les temps leur faisoient peur. Ils appréhendoient (ce qu'ils avoient vû plus d'une fois arriver à d'autres) , qu'au sortir d'un procès civil devant les Centumvirs , ils ne tombassent dans un procès criminel & capital. Il y en avoit parmi eux , contre qui l'amitié de Grattilla & de Rusticus , pouvoit fournir un prétexte d'accusation. Ils me prient de pressentir Curianus. Je prens rendez-vous avec lui dans le Temple de la Concorde. Là je lui dis : Si votre mere vous eût inf-

508 *LES LETTRES DE PLINE,*
titué héritier pour un quart, ou si même
elle vous eût fait son unique héritier ;
mais que par des legs elle eût si fort char-
gé sa succession, qu'il ne vous en restât
que le quart de libre, auriez - vous droit
de vous plaindre ? Vous devez donc être
content, si étant dès-hérité, les héritiers
vous abandonnent la quatrième partie de
ce qui peut leur en revenir. J'y veux pour-
tant encore ajouter du mien. Vous sçavez
que vous ne m'avez point assigné : ainsi
la prescription qui m'est acquise par une
possession publique & paisible pendant
deux années, met ma portion héréditaire
à couvert de vos prétentions. Cependant,
pour vous obliger à faire meilleure com-
position à mes cohéritiers, & pour vous
rendre tout ce que votre considération
pour moi pourroit vous avoir couté, je
consens que votre quart se prenne sur ma
portion, comme sur la leur. Le témoi-
gnage secret de ma conscience ne fut pas
le seul fruit que je recueillis de cette ac-
tion ; elle me fit honneur. C'est donc ce
même Curianus qui m'a laissé un legs. Il
l'accompagne d'un éloge, qui (si je ne
me flatte point trop) m'égale à nos ancê-
tres. Je vous écris ce détail, parce que
j'ai coutume de m'entretenir avec vous,
aussi naïvement qu'avec moi-même, de
tout ce qui me cause de la peine ou du

LIVRE CINQUIÈME. 309
plaisir. Je croirois qu'il seroit injuste, de
garder pour soi toute sa joye, & de l'en-
vier à son ami. Car enfin, je veux bien
l'avouer, ma sagesse ne va point jusqu'à
ne compter pour rien, cette espèce de ré-
compense, que la vertu trouve dans l'ap-
probation de ceux qui l'estiment. Adieu.

L E T T R E I I.

A Flaccus.

L E S Grives que vous m'avez en-
voyées, sont si excellentes, que je ne puis,
ni au Laurentin ni pendant que la mer est
aussi agitée, trouver de quoi vous le ren-
dre. Attendez-vous donc à une lettre, où
la stérilité & l'ingratitude se laisseront voir
à découvert. Je ne veux pas seulement
essayer de les cacher sous un échange, à
la maniere de Diomedé * : mais voyez
quel fond je fais sur votre générosité : Je
compte mon pardon d'autant plus sûr,
que je m'en reconnois moins digne. Adieu.

* Diomedé avoit échangé des armes de fer
contre des armes d'or avec Glaucus.

LETTRE III.

A Ariston.

ENTRE une infinité d'obligations que je vous ai, je compte pour une des plus grandes, celle d'avoir bien voulu m'apprendre avec tant de franchise, la longue dissertation que l'on a faite chez vous sur mes vers, & les différens jugemens que l'on en porte. Je vois même qu'il se trouve des gens, qui ne trouvent pas les vers mauvais; mais qui en amis sinceres ne trouvent pas bon, ni que je les fasse, ni que je les lise à d'autres. Je leur répondrai d'une maniere qui va me rendre encore bien plus coupable à leurs yeux. Je m'amuse quelquefois à faire des vers peu sérieux, je compose des Comédies; je prends plaisir au Théâtre; je lis volontiers les poësies lyriques; les satyriques me divertissent; je ne suis pas même fâché de rire, de plaisanter, de badiner. Enfin, pour rassembler en un mot tous les plaisirs innocens, je suis homme. Ceux qui ignorent, que les plus sçavans personnages, les plus sages, les plus irrépréhensi-

bles ont écrit de ces bagatelles, me font honneur, quand ils sont surpris de m'y voir donner quelques heures : Mais j'ose me flatter, que ceux qui connoissent mes garans & mes guides, me pardonneront aisément, si je hazarde à m'égarer sur les pas de tant d'hommes illustres, qu'il n'est pas moins glorieux de suivre dans leurs amusemens, que dans leurs occupations. Aurois-je honte (je ne veux nommer personne entre les vivans, pour ne me pas rendre suspect de flatterie) aurois-je honte de faire ce qu'ont fait Ciceron, Calvus, Asinius, Messala, Hortensius, Brutus, Sylla, Catule, Scévola, Sulpitius, Varron, Torquatus, ou plutôt les Torquatus, Memmius, Lentulus, Gesticus, Seneque, Luceius, & de nos jours encore Virginius Rufus ? Les exemples des particuliers ne suffisent-ils pas ? Je citerai Jules Cesar, Auguste, Nerva, Titus. Je ne parle point de Neron ; je n'ignore pourtant pas, que ce qui est honnête, ne cesse pas de l'être, parce que des scélérats le font quelquefois ; mais que l'honnêteté demeure inséparablement attachée à ce qui est le plus souvent pratiqué par les gens de bien. Entre ceux-ci, on doit compter Virgile, Cornelius Nepos, Ennius & Accius, que je devois nommer les premiers. Il est vrai que ceux-

ci n'ont pas été Sénateurs : mais la probité n'admet ni distinction ni rang. J'avoue que je lis mes ouvrages dans des assemblées d'amis ; & je ne sçai s'ils ont lû les leurs : mais ils pouvoient s'en reposer sur eux ; & moi , je ne puis assez me fier à moi-même , pour croire parfait ce qui me le paroît. Je lis donc à mes amis. Voici mes raisons. Un Auteur qui compose , redouble son application , quand il songe aux auditeurs qu'il doit avoir. D'ailleurs , s'il a des doutes sur son ouvrage , il les résout , comme à la pluralité des voix. Enfin il reçoit différens avis de différentes personnes ; & si on ne lui en donne point , les yeux , l'air , un geste , un signe , un bruit sourd , le silence même , parlent assez clairement à qui ne les confond pas avec le langage de la politesse. C'est pourquoi si quelqu'un de ceux qui m'ont écouté veut prendre la peine de lire ce qu'il a entendu , il trouvera que j'ai changé ou retranché des endroits qu'il avoit peut-être lui-même critiqués , quoiqu'il ne m'en ait rien dit. Prenez garde que je vous dis toutes ces choses , comme si pour m'entendre j'avois assemblé le peuple dans une salle publique , & non pas mes amis seulement , & dans ma chambre. Un grand nombre d'amis a souvent fait honneur , & n'a jamais attiré de reproches. Adieu.

LETTRE

L E T T R E I V.

A Valerius.

JE vais vous conter une chose, peu importante, si vous ne remontez jusqu'au principe. Un homme qui a exercé la Préture, & qui est très-éclairé sur ses intérêts, a demandé au Sénat permission d'établir des Foires dans ses Terres. Les députés de Vicente s'y sont opposés; & Theffalus Nominatus s'est présenté pour les défendre. L'affaire fut remise. Les Vicentins revinrent au Sénat un autre jour; mais sans Avocat. Ils se plaignirent d'avoir été trompés, soit qu'ils le crussent ainsi, soit que ce mot leur eut échapé. Le Préteur Nepos leur demanda quel Avocat ils avoient chargé de leur cause? Ils répondirent, que c'étoit le même qui les avoit accompagnés la première fois. Ce qu'ils lui avoient donné? Ils disent qu'il a reçu d'eux six mille sesterces. * S'ils ne lui avoient rien donné depuis? Ils déclarent, qu'ils lui ont encore payé mille deniers**.

* Environ 600 liv. de notre monnoye.

** Environ 400 liv.

Nepos a requis que Nominatus fût mandé. C'est tout ce qui se passa ce jour-là. Mais, si je ne me trompe, cette affaire n'en demeurera pas là ; car la plûpart des choses cachées ont de grandes suites, pour peu que l'on vienne à les remuer. Je vous ai inspiré toute la curiosité qu'il faut pour vous engager à me demander le reste ; si pourtant, pour la satisfaire, vous n'aimez mieux venir à Rome, & être spectateur, que lecteur. Adieu.

LETTRE V.

A Maximus.

ON me mande que C. Fannius est mort. Cette nouvelle m'afflige beaucoup. J'aimois sa politesse & son éloquence ; je prenois volontiers ses avis. Il étoit naturellement pénétrant, consommé dans les affaires par une longue expérience, fertile en expédiens. Je le plains de n'avoir pas, avant que de mourir, révoqué un ancien testament où il oublie ses meilleurs amis, & où il comble de biens ses ennemis les plus déclarés : mais encore cela peut être supportable. Ce qui nous doit désoler,

c'est qu'il a laissé imparfait un ouvrage excellent. Quoique le Barreau semblât l'occuper assez, il écrivoit pourtant les tristes aventures de ceux que Neron avoit bannis, ou fait périr. Déjà trois livres de cet ouvrage, qui tient le milieu entre la simple relation & l'histoire, étoient achevés. Le stile en est pur, le tour délicat, les faits exactement rassemblés. L'empressement qu'on témoignoit à lire ces premiers livres, redoubloit la passion qu'il avoit de finir les autres. Il me semble que la mort de ces grands hommes, qui consacrent leurs veilles à l'immortalité, est toujours cruelle & vient toujours trop tôt. Car ceux qui, enivrés des plaisirs, vivent au jour la journée, achevent chaque jour de vivre. Mais ceux qui s'occupent de la postérité, & qui à la faveur de leurs écrits, essayent de transmettre leur nom jusqu'à elle, sont toujours surpris par la mort, qui, en quelque temps qu'elle vienne, les empêche de finir quelque ouvrage commencé. Il est vrai que C. Fannius eut comme un présage de ce qui lui devoit arriver. Il songea la nuit, en dormant, qu'il étoit couché dans la situation d'un homme qui étudie; & que, selon sa coutume, il avoit près de lui la cassette où il enfermoit ses papiers. Il s'imagina peu après voir entrer Neron, qui s'assit sur son lit, prit

316 LES LETTRES DE PLINE,
le premier livre, qui contenoit les hor-
reurs de son Regne, & que Fannius avoit
rendu public; le lut d'un bout à l'autre;
prit ensuite & lut de même le second & le
troisième, & se retira. Fannius, saisi de
frayeur, donna cette interprétation à ce
songe, qu'il ne pousseroit pas plus loin
son Histoire, que Neron avoit poussé sa
lecture. Et cela s'est trouvé vrai. Je ne
puis y penser, sans le plaindre d'avoir
perdu tant de veilles & tant de travaux.
L'incertitude de ma mort, & mes écrits,
me reviennent dans l'esprit. Je ne doute
pas que vous ne ressentiez mêmes allar-
mes pour les vôtres. Ainsi pendant que
nous jouissons de la vie, travaillons à ne
laisser exposé au caprice de la mort, que
le moins d'ouvrages que nous pourrons.
Adieu.

LETTRE VI.

A Apollinaire.

J'AI été sensible à votre attention sur
moi, & à votre inquiétude; lorsqu'infor-
mé que je devois aller cet Eté à ma Terre
de Toscane, vous avez essayé de m'en dé-

tourner , parce que vous n'en croyez pas l'air sain. Il est vrai que le Canton de Toscane qui s'étend le long de la mer , est dangereux & empesté ; mais ma Terre en est fort éloignée. Elle est un peu au-dessous de l'Apennin , dont l'air est plus pur , que d'aucune autre montagne. Et afin que vous soyez bien guéri de votre peur , voici quelle est la température du climat , la situation du pays , la beauté de la maison. Vous n'aurez guère moins de plaisir à lire ma description , que moi à vous la faire. En Hyver , l'air y est froid , & il y gèle ; il y est fort contraire aux myrthes , aux oliviers , & aux autres espèces d'arbres qui ne se plaisent que dans la chaleur. Cependant il y vient des lauriers , qui conservent toute leur verdure , malgré la rigueur de la saison. Véritablement elle en fait quelquefois mourir : mais ce n'est pas plus souvent , qu'aux environs de Rome. L'Été y est merveilleusement doux : vous y avez toujours de l'air ; mais les vents y respirent plus qu'ils n'y soufflent. Rien n'est plus commun que d'y voir de jeunes gens qui ont encore leurs grands-pères & leurs bisayeux ; que d'entendre ces jeunes gens raconter de vieilles histoires , qu'ils ont apprises de leurs ancêtres. Quand vous y êtes , vous croyez être né dans un autre siècle. La disposition du terrain est très-belle.

Imaginez-vous un amphithéâtre immense, & tel que la nature le peut faire; une vaste plaine environnée de montagnes chargées sur leurs cimes de bois très-hauts & très-anciens. Là, le gibier de différente espèce est très-commun. De-là descendent des taillis par la pente même des montagnes. Entre ces taillis, se rencontrent des collines, d'un terroir si bon & si gras, qu'il seroit difficile d'y trouver une pierre, quand même on l'y chercheroit. Leur fertilité ne le cède point à celle des pleines campagnes; & si les moissons y sont plus tardives, elles n'y mûrissent pas moins. Au pied de ces montagnes, on ne voit, tout le long du côteau, que des vignes, qui, comme si elles se touchoient, n'en paroissent qu'une seule. Ces vignes sont bordées par quantité d'arbrisseaux. Ensuite sont des prairies & des terres labourables, si fortes, qu'à peine les meilleures charrues & les mieux attelées peuvent en faire l'ouverture. Alors même, comme la terre est très-liée, elles en enlèvent de si grandes mottes, que pour les bien séparer, il y faut repasser le soc jusqu'à neuf fois. Les prés émaillés de fleurs, y fournissent du trefle, & d'autres sortes d'herbes, toujours aussi tendres & aussi pleines de suc, que si elles ne venoient que de naître. Ils tirent cette fertilité des

ruisseaux qui les arrosent, & qui ne tarissent jamais. Cependant en des lieux où l'on trouve tant d'eaux, l'on ne voit point de marécages, parce que la terre disposée en pente, laisse couler dans le Tybre le reste des eaux dont elle ne s'est point abreuvée. Il passe tout au travers des campagnes, & porte des bateaux, sur lesquels pendant l'Hyver & le Printemps, on peut charger toutes sortes de provisions pour Rome. En Eté, il baisse si fort, que son lit presque à sec, l'oblige à quitter son nom de grand fleuve, qu'il reprend en Automne. Vous aurez un grand plaisir, à regarder la situation de ce pays, du haut d'une montagne. Vous ne croirez point voir des terres, mais un paysage peint exprès; tant vos yeux, de quelque côté qu'ils se tournent, seront charmés par l'arrangement & par la variété des objets. La maison, quoique bâtie au bas de la colline, a la même vûe, que si elle étoit placée au sommet. Cette colline s'élève par une pente si douce, que l'on s'aperçoit que l'on est monté, sans avoir senti que l'on montoit. Derrière la maison est l'Apennin, mais assez éloigné. Dans les jours les plus calmes & les plus sereins, elle en reçoit des haleines de vent, qui n'ont plus rien de violent & d'impétueux, pour avoir perdu toute leur force

320 *LES LETTRES DE PLINE*,
en chemin. Son exposition est presque
entièrement au midi , & semble inviter
le Soleil en Eté vers le milieu du jour , en
Hyver un peu plutôt , à venir dans une ga-
lerie fort large & longue à proportion. La
maison est composée de plusieurs pavil-
lons. L'entrée est à la manière des an-
ciens. Au-devant de la galerie , on voit
un parterre , dont les différentes figures
sont tracées avec du buis. Ensuite est un
lit de gazon peu élevé , & autour duquel
le buis représente plusieurs animaux qui se
regardent. Plus bas , est une pièce toute
couverte d'achantes * , si doux & si ten-
dres sous les pieds , qu'on ne les sent pres-
que pas. Cette pièce est enfermée dans une
promenade environnée d'arbres , qui ,
pressés les uns contre les autres , & diver-
sément taillés , forment une palissade.
Après , est une allée tournante en forme
de cirque , au-dedans de laquelle on trou-
ve du buis taillé de différentes façons , &
des arbres que l'on a soin de tenir bas.
Tout cela est fermé de murailles sèches ,
qu'un buis étagé couvre & cache à la vûe.
De l'autre côté est une prairie , qui ne
plaît guères moins par ses beautés natu-
relles , que toutes les choses dont je viens
de parler , par les beautés qu'elles emprun-
tent de l'art. Ensuite sont des pièces bru-

* Branche Urfine.

tes, des prairies & des arbrisseaux. Au bout de la galerie, est une salle à manger, dont la porte donne sur l'extrémité du parterre, & les fenêtres sur les prairies, & sur une grande partie des pièces brutes. Par ces fenêtres, on voit de côté le parterre, & ce qui de la maison même s'avance en saillie, avec le haut des arbres du manège. De l'un des côtés de la galerie & vers le milieu, on entre dans un appartement qui environne une petite cour ombragée de quatre planes, au milieu desquels est un bassin de marbre, d'où l'eau qui se dérobe entretient par un doux épanchement, la fraîcheur des planes & des plantes qui sont au-dessous. Dans cet appartement, est une chambre à coucher : la voix, le bruit, ni le jour n'y pénètrent point ; elle est accompagnée d'une salle où l'on mange d'ordinaire, & quand on veut être en particulier avec ses amis. Une autre galerie donne sur cette petite cour, & a toutes les mêmes vûes que la galerie que je viens de décrire. Il y a encore une chambre, qui, pour être proche de l'un des planes, jouit toujours de la verdure & de l'ombre. Elle est revêtue de marbre tout-au-tour, à hauteur d'appui ; & au défaut du marbre est une peinture qui représente des feuillages & des oiseaux sur des branches, mais si délicatement, qu'elle ne cède point à la

beauté du marbre même. Au-dessous est une petite fontaine, qui tombe dans un bassin, d'où l'eau, en s'écoulant par plusieurs petits tuyaux, forme un agréable murmure. D'un coin de la galerie, on passe dans une grande chambre qui est vis-à-vis la salle à manger : elle a ses fenêtres, d'un côté sur le parterre, de l'autre sur la prairie ; & immédiatement au-dessous de ses fenêtres, est une pièce d'eau qui réjouit également les yeux & les oreilles : car l'eau, en y tombant de haut dans un grand bassin de marbre, paroît toute écumante, & forme je ne sçai quel bruit qui fait plaisir. Cette chambre est fort chaude en hyver, parce que le Soleil y donne de toutes parts. Tout auprès est un poële, qui supplée à la chaleur du Soleil, quand les nuages le cachent. De l'autre côté, est une salle où l'on se deshabile pour prendre le bain. Elle est grande & fort gaye. Près de-là, on trouve la salle du bain d'eau froide, où est une baignoire très-spacieuse & assez sombre. Si vous voulez vous baigner plus au large & plus chaudement, il y a dans la cour un bain, & tout auprès un puits, d'où l'on peut avoir de l'eau froide, quand la chaleur incommode. A côté de la salle du bain froid, est celle du bain tiède, que le Soleil échauffe beaucoup, mais moins

que celle du bain chaud, parce que celle-ci sort en saillie. On descend dans cette dernière salle par trois escaliers, dont deux sont exposés au grand Soleil; le troisième en est plus éloigné, & n'est pourtant pas plus obscur. Au-dessus de la chambre, où l'on quitte ses habits pour le bain, est un jeu de paume, où l'on peut prendre différentes sortes d'exercices, & qui pour cela est partagé en plusieurs réduits. Non loin du bain, est un escalier qui conduit dans une galerie fermée, & auparavant dans trois appartemens, dont l'un voit sur la petite cour ombragée de plantes, l'autre sur la prairie, le troisième sur des vignes; en sorte que son exposition est aussi différente que ses vûes. A l'extrémité de la galerie fermée, est une chambre prise dans la galerie même, & qui regarde le manège, les vignes, les montagnes. Près de cette chambre, en est une autre fort exposée au Soleil, sur-tout pendant l'Hyver. De-là, on entre dans un appartement, qui joint le manège à la maison. Voilà sa façade & son aspect. A l'un des côtés, qui regarde le midi, s'élève une galerie fermée, d'où l'on ne voit pas seulement les vignes, mais d'où l'on croit les toucher. Au milieu de cette galerie, on trouve une salle à manger, où les vents qui viennent de l'Apennin, ré-

pandent un air fort sain. Elle a vûe par de très-grandes fenêtres sur les vignes; & encore sur les mêmes vignes par des portes à deux battans, d'où l'œil traverse la galerie. Du côté où cette salle n'a point de fenêtres, est un escalier dérobé, par où l'on sert à manger. A l'extrémité, est une chambre, à qui la galerie ne fait pas un aspect moins agréable que les vignes. Audessous est une galerie presque souterraine, & si fraîche en Été, que, contente de l'air qu'elle renferme, elle n'en donne & n'en reçoit point d'autre. Après ces deux galeries fermées, est une salle à manger, suivie d'une galerie ouverte, froide avant midi, plus chaude quand le jour s'avance. Elle conduit à deux appartemens: l'un est composé de quatre chambres; l'autre de trois, qui, selon que le Soleil tourne, jouissent ou de ses rayons, ou de l'ombre. Au-devant de ces bâtimens si bien entendus & si beaux, est un vaste manège: il est ouvert par le milieu, & s'offre d'abord tout entier à la vûe de ceux qui entrent; il est entouré de planes; & ces planes sont revêtus de lierres. Ainsi le haut de ces arbres est verd de son propre feuillage, & le bas est verd d'un feuillage étranger. Ce lierre court au tour du tronc & des branches; & passant d'un plane à l'autre, les lie ensemble. Entre ces

planes, sont des buis ; & ces buis sont par dehors environnés de lauriers, qui mêlent leurs ombrages à celui des planes. L'allée du manège est droite ; mais à son extrémité, elle change de figure, & se termine en demi-cercle. Ce manège est entouré & couvert de cyprès, qui en rendent l'ombre & plus épaisse & plus noire. Les allées en rond qui sont au-dedans (car il y en a plusieurs les unes dans les autres), reçoivent un jour très-pur & très-clair. Les roses s'y offrent par-tout ; & un agréable Soleil y corrige la trop grande fraîcheur de l'ombre. Au sortir de ces allées rondes & redoublées, on rentre dans l'allée droite, qui des deux côtés en a beaucoup d'autres séparées par des buis. Là, est une petite prairie ; ici, le buis même est taillé en mille figures différentes, quelquefois en lettres, qui expriment tantôt le nom du maître, tantôt celui de l'ouvrier. Entre ces buis, vous voyez successivement de petites pyramides & des pommiers ; & cette beauté rustique d'un champ que l'on diroit avoir été tout-à-coup transporté dans un endroit si peigné, est rehaussé vers le milieu par des planes, que l'on tient fort bas des deux côtés. De-là, vous entrez dans une pièce d'achante flexible, & qui se répand, où l'on voit encore quantité de figures & de noms que les plantes

326 *LES LETTRES DE PLINE,*
expriment. A l'extrémité est un lit de repos de marbre blanc, couvert d'une treille soutenue par quatre colonnes de marbre de Cariste. On voit l'eau tomber de dessous ce lit, comme si le poids de ceux qui se couchent l'en faisoit sortir; de petits tuyaux la conduisent dans une pierre creusée exprès; & de-là, elle est reçue dans un bassin de marbre, d'où elle s'écoule si imperceptiblement & si à propos, qu'il est toujours plein, & pourtant ne déborde jamais. Quand on veut manger en ce lieu, on range les mets les plus solides sur les bords de ce bassin; & on met les plus légers dans des vases qui flottent sur l'eau tout-au-tour de vous, & qui sont faits les uns en navires, les autres en oiseaux. A l'un des côtés, est une fontaine jaillissante, qui reçoit dans sa source l'eau qu'elle en a jettée: car après avoir été poussée en haut, elle retombe sur elle-même; & par deux ouvertures qui se joignent, elle descend & remonte sans cesse. Vis-à-vis du lit de repos, est une chambre qui lui donne autant d'agrément qu'elle en reçoit de lui. Elle est toute brillante de marbre; ses portes sont entourées & comme bordées de verdure. Au-dessus & au-dessous des fenêtres hautes & basses, on ne voit aussi que verdure de toutes parts. Auprès, est un autre petit apparte-

ment, qui semble comme s'enfoncer dans la même chambre, & qui en est pourtant séparé. On y trouve un lit; & quoique cet appartement soit percé de fenêtres partout, l'ombrage qui l'environne, le rend sombre. Une agréable vigne l'embrasse de ses feuillages, & monte jusqu'au faite. A la pluie près, que vous n'y sentez point, vous croyez être couché dans un bois. On y trouve aussi une fontaine, qui se perd dans le lieu même de la source. En différens endroits sont placés des sièges de marbre, propres (ainsi que la chambre) à délasser de la promenade. Près de ces sièges sont de petites fontaines; & par-tout le manège, vous entendez le doux murmure des ruisseaux, qui dociles à la main de l'ouvrier, se laissent conduire par de petits canaux, où il lui plaît. Ainsi on arrose tantôt certaines plantes, tantôt d'autres, quelquefois on les arrose toutes. J'aurois fini il y auroit long-temps, de peur de paroître entrer dans un trop grand détail; mais j'avois résolu de visiter tous les coins & recoins de ma maison avec vous. Je me suis imaginé, que ce qui ne vous seroit point ennuyeux à voir, ne vous le seroit point à lire; sur-tout ayant la liberté de faire votre promenade à plusieurs reprises, de laisser là ma lettre, & de vous reposer

autant de fois que vous le trouverez à propos. D'ailleurs j'ai donné quelque chose à ma passion : & j'avoue que j'en ai beaucoup pour tout ce que j'ai commencé ou achevé. En un mot (car pourquoi ne vous pas découvrir mon entêtement ou mon goût ?) je crois que la première obligation de tout homme qui écrit, c'est de jeter les yeux de temps en temps sur son titre. Il doit plus d'une fois se demander, quel est le sujet qu'il traite : & savoir, que s'il n'en sort point, il n'est jamais long ; mais que s'il s'en écarte, il est toujours très-long. Voyez combien de vers Homere & Virgile employent à décrire, l'un les armes d'Achille, l'autre celles d'Enée. Ils sont courts pourtant, parce qu'ils ne font que ce qu'ils s'étoient proposé de faire. Voyez comment Aratus compte & rassemble les plus petites étoiles ; il n'est point accusé cependant d'être trop étendu : car ce n'est point digression, c'est l'ouvrage même. Ainsi du petit au grand, dans la description que je vous fais de ma maison, si je ne m'égaré point en récits étrangers, ce n'est pas ma lettre, c'est la maison elle-même qui est grande. Je reviens à mon sujet, de peur que si je faisois cette digression plus longue, on ne me condamnât par mes propres règles. Vous voilà instruit des rai-

sons que j'ai de préférer ma Terre de Toscane à celles que j'ai à Tusculum*, à Tibur*, à Preneste.* Outre tous les autres avantages dont je vous ai parlé, on y jouit d'un loisir d'autant plus sûr & plus tranquille, que les devoirs ne viennent point vous y relancer. Les fâcheux ne sont point à votre porte; tout y est calme; tout y est paisible: & comme la bonté du climat y rend le ciel plus serein & l'air plus pur, je m'y trouve aussi le corps plus sain & l'esprit plus libre. J'exerce l'un par la chasse, l'autre par l'étude. Mes gens en font de même; ils ne se portent nulle part si bien: & grâces aux Dieux, je n'ai jusqu'ici perdu aucun de ceux que j'ai amenés avec moi. Puissent les Dieux me continuer toujours la même faveur, & conserver toujours à ce lieu les mêmes avantages! Adieu.

* Aujourd'hui Frascati, Tivoli, Palestrine.



LETTRE VII.

A Calvisius.

IL est certain que l'on ne peut, ni instituer une Ville héritière, ni lui rien léguer. Cependant Saturninus, qui m'a fait son héritier, lègue à notre Patrie un quart de sa succession, & ensuite fixe ce quart à quatre cent mille sesterces. * Si l'on consulte la loi, le legs est nul. Si l'on s'entient à la volonté du mort, le legs est valable, & la volonté du mort (je ne sçai comment les Jurisconsultes prendront ceci) est pour moi plus sacrée que la loi, sur-tout lorsqu'il s'agit de conserver à notre Patrie le bien qu'on lui a fait. Quelle apparence qu'après lui avoir donné douze cent mille sesterces ** de mon propre bien, je voulusse lui disputer, sur un bien qui m'est en quelque sorte étranger, le tiers de cette somme, c'est-à-dire, quatre cent

* Environ quarante mille livres de notre monnoye.

** Environ six vingt mille livres de notre monnoye.

mille sesterces ? Persuadé de votre amour pour la Patrie , toujours chère à un bon Citoyen , je compte que vous approuverez ma décision. Je vous supplie donc de vouloir bien , à la première assemblée des Décurions , expliquer la disposition du droit en peu de mots , & d'une manière simple. Vous ajouterez ensuite , que je suis prêt à payer les quatre cent mille sesterces que Saturninus a légués. Rendons à sa libéralité tout l'honneur qui lui est dû ; ne nous réservons que le mérite de l'obéissance. Je n'ai pas voulu en écrire directement à l'assemblée. La confiance que j'ai en votre amitié & en votre sagesse , m'a fait croire que vous pourriez parler pour moi dans cette occasion , comme vous feriez pour vous. J'ai même appréhendé que ma lettre ne parut s'écarter de ce juste milieu qu'il vous sera aisé de tenir dans le discours. L'air de la personne , le geste , le ton , fixent & déterminent le sens de ce qu'elle dit ; mais la lettre déstituée de tous ces secours , n'a rien qui la défende contre les malignes interprétations. Adieu.



LETTRE VIII.

A Capiton.

VOUS me conseillez d'écrire l'Histoire ; vous n'êtes pas le seul ; beaucoup d'autres m'ont donné ce conseil avant vous ; & il est fort de mon goût. Ce n'est pas que je présume de m'en acquitter avec succès : car il y auroit de la témérité à se le promettre sans avoir essayé. Mais je ne vois rien de plus glorieux , que d'assurer l'immortalité à ceux qui ne devoient jamais mourir , & d'éterniser son nom avec celui des autres. Pour moi , rien ne me touche si fort qu'une réputation à l'épreuve des tems , rien ne me paroît plus digne d'un homme , surtout de celui qui , n'ayant rien à se reprocher , est tranquille sur les jugemens de la postérité. Je songe donc jour & nuit , par quelle voye aussi

*Je pourrois m'élever de terre * :*

C'est assez pour moi : car

De prendre mon vol vers les cieux ;

D'attirer sur moi tous les yeux ,

c'est ce qu'il ne m'appartient pas de

* Virgile: 3e. des Géorgiques.

souhaiter, quoique, hélas! . . . mais je suis assez content de ce que la seule Histoire semble promettre. Les Harangues, les Poësies ont peu de charmes, si elles ne sont excellentes. L'Histoire plaît, de quelque manière qu'elle soit écrite. Les hommes sont naturellement curieux; ils sont toujours prêts à se repaître de nouvelles, & même de contes: la narration la plus sèche a droit de les divertir. Pour moi, l'exemple domestique m'invite encore à ce genre de composition. Mon oncle maternel, qui est aussi mon pere par adoption, a composé des histoires avec une extrême exactitude. Et les sages m'apprennent, que rien n'est plus beau, que de marcher sur les traces de ses ancêtres, quand ils ont pris un bon chemin. Qui m'arrête donc? le voici. J'ai plaidé beaucoup de grandes causes. Quoique je m'en promette bien peu de gloire, je me propose de les retoucher, de peur qu'en leur refusant ce dernier soin, je n'expose à périr avec moi, un travail qui m'a tant coûté. Car par rapport à la postérité, rien de ce qui n'est pas achevé, n'est commencé. Vous pouvez, direz-vous, revoir vos Plaidoyers, & en même-temps travailler à l'Histoire. Et plût à Dieu que cela fût ainsi! Mais le moindre de ces ouvrages est si grand, que c'est faire assez, que d'en

faire un. J'ai plaidé ma première cause à dix-neuf ans ; & je ne commence qu'à peine à entrevoir, & même confusément, en quoi consiste la perfection d'un Orateur. Que fera-ce, si je me charge d'une nouvelle étude ? L'Histoire & la Harangue ont à la vérité de grands rapports ; mais dans ces rapports même il se rencontre plus d'une différence. L'une & l'autre narrent, mais bien diversement. La première s'accommode souvent de faits communs, peu importants, ou méprisables. La seconde aime tout ce qui est extraordinaire, brillant, sublime. Les os, les muscles, les nerfs peuvent paroître dans celle-là ; la fleur & l'embonpoint sied bien à celle-ci. L'Histoire veut de l'énergie, du feu, de la rapidité ; la Harangue demande de la majesté, de la beauté, de la douceur : l'expression, l'harmonie, la construction en sont toutes différentes. Car il faut bien se conduire autrement (comme dit Thucydide) si l'on attend tout de son siècle, ou si l'on n'attend rien que des siècles à venir. L'Orateur vise au premier de ces objets ; l'Historien au second. Voilà ce qui m'empêche de mêler des ouvrages si peu semblables, & que leur étendue rend nécessairement différens. Je crains que troublé par un mélange si extraordinaire, je n'aie mis ici ce qui doit être

placé là ; c'est pourquoy (pour parler le langage du Barreau), je demande pour un temps dispense de plaider. Commencez à songer quel siècle nous choisirons. Si nous nous arrêtons aux siècles éloignés, & dont nous avons déjà l'histoire, nos matériaux sont tous prêts ; mais la comparaison est fâcheuse à soutenir. Si nous prenons ces derniers siècles, & dont jusqu'ici l'on n'a rien écrit, nous risquons de nous faire peu d'amis & beaucoup d'ennemis. Outre que, dans une si effroyable corruption de mœurs, on trouve cent actions à condamner, contre une à louer ; il arrive encore qu'on vous condamne, de quelque façon que vous vous en acquittiez. Si vous louez, c'est trop peu ; si vous blâmez, c'est trop, quoique vous ayez fait l'un avec toute la profusion, l'autre avec toute la retenue possible. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête. Je me sens assez de courage pour me vouïer à la vérité. Tout ce que je vous demande, c'est de me préparer la voye où vous me voulez faire entrer. Choisissez un sujet, afin que, prêt à écrire, nulle autre nouvelle raison ne puisse plus me retarder. Adieu.



L E T T R E X I.

A Saturnin.

VO T R E Lettre a fait sur moi des impressions fort différentes ; car elle m'annonçoit tout-à-la-fois d'agréables & de fâcheuses nouvelles. Les agréables sont , que vous demeurez à Rome. Vous me dites que vous n'en êtes pas content : mais j'ai bien lieu de l'être moi , puisque vous m'assurez que vous n'attendez que mon retour pour lire publiquement vos ouvrages ; & je suis aussi sensible que je le dois à cette marque de votre amitié. Les nouvelles fâcheuses sont , que Julius Valens est fort malade ; quoiqu'à regarder la maladie par rapport à lui , il n'est pas à plaindre. Il ne peut rien lui arriver de mieux , que d'être délivré au plutôt d'un mal incurable. Mais ce qui me paroît triste , & même cruel , c'est que Julius Avitus soit mort , en revenant de la Province où il avoit exercé la charge de Trésorier ; & soit mort dans un vaisseau , loin de son frere qui l'aimoit tendrement , loin de sa mere & de ses sœurs. Cela ne touche plus
le

le mort ; mais cela le touchoit , lorsqu'il étoit mourant , & touche encore ceux qui restent. Quel chagrin, de voir enlever dans la fleur de l'âge un homme d'une si belle espérance , & que ses vertus eussent élevé au plus haut rang, si elles eussent eu le loisir de mûrir ! Quel amour n'avoit-il point pour les lettres ! Que n'a-t-il point lu ! combien n'a-t-il point écrit ! Que de biens perdus avec lui pour la postérité ! Mais pourquoi me laisser aller à la douleur ? Quand on s'y veut abandonner , peut-on manquer de sujets , de quelque côté qu'on se tourne ? Il faut finir ma lettre , si je veux arrêter le cours des larmes qu'elle me fait répandre. Adieu.

L E T T R E X.

A Antonin

JE ne sens jamais mieux toute l'excellence de vos vers , que quand j'essaye de les imiter. Comme les Peintres qui entreprennent de peindre un visage , dont la beauté est parfaite , conservent rarement toutes ses graces dans leur tableau : de même , lorsque je veux me former sur

348 LES LETTRES DE PLINE ,
ce modèle , je m'apperçois que , malgré
mes efforts , je demeure au-dessous. C'est
ce qui m'oblige à vous conjurer de plus
en plus , de nous donner beaucoup de
semblables ouvrages , où tout le monde
désire d'atteindre , sans que personne , ou
presque personne , le puisse faire. Adieu.

L E T T R E X I.

A Suetone.

ACQUITTEZ enfin la promesse que
mes vers * ont faite de vos ouvrages à
nos amis communs. On les souhaite , on
les demande tous les jours avec tant d'em-
pressément , que je crains qu'à la fin ils ne
soient cités à comparoître. Vous sçavez
que j'hésite autant qu'un autre , quand il
s'agit de se donner au Public ; mais sur ce
point , vous passez de bien loin ma len-
teur & ma retenue. Ne différez donc plus
à nous satisfaire : ou craignez que je n'ar-
rache par des ** vers aigres & piquans ,

* Le texte dit , Hendécasyllabes.

** Le texte dit , que je n'arrache par des Sca-
zons ce que les Hendécasyllabes n'ont pû obte-
nir.

ce que des vers doux & flatteurs n'ont pu obtenir. Votre ouvrage est venu à un point de perfection, où la lime ne sçauroit plus le polir, mais peut seulement l'affoiblir. Donnez-moi le plaisir de voir votre nom à la tête d'un livre. Souffrez que l'on copie, que l'on entende lire, qu'on lise, qu'on achète les œuvres de mon cher Suetone. Il est bien juste que votre amitié réciproque vous engage à me rendre la même joye que je vous ai donnée. Adieu.

L E T T R E X I I .

A Fabatus , ayeul de sa femme.

J'AI reçu votre lettre, qui m'apprend que vous avez embelli notre Ville d'un somptueux Portique, sur lequel vous avez fait graver votre nom & celui de votre fils; que le lendemain de la fête célébrée à cette occasion, vous avez promis un fond pour l'embellissement des portes; qu'ainsi la fin d'un bienfait a été le commencement d'un autre. Je me réjouis premièrement de votre gloire, dont une par-

350 *LES LETTRES DE PLINE,*
tie rejaillit sur moi par notre alliance ;
ensuite de ce que de si magnifiques monu-
mens assurent la mémoire de mon beau-
pere ; enfin de ce que notre Patrie devient
de plus en plus florissante. Tous les nou-
veaux ornemens qu'elle reçoit, de quel-
que main qu'ils viennent, me font plaisir ;
mais de la vôtre, ils me comblent de
joye. Il ne me reste qu'à prier les Dieux
de vous conserver dans cette disposition,
& de ménager à cette disposition de lon-
gues années. Car je compte qu'après avoir
fini l'ouvrage que vous venez de promet-
tre, vous en recommencerez un autre.
La libéralité ne sçait point s'arrêter, quand
une fois elle a pris son cours ; & elle est
toujours plus belle, plus elle se répand.
Adieu.

L E T T R E X I I I .

A Scaurus.

DANS le dessein de lire une petite
harangue de ma façon que je veux donner
au Public, j'ai assemblé quelques amis.
Ils étoient assez pour me donner lieu de
craindre leur jugement ; & assez peu, pour

LIVRE CINQUIÈME. 351
me pouvoir flatter qu'il seroit sincère. Car
j'avois deux vûes dans cette lecture.
La premiere de redoubler mon atten-
tion , par le desir de plaire. La se-
conde, de profiter de celle des autres ,
sur des défauts que ma prévention en ma
faveur pouvoit m'avoir cachés. J'ai réussi
dans mon dessein. L'on m'a donné des
avis ; & moi-même j'ai fait mes remar-
ques & me suis critiqué. J'ai donc corrigé
l'ouvrage , que je vous envoie : le titre
vous en apprendra le sujet , & la pièce
même vous expliquera le reste. Il est bon
de l'accoutumer dès aujourd'hui à se passer
de préface pour être entendue. Mandez-
moi , je vous en supplie , ce que vous
pensez , non-seulement du corps de l'ou-
vrage , mais encore de chacune de ses
parties. Je serai ou plus disposé à le gar-
der , ou plus hardi à le faire paroître ,
selon que vous m'y aurez déterminé.
Adieu.

LETTRE XIV.

A Valerianus.

VOUS me priez ; & je vous l'ai pro-
mis (si vous m'en priez) , de vous man-
der , quel succès avoit eu l'accusation in-

352 **LES LETTRES DE PLINE,**
tentée par Nepos contre Thuscillus Nominatus. On le fit entrer. Il plaida lui-même sa cause, sans que personne parût contre lui; car les Députés des Vicentins, non-seulement ne le chargerent point; mais ils le favorisèrent. Le précis de sa défense fut, qu'il n'avoit point manqué de fidélité, mais de courage; qu'il étoit sorti de chez lui résolu de plaider; qu'il avoit même été à l'Audience: mais qu'il s'étoit retiré, effrayé par les discours de ses amis; qu'on l'avoit averti de ne pas s'opposer, principalement dans le Sénat, au dessein qu'un Sénateur avoit si fort à cœur, qu'il ne le soutenoit plus comme un simple établissement de Foire, mais comme une affaire où il y alloit de son crédit, de son honneur & de sa dignité; qu'à négliger cet avis, il n'y avoit pour lui qu'un ressentiment inévitable à attendre. Quoiqu'il dit vrai, cela ne fut écouté & reçu favorablement que de fort peu de personnes. Il passa de-là aux excuses & aux supplications, qu'il accompagna de beaucoup de larmes. D'ailleurs, comme il est très-habile, il tourna tout son discours de manière, qu'il paroissoit plutôt demander grace, que justice; & cela étoit en effet & plus insinuant & plus sûr. Afranius Dexter, Consul, fut d'avis de l'absoudre. Il avoua que Nominatus eût mieux

fait de soutenir la cause des Vicentins , avec le même courage qu'il s'en étoit chargé : mais il prétendit que la faute de Nominatus étant exempte de fraude ; que lui n'étant d'ailleurs convaincu de rien , qui méritât punition , il falloit le renvoyer absous , sans autre condition , que de rendre aux Vicentins ce qu'il en avoit reçu. Tout le monde fut de cette opinion , excepté Flavius Aper. Celui-ci opina à interdire Nominatus pendant cinq ans des fonctions d'Avocat ; & quoique son autorité n'eut pu entraîner personne dans son sentiment , il y demeura ferme. Il alla même , en vertu du pouvoir que la Loi en donne à celui qui peut convoquer le Sénat , jusqu'à faire jurer à Afranius Dexter (le premier qui avoit opiné à l'absolution) , qu'il croyoit que cet avis étoit salutaire à la République. Plusieurs se récrièrent contre cette proposition , toute juste qu'elle étoit , parce qu'elle sembloit taxer de corruption celui qui avoit opiné. Mais avant que de recueillir les voix , Nigrinus , Tribun du Peuple , fit une remontrance pleine d'éloquence & de force , où il se plaignoit , que les Avocats vendoient leur ministere ; qu'ils vendoient même leur prévarication , que l'on trafiquoit des causes ; & qu'à la gloire (autrefois le seul prix d'un si noble emploi) on

avoit substitué les dépouilles des plus riches Citoyens, dont l'on s'étoit fait de grands & solides revenus. Il cita sommairement les Loix faites sur ce sujet. Il fit souvenir des décrets du Sénat ; & il conclut, que puisque les Loix & les Décrets méprisés ne pouvoient arrêter le mal, il falloit supplier l'Empereur de vouloir bien y remédier lui-même. Peu de jours après, le Prince a fait publier un Edit sévère & doux tout ensemble. Vous le lirez. Il est dans les Archives publiques. Que je suis content de ne m'être pas seulement abstenu de faire aucun traité pour les causes dont je me suis chargé, mais d'avoir toujours refusé toutes sortes de présens, & jusqu'à des étrennes ! Il est vrai que tout ce qui n'a pas l'air honnête, se doit éviter, non pas comme s'il étoit défendu, mais comme s'il étoit honteux. Il y a pourtant je ne sçai quelle satisfaction, à voir publiquement défendre ce que vous ne vous êtes jamais permis. Il y aura peut-être (& il n'en faut pas douter) ; il y aura moins d'honneur & moins de gloire dans mon procédé, lorsque tout le monde fera par force, ce que je faisois volontairement. Je jouis cependant du plaisir d'entendre les uns m'appeller devin * ; les au-

* Allusion à la dignité d'Augure, dont il étoit pourvu.

LIVRE CINQUIÈME. 355
tres me reprocher, en badinant & en plai-
santant, qu'on a voulu réprimer mon
avarice & mes rapines. Adieu.

LETTRE XV.

A Pontius.

J'ET OIS à Cosme, quand j'ai reçu la
nouvelle que Cornutus avoit été commis
pour faire travailler aux réparations de la
voye Emilienne. Je ne puis vous expri-
mer combien j'en suis aise, & pour lui &
pour moi. Pour lui, parce que bien qu'il
soit véritablement sans ambition, un hon-
neur qu'il n'a point recherché, doit pour-
tant lui faire plaisir. Pour moi, parce que
je ressens plus de joye d'avoir été nommé
à cette charge, depuis que je vois qu'on
en donne une semblable à Cornutus. Car
il n'est pas plus agréable de se voir élever,
que de se voir égaler aux gens de bien par
les dignités. Et où trouver un plus hon-
nête homme que Cornutus, un homme
plus intègre, plus formé sur le modèle
des anciennes mœurs, plus consommé en
tout genre de vertus? Ce que j'en dis, ce
n'est pas sur sa réputation, qui d'ailleurs

356 *LES LETTRES DE PLINE* ;
est aussi-bien établie, que juste; mais sur la
foi d'une très - longue expérience. Nous
avons toujours eu pour amis, dans l'un &
dans l'autre sexe, tous ceux que de notre
temps le mérite a distingués. Cette société
d'amitié nous a très-étroitement unis. Les
Charges ont achevé, par des engagements
publics, de serrer les nœuds qui nous lient.
Vous sçavez que je l'ai eu pour Collègue,
comme si l'on eut consulté mes vœux,
& quand je fus Surintendant des Finances,
& quand je fus Consul. Alors je connus à
fond quel homme & de quel prix il étoit.
Je l'écoutois comme un maître, je le res-
pectois comme un pere ; & en cela je
donnois bien moins à l'âge qu'à la sagesse.
Voilà ce qui m'engage à me réjouir, au-
tant pour moi que pour lui, autant en
public qu'en particulier, de ce qu'enfin la
vertu ne conduit plus comme auparavant
au précipice, mais aux honneurs. Je ne
finirois point, si je m'abandonnois à ma
joye. Je passe à vous dire ce que je fai-
sois, quand votre lettre m'a été rendue.
J'étois avec l'ayeul, avec la tante pater-
nelle de ma femme, & avec des amis que
je n'avois point vus depuis long-temps; je
visitois mes Terres; je recevois les plain-
tes des payfans, je lisois leurs mémoires
& leurs comptes, en courant & bien mal-
gré moi : car je me suis destiné à d'autres

LIVRE CINQUIÈME. 357
lectures , à d'autres écrits. Je commen-
çois même à me disposer au retour , pressé
par mon congé prêt à finir , & averti de
retourner à ma Charge , par celle qu'on
vient de donner à Cornutus. Je souhaite
fort que vous quittiez votre Campanie
dans le même temps ; afin qu'après mon
retour à Rome , il n'y ait aucun jour per-
du pour notre commerce. Adieu.

LETTRE XVI.

A Marcellin.

JE vous écris accablé de tristesse. La plus jeune fille de notre ami Fundanus vient de mourir. Je n'ai jamais vu une personne plus jolie , plus aimable , plus digne non-seulement de vivre long-temps , mais de vivre toujours. Elle n'avoit pas encore quatorze ans accomplis ; & déjà elle montrait toute la prudence de la vieillesse. On remarquoit déjà dans son air toute la majesté d'une femme de condition ; & tout cela ne lui ôtoit rien de cette innocente pudeur , de ces graces naïves qui plaisent si fort dans le premier âge. Avec quelle simplicité ne demeueroit-elle

P vj

pas attachée au cou de son pere ? Avec quelle douceur & avec quelle modestie ne recevoit-elle pas ceux qu'il aimoit ? Avec quelle équité ne partageoit-elle pas sa tendresse , entre ses nourrices & les maîtres qui avoient cultivé ou ses mœurs ou son esprit ? Pouvoit-on étudier avec plus d'application , & avec des dispositions plus heureuses ? Pouvoit-elle mettre moins de temps , & plus de circonspection dans ses divertissemens ? Vous ne sçauriez vous imaginer sa retenue , sa patience , sa fermeté même dans sa dernière maladie. Docile aux Médecins , attentive à consoler son pere & sa sœur , après que toutes ses forces l'eurent abandonnée , elle se soutenoit encore par son seul courage. Il l'a accompagné jusqu'à la dernière extrémité , sans que ni la longueur de la maladie , ni la crainte de la mort , l'ayent pu abattre ; & c'est ce qui ne sert qu'à augmenter & notre douleur & nos regrets. Mort vraiment funeste & prématurée ; mais conjoncture encore plus funeste & plus cruelle que la mort. Elle étoit sur le point d'épouser un jeune homme très-aimable. Le jour pour les nœces étoit pris ; nous y étions déjà invités. Hélas ! quel changement ! Quelle horreur succède à tant de joye ! Je ne puis vous exprimer de quelle tristesse je me suis senti pénétré ,

quand j'ai appris que Fundanus, inspiré par la douleur toujours féconde en tristes inventions, a donné ordre lui-même, que tout ce qu'il avoit destiné en bijoux, en perles, en diamans, fut employé en beaumes, en essences, en parfums. C'est un homme sçavant, & sage, & qui, dès sa plus tendre jeunesse, s'est formé la raison par les meilleures sciences, & par les plus beaux arts; mais aujourd'hui il méprise tout ce qu'il a oui dire, & ce qu'il a souvent dit lui-même. Enfin toutes ses vertus disparoissent & l'abandonnent à sa seule tendresse. Vous ne vous en tiendrez pas à lui pardonner: vous le louerez, quand vous songerez à ce qu'il a perdu. Il a perdu une fille qui n'avoit pas seulement la manière, l'air, les traits de son pere; mais que l'on pouvoit appeller son portrait, tant elle lui ressembloit. Si donc vous lui écrivez sur un si juste chagrin, souvenez-vous de mettre moins de force & de raison, que de compassion & de douceur dans vos consolations. Le temps ne contribuera pas peu à les lui faire goûter. Car de même qu'une playe toute récente appréhende la main du Chirurgien, & que dans la suite, elle la souffre & la souhaite: ainsi la nouvelle affliction se révolte d'abord contre les consolations & les écarte; mais peu après elle les cherche

360 LES LETTRES DE PLINE,
& se tend à celles qui sont adroitement
ménagées. Adieu.

LETTRE XVII.

A Spurinna.

JE viens d'entendre Calphurnius Pison.
J'ai d'autant plus d'empressement de vous
le dire, que je vous connois partisan dé-
claré des Belles-lettres, & que je sçai quel
plaisir vous avez de voir de jeunes gens
marcher dignement sur les traces de leurs
ancêtres. Le Poëme qu'il a lû, étoit inti-
tulé, *L'amour dupé**, sujet riche & ga-
lant. Il l'a traité en vers Elégiaques. Ils
sont coulans, tendres, aisés; & ses ex-
pressions ont de la majesté, quand il le
faut. Vous le voyez, par une agréable
variété, tantôt s'élever, tantôt descendre;
mêler, avec un esprit qui ne se dément
point, la noblesse à la simplicité, les
graces légères aux beautés plus marquées,
l'enjouement au sérieux. Il répandoit sur
tout cela de nouveaux agrémens, par une

b Selon quelques-uns, Fête de l'Amour, ou
Jeu de l'amour.

prononciation charmante ; & il accompagnoit cette prononciation d'une modestie , d'une rougeur , & d'un certain embarras très-propres à faire valoir ce qu'on lit ; car je ne sçai pourquoi la timidité sied mieux à un homme de lettres , que la confiance. Il ne tiendroit qu'à moi de vous conter beaucoup d'autres particularités , qui ne sont ni moins remarquables dans un homme de cet âge , ni moins rares dans un homme de cette condition ; mais il faut retrancher ce détail. La lecture finie , j'embrassai Pison long-temps & à plusieurs reprises ; & persuadé qu'il n'y a point de plus puissant aiguillon que la louange , je l'exhortai fort de continuer , comme il avoit commencé , & d'illustrer autant ses descendans , qu'il avoit été illustré par ses ayeux. J'en fis mes complimens à sa mere & à son frere , qui , par son bon naturel , ne se fit pas moins d'honneur dans cette occasion , que Calphurnius s'en est fait par son esprit , tant l'inquiétude & la joye parurent tour à tour intéresser le premier de ces deux freres pour le second. Fasse le Ciel que j'aye souvent de semblables nouvelles à vous mander ! J'affectionne mon siècle : je voudrois fort qu'il ne fût point sans éclat & sans vertu ; & je souhaite avec passion , que nos jeunes gens de qualité n'attachent

362 *LES LETTRES DE PLINE,*
pas toute leur noblesse aux images de leurs
ancêtres. Celles que les Pisons voyent
chez eux, semblent les louer, & (ce qui
seul doit suffire à la gloire de tous deux)
les reconnoître. Adieu.

L E T T R E X V I I I .

A Macer.

IL ne me manque rien, puisque vous
êtes content. Vous avez avec vous votre
femme & votre fils; vous jouissez de la
mer, de la fraîcheur de vos fontaines, de
la beauté de vos campagnes, des agré-
mens d'une maison délicieuse. Car quelle
autre opinion peut-on avoir d'une mai-
son, qu'avoit choisi pour sa retraite un
homme * alors plus heureux encore,
que lorsqu'il fut parvenu au comble du
bonheur? Pour moi, dans ma maison de
Toscane, la chasse & l'étude m'amusent
tour à tour, & quelquefois toutes deux
ensemble. Cependant je ne puis jusqu'ici
décider lequel est le plus difficile, de faire
une bonne chasse, ou un bon ouvrage.
Adieu.

* Pline parle ici de Nerva, à qui cette maison
appartenoit avant qu'il fût Empereur.

L E T T R E X I X.

A Paulin.

JE vous avouerai ma douceur pour mes gens , d'autant plus franchement , que je sçai avec quelle bonté vous traitez les vôtres. J'ai toujours dans l'esprit ce vers d'Homere :

Il avoit pour ses gens une douceur de pere

& je n'oublie point le nom de pere de famille que parmi nous on donne aux maîtres. Mais quand je serois moins humain & plus dur , je me laisserois toucher par le pitoyable état où se trouve mon affranchi Zozime. Plus il a besoin de compassion , plus je lui en dois. C'est un homme de bien , officieux ; il a des belles lettres , & réussit parfaitement dans la représentation de la Comédie , qui est sa profession , & pour ainsi dire sa charge. Sa déclama-tion a de la force , de la justesse , de la naïveté , de la grace ; & il joue de la ly-re , mieux qu'il n'appartient à un Comé-dien. Ce n'est pas tout. Il lit des Haran-gues , des Histoires , & des Vers , comme

s'il n'avoit jamais fait autre chose. Je vous mande tout ce détail, afin que vous sçachiez combien de services & de services agréables cet homme seul me rend. Ajoutez-y une ancienne inclination que j'ai conçue pour lui, & que le péril où il est a redoublée. Car la nature nous a fait de telle sorte, que rien ne donne plus d'ardeur & de vivacité à notre tendresse, que la crainte de perdre ce que nous aimons. Et cette crainte, il ne me la cause pas pour la première fois. Il y a quelques années que déclamant avec contention & véhémence, il vint tout-à-coup à cracher le sang. Je l'envoyai en Egypte pour se rétablir; & après y avoir fait un assez long séjour, il en est revenu depuis peu en assez bon état. Mais ayant voulu forcer sa voix plusieurs jours de suite, une petite toux le menaça d'abord de rechûte; & peu après, son crachement de sang le reprit. Pour essayer de le guérir, j'ai résolu de l'envoyer à votre Terre de Frioul. Je me souviens de vous avoir souvent ouï dire que l'air y est fort sain, & le lait très-bon, pour ces sortes de maladies. Je vous supplie donc de vouloir bien écrire à vos gens, de le recevoir dans votre maison, & de lui donner tous les secours que lui seront nécessaires. Il ne les étendra pas bien loin: car il est si sobre & si retenu, qu'il refuse non-

LIVRE CINQUIÈME. 365
seulement les douceurs que l'état d'un ma-
lade peut demander, mais même les cho-
ses que cet état semble exiger. Je lui don-
nerai pour faire son voyage ce qu'il faut à
un homme & frugal & qui va chez vous.
Adieu.

LETTRE XX,

A Ursus.

PEU après que les Bithiniens eurent in-
tenté leur accusation contre Julius Bassus,
ils en formerent une nouvelle contre Va-
renus leur Gouverneur, celui-là même,
qui, à leur priere, leur avoit été donné
pour Avocat contre Bassus. Lorsqu'ils
eurent été introduits dans le Sénat, ils
demanderent permission d'informer; &
Varenius, de son côté, demanda qu'il lui
fût permis de faire entendre les témoins
qui pouvoient servir à sa justification. Les
Bithiniens s'étant opposés à la demande de
Varenius, il fallut plaider. Je parlai pour
lui avec quelque sorte de succès; mais si
je parlai bien ou mal, c'est au plaidoyer
même à vous l'apprendre. La fortune in-
flue de manière ou d'autre sur l'événement.

ment d'une cause. La mémoire, le geste ; la prononciation, la conjoncture même, enfin les préventions favorables ou contraires à l'accusé, vous donnent ou vous ôtent beaucoup. Au lieu que la pièce dans une lecture ne se ressent ni des égards, ni des animosités, ni des autres hazards heureux qui se rencontrent dans une action publique. Fonteïus Magius, l'un des Bithiniens, me répliqua, & dit très-peu de choses en beaucoup de paroles. C'est la coutume de la plupart des Grecs : la volubilité leur tient lieu d'abondance dans le discours. Ils prononcent tout d'une haleine, & poussent avec une rapidité de torrent les périodes les plus longues, & les plus embarrassées. Julius Candidus dit donc fort agréablement : *Autre chose est un Discoureur, autre chose un Orateur.* Car l'éloquence n'a été donnée en partage qu'à un homme ou deux au plus, & même à personne, si nous en voulons croire Marc-Antoine. Mais cette facilité de discourir, dont parle Candidus, est le talent de beaucoup de gens, & souvent des plus téméraires. Le jour suivant, Homulus plaida pour Varenus avec beaucoup d'adresse, de force, de justesse. Nigrinus répondit d'une manière serrée, pressante & fleurie. Acilius Rufus, Consul désigné, fut d'avis de permettre aux Bithiniens d'in

former. Il n'opina point sur la demande de Varenus; & par ce silence, il fit assez entendre qu'il ne croyoit pas qu'on y dût avoir égard. Cornelius Priscus, homme Consulaire, vouloit qu'on accordât également aux accusateurs & à l'accusé ce qu'ils demandoient; & son opinion prévalut. Nous avons ainsi obtenu ce qui n'étoit autorisé, ni par aucune Loi, ni par aucun usage, quoique d'ailleurs cela fût fort juste. Demandez-vous pourquoi juste? Ma lettre ne vous en dira rien, car s'il est vrai ce que dit Homere :

Les airs les plus nouveaux sont les plus agréables,

je ne puis prendre trop de soin qu'une lettre indiscrete n'enleve à mon discours cette grace & cette fleur de la nouveauté, qui n'en font pas le moindre mérite.
Adieu.



LETTRE XXI.

A Rufus.

JE m'étois rendu dans la Basilique Julienne, pour entendre les Avocats à qui je devois répondre dans l'audience suivante. Les Juges avoient pris place, les Centumvirs étoient arrivés, tout le monde avoit les yeux tournés sur les Avocats, un profond silence régnoit, lorsqu'il arrive un ordre du Préteur de lever la séance. On nous renvoye, & avec une grande joye de ma part; car je ne suis jamais si bien préparé, qu'un délai ne me fasse plaisir. La cause de ce dérangement vient du Préteur Nepos, qui ramene la sévérité des Loix dans ses Edits. Il en avoit publié un, par lequel il avertissoit & les accusateurs & les accusés, qu'il exécute-roit à la lettre le Décret du Sénat, transcrit à la suite de son Edit. Par ce Décret, il étoit ordonné à tous ceux qui avoient un procès, de quelque nature qu'il fût, de faire serment avant que de plaider, qu'ils n'avoient rien donné, rien promis, rien fait promettre à celui qui s'étoit char-

gés de leur cause. Par ces termes, & par une infinité d'autres, il étoit défendu aux Avocats de vendre leur ministère, & aux Parties de l'acheter. Cependant on permettoit, après le procès terminé, de donner jusqu'à la concurrence de dix mille sesterces. * Le Préteur, qui préside aux Centumvirs, embarrassé par cette action de Népos, & incertain s'il en devoit suivre l'exemple, a pris ce temps pour en délibérer, & nous a donné ce repos imprévu. Cependant vous n'entendez dans Rome que blâmer & louer cet Edit de Népos. Les uns s'écrient : Nous avons un réparateur des torts : N'avons-nous donc point eu de Préteurs avant lui ? Et qui est donc cet austère réformateur ? Les autres disent : Il a fort bien fait. Sur le point d'exercer la Magistrature, il a parcouru le Droit, il s'est rempli des Loix ; il a lu exactement les Décrets du Sénat ; il abolit un trafic honteux ; & ne peut souffrir que la chose du monde la plus glorieuse soit vénale. Voilà les discours qui se tiennent dans les deux partis, & dont l'événement décidera. Rien n'est moins raisonnable, mais rien n'est plus commun, que de voir les entreprises honnêtes ou honteuses être approuvées ou blâmées,

* Environ mille livres de notre monnoye.

370 **LES LETTRES DE PLINE ,**
selon le succès. De - là , il arrive souvent
qu'une même action est regardée tantôt
comme une action de zèle ou d'ostenta-
tion , tantôt comme un trait de liberté ou
de folie. Adieu.

F I N.

T A B L E

Des Matieres contenues en ce volume.

LIVRE PREMIER.

| | |
|--|-------|
| L ETT. PREM. à <i>Septitius Clarus.</i> | p. 67 |
| Lettre II. à <i>Arrien.</i> | 68 |
| Lettre III. à <i>Caninius.</i> | 70 |
| Lettre IV. à <i>Pompeia.</i> | 72 |
| Lettre V. à <i>Voconius.</i> | 73 |
| Lettre VI. à <i>Corneille Tacite.</i> | 79 |
| Lettre VII. à <i>Octavius Rufus.</i> | 80 |
| Lettre VIII. à <i>Pompeius Saturninus.</i> | 82 |
| Lettre IX. à <i>Minutius Fundanus.</i> | 87 |
| Lettre X. à <i>Atrius Clemens.</i> | 89 |
| Lettre XI. à <i>Fabius Justus.</i> | 92 |
| Lettre XII. à <i>Calestrius.</i> | 93 |
| Lettre XIII. à <i>Sofius Senecion.</i> | 97 |
| Lettre XIV. à <i>Junius Mauricus.</i> | 99 |
| Lettre XV. à <i>Septitius Clarus.</i> | 102 |
| Lettre XVI. à <i>Euricius.</i> | 103 |
| Lettre XVII. à <i>Cornelius Titianus.</i> | 106 |
| Lettre XVIII. à <i>Suetone.</i> | 107 |
| Lettre XIX. à <i>Romanus.</i> | 109 |
| Lettre XX. à <i>Corneille Tacite.</i> | 110 |
| Lettre XXI. à <i>Plinius Paternus.</i> | 118 |
| Lettre XXII. à <i>Catilius Severus.</i> | 119 |
| Lettre XXIII. à <i>Pompée Falcon.</i> | 122 |
| Lettre XXIV. à <i>Bebius.</i> | 124 |

TABLE

LIVRE SECOND.

| | |
|---|-----|
| LETTRE PREM. à <i>Voconius Romanus.</i> | 125 |
| Lettre II. à <i>Paulin.</i> | 129 |
| Lettre III. à <i>Nepos.</i> | 130 |
| Lettre IV. à <i>Calvine.</i> | 133 |
| Lettre V. à <i>Lupercus.</i> | 135 |
| Lettre VI. à <i>Avitus.</i> | 138 |
| Lettre VII. à <i>Macrin.</i> | 140 |
| Lettre VIII. à <i>Caninius.</i> | 142 |
| Lettre IX. à <i>Apollinaire.</i> | 143 |
| Lettre X. à <i>Octave.</i> | 145 |
| Lettre XI. à <i>Arrien.</i> | 147 |
| Lettre XII. à <i>Arrien.</i> | 154 |
| Lettre XIII. à <i>Priscus.</i> | 156 |
| Lettre XIV. à <i>Maxime.</i> | 159 |
| Lettre XV. à <i>Valerien.</i> | 163 |
| Lettre XVI. à <i>Annién.</i> | 164 |
| Lettre XVII. à <i>Gallus.</i> | 165 |
| Lettre XVIII. à <i>Mauricus.</i> | 174 |
| Lettre XIX. à <i>Cerealis.</i> | 176 |
| Lettre XX. à <i>Calvisius.</i> | 178 |

LIVRE TROISIÉME.

| | |
|---|-----|
| LETTRE PREMIERE, à <i>Calvisius.</i> | 183 |
| Lettre II. à <i>Maxime.</i> | 187 |
| Lettre III. à <i>Corellia.</i> | 188 |
| Lettre IV. à <i>Macrinus.</i> | 190 |
| Lettre V. à <i>Marcus.</i> | 194 |
| Lettre VI. à <i>Severe.</i> | 199 |
| Lettre VII. à <i>Caninius.</i> | 201 |
| Lettre VIII. à <i>Tranquille.</i> | 205 |
| Lettre IX. à <i>Minutianus.</i> | 206 |
| Lettre X. à <i>Spurinna & à Coccia.</i> | 217 |
| Lettre XI. à <i>Genitor.</i> | 219 |

DES MATIERES.

| | |
|---------------------------------|-----|
| Lettre XII. à <i>Catilius.</i> | 221 |
| Lettre XIII. à <i>Romanus.</i> | 223 |
| Lettre XIV. à <i>Acilius.</i> | 224 |
| Lettre XV. à <i>Proculus.</i> | 226 |
| Lettre XVI. à <i>Nepos.</i> | 228 |
| Lettre XVII. à <i>Severien.</i> | 231 |
| Lettre XVIII. à <i>Severe.</i> | 232 |
| Lettre XIX. à <i>Calvisius.</i> | 235 |
| Lettre XX. à <i>Maxime.</i> | 238 |
| Lettre XXI. à <i>Priscus.</i> | 241 |

LIVRE QUATRIEME.

| | |
|---|-----|
| LETTRE PREMIERE, à <i>Fabatus.</i> | 245 |
| Lettre II. à <i>Clemens.</i> | 247 |
| Lettre III. à <i>Antonin.</i> | 249 |
| Lettre IV. à <i>Sossius.</i> | 251 |
| Lettre V. à <i>Sparsus.</i> | 252 |
| Lettre VI. à <i>Nason.</i> | 253 |
| Lettre VII. à <i>Lepidus.</i> | 254 |
| Lettre VIII. à <i>Arrien.</i> | 256 |
| Lettre IX. à <i>Ursus.</i> | 257 |
| Lettre X. à <i>Sabinus.</i> | 264 |
| Lettre XI. à <i>Minutien.</i> | 265 |
| Lettre XII. à <i>Arrien.</i> | 270 |
| Lettre XIII. à <i>Corneille Tacite.</i> | 271 |
| Lettre XIV. à <i>Paternus.</i> | 275 |
| Lettre XV. à <i>Fundanus.</i> | 278 |
| Lettre XVI. à <i>Valerius Paulinus.</i> | 281 |
| Lettre XVII. à <i>Gallus.</i> | 263 |
| Lettre XVIII. à <i>Antonin.</i> | 285 |
| Lettre XIX. à <i>Hispulla.</i> | 286 |
| Lettre XX. à <i>Maxime.</i> | 288 |
| Lettre XXI. à <i>Velius Cerealis.</i> | 289 |
| Lettre XXII. à <i>Sempronius.</i> | 290 |

T A B L E, &c.

| | |
|-----------------------------------|-----|
| Lettre XXIII. à Pomponius Bassus. | 292 |
| Lettre XXIV. à Valens. | 293 |
| Lettre XXV. à Maxime. | 295 |
| Lettre XXVI. à Nepos. | 296 |
| Lettre XXVII. à Falcon. | 297 |
| Lettre XXVIII. à Severe. | 299 |
| Lettre XXIX. à Romanus. | 301 |
| Lettre XXX. à Licinius. | 302 |

L I V R E C I N Q U I E' M E.

| | |
|--|-----|
| LETTRE PREMIERE, à Severe. | 305 |
| Lettre II. à Flaccus. | 309 |
| Lettre III. à Ariston. | 310 |
| Lettre IV. à Valerius. | 313 |
| Lettre V. à Maxime. | 314 |
| Lettre VI. à Apollinaire. | 316 |
| Lettre VII. à Calvisius. | 340 |
| Lettre VIII. à Capiton. | 342 |
| Lettre IX. à Saturnin. | 346 |
| Lettre X. à Antonin. | 347 |
| Lettre XI. à Suetone. | 348 |
| Lettre XII. à Fabatus, ayeul de sa
femme. | 349 |
| Lettre XIII. à Scaurus. | 350 |
| Lettre XIV. à Valerianus. | 351 |
| Lettre XV. à Pontius. | 355 |
| Lettre XVI. à Marcellin. | 357 |
| Lettre XVII. à Spurinna. | 360 |
| Lettre XVIII. à Macer. | 362 |
| Lettre XIX. à Paulin. | 363 |
| Lettre XX. à Ursus. | 365 |
| Lettre XXI. à Rufus. | 368 |

F I N.

